

# Primevères

André van Hasselt

## bron

André van Hasselt, *Primevères*. Louis Hauman & Cie, Brussel 1834

Zie voor verantwoording: [http://www.dbnl.org/tekst/hass001prim01\\_01/colofon.php](http://www.dbnl.org/tekst/hass001prim01_01/colofon.php)

© 2017 dbnl

**Préface.**

Voici, pour la première fois, réunies ces poésies dont la majeure partie n'ont été publiées, jusqu'à ce jour, que dans des recueils périodiques, journaux, revues, annuaires, cà et là, éparses et souvent mutilées.

L'auteur ne les avoue que telles qu'il les reproduit ici.

Comme la plupart sont simplement des traductions d'impressions personnelles, il craint que ces poésies, pour ainsi dire individuelles, n'aient peut-être d'intérêt que pour ceux qui sont dans les confidences de sa vie et de sa pensée. Est-ce un malheur? Il faut bien qu'il s'y résigne.

A ses autres lecteurs, s'il en obtient d'autres que ses amis, il dira qu'il a de la peine à concevoir, aujourd'hui que le voici à la barre du tribunal appelé public, comment la fantaisie lui est venue d'écrire, et surtout d'écrire en vers, dans une langue qui n'est pas sa langue natale, à lui né et élevé dans une petite ville enfouie au milieu d'une province hollandaise et séquestrée de toute communication littéraire. Cet

#### IV

aveu, il croit devoir le leur faire, comme il l'a fait à son libraire d'abord. Et ce n'est ni pour s'en prévaloir, ni pour escamoter l'indulgence de qui que ce soit. Si son recueil est passable, tant mieux; s'il est mauvais, qu'importe?

Du reste, l'auteur ne produit ce livre que comme une suite d'*études*. Ce sont ses *Primevères*, humbles fleurs d'avril, peu odorantes, peu durables. Après ceci, il espère donner quelque chose de moins médiocre. D'abord, un recueil de satires sous le titre d'*Hommes politiques et hommes littéraires en Belgique*. Puis, deux drames et un roman dont les sujets sont pris dans notre histoire.

Un mot encore, et nous finirons cette préface déjà si longue. On a cru voir dans la ballade *Le Hautbois* quelque chose de la *Lénore* de Bürger et de la *Wallhaïde* de Körner. Nous le voulons bien.

Janvier 1834.

**Odes.**

**Aux Polonais.**

Quorum virtus maxima.  
CAESAR.

C'est bien! vous avez fait votre devoir, mes frères!  
Quand la patrie errait en cent routes contraires,  
Vous l'avez prise par la main,  
Pour l'arracher des bras de ses guides funèbres,  
Et lui montrer le jour au fond de ses ténèbres,  
Et la conduire au vrai chemin.

Vous foulez un sol enfin libre.  
Émondant l'arbre des pouvoirs,  
Vous avez remis l'équilibre  
Entre vos droits et vos devoirs.  
La Pologne enfin se relève;  
Elle a pour étai votre glaive.  
Et vous vous êtes faits si grands,  
Que les peuples, par ambassades,  
Comme au temps des vieilles croisades,  
Cherchent une place en vos rangs.

On parlera de vous, qu'un siècle naisse ou tombe.  
L'ombre de Kosciusko s'en émeut dans sa tombe.  
Et le héros monumental,  
Sorti de son sépulcre à vos chants de victoire,  
Pour pouvoir de plus haut lire dans votre histoire,  
A tout un mont pour piédestal.

Vous êtes dignes de notre âge,  
Vous qui, plus forts que le danger,  
Fîtes retomber chaque outrage  
Sur la tête de l'étranger,  
De l'étranger qui, plein de haine,  
Rendait si lourde votre chaîne  
Et qui, pour vous pousser à bout  
Et mettre la charte en poussière,  
La démolissait pierre à pierre  
Sans en laisser une debout.

Vous avez reconquis en cinq mois quinze années,  
Fait refleurir le tronc de vos gloires fanées,  
Refait reine la vérité;  
Des oppresseurs par vous les lois sont disparues,  
Et vous avez construit des pavés de vos rues  
Un autel à la liberté.

'C'est un mot, disent les esclaves,  
C'est un mot que la liberté.  
(Et du bruit sourd de leurs entraves  
Il couvrent le mot redouté.)  
Quand, la hache en main, dans nos villes

Marchaient les discordes civiles,  
La liberté, créant nos lois,  
Sur l'échafaud tenait ses fêtes,  
Et n'apprit, en ployant nos têtes,  
Qu'à ployer la tête des rois.'

C'est qu'ils ne savent pas, ô frères! que c'est elle,  
L'ange des nations, la déesse immortelle,  
Dont l'oeil plane sur l'univers,  
Qui luit comme une étoile, ou comme un foudre tombe,  
Et qui fait aux Nérons de leur trône une tombe,  
Et brise avec son pied les fers;

Qui bénit de sa main et place  
Sous la garde du même autel  
L'auguste poignard de Wallace  
Et l'auguste flèche de Tell;  
Et dont la voix haute et féconde,  
Résonnant aux deux bouts du monde,  
Trouve un drapeau dans tous les camps,  
Dans tous les seins de nobles flammes,  
Un écho dans toutes les ames,  
Et des ailes dans tous les vents!

O! quand la France enfin, dans tous ses voeux trompée,  
Au sceptre des Bourbons mesura son épée,  
Et que, séchant ses yeux en pleurs,  
Elle eut vu dans Paris, sa sainte Babylone,  
L'étendard d'Austerlitz ouvrir sur la Colonne  
L'arc-en-ciel de ses trois couleurs,

Vos coeurs en un sombre murmure  
Se répandirent à la fois;  
Chacun de vous prit son armure;  
Ce ne fut partout qu'une voix.  
Pour s'affranchir d'un joug infâme,  
Tout s'arma, l'enfant et la femme,  
Tout ceignit le glaive puissant;  
Car le fer seul rompt le servage,  
La poussière de l'esclavage  
Ne se lave que dans le sang.

Alors ce fut fini. Le volcan populaire  
De son lit bouillonnant sortit avec colère,  
Noir Vésuve aux bruits éclatans.  
Tout le sol brûle encor sous ses vagues taries;  
Et sa lave, épandue en ardentes scories,  
Restera chaude bien long-temps.

Cinq mois la tempête enflammée  
Dans vos plaines en feu gronda;  
Cinq mois votre héroïque armée  
Sur les oppresseurs déborda.  
Ce fut comme une grande houle  
Où tournait l'orageuse foule,  
Mer vivante aux courans confus,  
D'où ne sortait, par intervalles,  
Que la voix rauque des cavales  
Ou des canons sur les affûts.

Pas un ne se sauva de ce naufrage immense.  
Le flot fut sans pitié, la foudre sans clémence.



Au rôle sourd de vos tocsins,  
Lanciers et dragons bleus bondissant sur leur selle,  
Hussards et cuirassiers dont le buste étincelle,  
Et cavaliers et fantassins,

Tout périt. - Vers la gémonie  
L'étranger a vu ses guerriers  
Marcher par cinq mois d'agonie,  
Et voile de deuil ses lauriers.  
Aussi vos lames étaient sûres;  
De vos fers aux larges morsures  
Nul coup en vain ne fut porté.  
Chaque soldat eut son Calvaire;  
Tout fut broyé comme du verre  
Au pilon de la liberté.

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

Aussi l'Europe vous contemple,  
Frères! vous dont le souvenir  
En lettres d'or luit dans le temple,  
Dans le temple de l'avenir;  
Vous dont le passé se relève,  
Et qui, du bout de votre glaive,  
Montrez à toute nation

Le but qui toujours nous échappe,  
Mais où vous mène, à double étape,  
La sainte révolution.

Laissons les rois souffler aux voiles du navire,  
Éoles impuissans; et crier: 'Il chavire,  
Le vaisseau de la liberté!  
Il restera debout. Sa nef impérissable  
Suit sa route, bravant écueils, et bancs de sable,  
Et tout l'Océan ameuté.

Ses mâts plus fiers dans la tempête  
Se redressent, laissant aux vents,  
Comme les cheveux de leur tête,  
Flotter les cordages mouvant.  
Sur la vague aux bruyans murmures  
Sa carène aux fortes amures  
Navigue, et tonne des deux bords;  
Et, que l'orage dorme ou gronde,  
Elle fera le tour du monde  
Pour jeter l'ancre en tous les ports.

Avril 1831.

## A mon ami Ferdinand P.

Deine Tage  
Fließen hell, wie Tage des Blütenmondes.

MATTHISSON.

Ami, le ciel t'a fait un sort digne d'envie.  
Loin du bruit des cités s'écoule en paix ta vie,  
Ainsi qu'au Labrador  
Un ruisseau qui se joue à travers la savane,  
Sur son sein bleu berçant quelque iris qui se fane  
Ou quelque bouton d'or;

Qui, toujours d'un flot pur inondant son arène,  
N'effleure que gazons, ne porte pour carène  
Parfois qu'un vert roseau,  
Ou qu'une feuille au vent tournant comme en vertige,  
Que l'aile d'une abeille a ravie à sa tige  
Ou le bec d'un oiseau;

Qui baise, en folâtrant, ses rivages de mousse  
Et les cailloux dorés où rejailit la mousse

De ses perles d'argent;  
 Et que jamais nocher, à midi, ne s'égaie  
 A troubler sous les coups de sa ronde pagaie,  
 Ni reptile nageant. -

Sans chercher un écho parmi la foule immonde,  
 Sans égarer ta nef sur l'océan du monde  
 Aux grondantes rumeurs,  
 Sans poser ton pied libre en nos routes serviles,  
 Sans mêler ton haleine à l'air impur des villes,  
 Ta voix à nos clameurs;

De silence et d'oubli voilant tes destinées,  
 Roses que nul orage encore n'a fanées,  
 En ton heureux vallon  
 Tu vois tes jours se suivre ainsi que de beaux rêves,  
 Tellement que pour toi les heures sont trop brèves;  
 Et leur cours m'est si long!

Tous les biens d'ici bas, un Dieu te les défère. -  
 Ah! si j'avais aussi quelque souhait à faire,  
 Quelque sort à choisir,  
 Ou, comme aux anciens temps, si quelque bonne fée  
 Venait à mon chevet, d'une voix étouffée,  
 En un riant loisir,

Me dire: 'Que veux-tu? J'ai tout dans mes richesses,  
 Couronnes de barons et perles de duchesses,  
 Diadèmes de rois,  
 Joyaux aux flammes d'or luisant aux fronts des reines,

Et magiques châteaux troublant les nuits sereines  
Du bruit de leurs beffrois;

Ami, je ne voudrais ni champs couverts de gerbes,  
Ni palais dans les airs lançant leurs tours superbes  
Et leurs puissans donjons,  
Ni demeures de marbre, aux rayonnantes dalles,  
Qu'étreignent en carré murailles féodales  
Et fossés pleins de joncs;

Mais rien que l'humble abri de quelque humble chaumine  
Sur la pente d'un roc séculaire, où chemine  
Un tournoyant sentier,  
Blanche et mirant son toit, où des pigeons roucoulent,  
En un ruisseau d'azur dont les flots errans coulent  
Sous un vert églantier;

Et qu'une voix de femme au parler mol et tendre,  
Comme en mes nuits souvent mon coeur a cru l'entendre,  
Qui me parlât du ciel,  
Et sur mon ame en deuil, par tant de maux froissée,  
Laissât tomber, ainsi qu'une fraîche rosée,  
Ses paroles de miel.

Juillet 1830.

**L'Empereur.**  
**A mon ami Antoine Wiertz, *Peintre*.**  
**(Fragment).**

Qui couturbavit terram, qui concussit regna,  
qui posuit orbem desertum.

ISAÏE. ch. XIV. v. 16 et 17.

**III.**

Mort puissant, animant et le marbre et la toile,  
Sur l'horizon des arts il luit comme une étoile.  
Tous les échos du monde ont retenu sa voix. -  
Et nos songes, la nuit, comme une de ces ombres  
Qu'Ossian évoquait du sein des brouillards sombres,  
Parfois nous le rendent, parfois

Comme un de ces héros d'Homère ou de Virgile,  
 Ajax aux bras de fer, ou l'indomptable Achille  
 Dont le grand bouclier aux orbes éclatans,  
 D'un homme de dix pieds couvrant toute la taille,  
 Ainsi qu'un astre d'or brillait dans la bataille;  
 Ou mieux comme un de ces Titans

Que ton génie, ô Wiertz! si fécond en merveilles  
 (Car l'ombre de Rubens te sourit dans tes veilles),  
 Tels que des rocs vivans, groupe sous tes crayons,  
 Pâles, tombant avec leurs montagnes croulantes,  
 Et, rois découronnés, sur leurs têtes sanglantes  
 Portant des flammes pour rayons.

Leur orgueil se croyait à l'étroit sur la terre.

.....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....

Et leurs puissantes mains entassent dans les nues  
 Séculaires granits, pics aux crêtes chenuës,  
 Rochers où l'on entend l'avalanche crier;  
 D'Ossa sur Pélion ils exhausent la cime,  
 Et placent, pour finir leur voyage sublime,  
 Cent collines en escalier;

Et, s'élevant plus haut, en leur ardeur frivole,  
 Que le soleil ne brûle et que l'aigle ne vole,

Franchissent Orion au regard fauve et clair;  
Et, monstre lumineux, la comète effrayante  
Sous eux passe, agitant son aile flamboyante  
Dont chaque plume est un éclair.

Mais, du chemin géant près d'atteindre le faîte,  
Quand bondissent leurs coeurs en joyeux chants de fête,  
Voilà qu'au-devant d'eux la foudre accourt et luit;  
Et sur leur groupe noir la lune rouge éclate  
D'en bas, comme une bombe au reflet écarlate  
Teint les nuages de la nuit.

De rochers en rochers le torrent d'hommes roule  
A grands flots, entraînant chaque débris qui croule;  
L'écume sur la bouche et les regards ardents,  
Leur visage se creuse en convulsives rides,  
Et leur dernier cri meurt sur leurs lèvres arides  
Avec des grincemens de dents.

#### IV.

Tel nos pères l'ont vu s'élever et descendre.  
Loin du monde les rois ont exilé sa cendre;  
Et, pour qu'il ne revienne, un jour, de son écueil  
De nouveau conquérir la terre,  
Ils ont donné, brisant son trône militaire,  
L'Océan tout entier pour garde à son cercueil.

La mer fait sentinelle autour de Sainte-Hélène.  
Du bruit de ses exploits l'Europe était trop pleine;



Et tous ces nains qu'hier foulait son pied fatal,  
 Thersites qu'abritait l'ombre de sa bannière,  
 Insultent le tombeau d'Achille; pierre à pierre  
 Ils voudraient démolir l'homme monumental.

Ils ont beau fatiguer sur lui leur main débile;  
 L'Europe gardera sa trace indélébile.  
 Dans l'histoire à jamais règne son souvenir.  
     De sa gloire pyramidale  
 Les siècles ne pourront remuer une dalle.  
 Son nom est un défi qu'il laisse à l'avenir. -

## V.

Ainsi, dans les jardins des hautes Tuileries,  
 Sous les frais marronniers aux coupoles fleuries,  
 Ami, je te disais par un jour de printemps;  
 Paris au loin mêlait soupirs et bruits de fêtes,  
 Et, dans l'air pur et bleu déployé sur nos têtes,  
 Un nuage passait aux reflets éclatans.

Et nos yeux regardaient, par le soleil dorée,  
 La masse vaporeuse, en sa route azurée,  
 Marcher, laissant aller au vent ses larges plis,  
     Et, comme une immense couronne,  
 S'arrêter un moment sur l'ardente Colonne  
 Par où montent au ciel les héros d'Austerlitz

Janvier 1831.

**Dix-sept Ans.**

Tota pulchra es, et macula non est in te.

SALOMON. Cant. ch. IV. v. 7.

Jeune fille, bientôt vous aurez dix-sept ans;  
Et, comme une fraîche églantine,  
Éclot pour le baiser votre bouche enfantine  
Au souffle embaumé du printemps.

La jeunesse vous met au front une auréole  
Plus riche que celle des rois;  
La grâce rend vos yeux si doux que votre voix  
Et luit sous vos cils de créole.

Vous avez notre hommage et vous avez nos chants;  
Vous êtes belle entre les belles.  
Votre beauté soumet les coeurs les plus rebelles,  
Votre candeur les plus méchants.

Et pourtant quel souci vous voile de son aile?  
Est-ce le souvenir des morts

Qui, s'éveillant soudain en vous comme un remords,  
Baigne de pleurs votre prunelle?

Ou bien est-ce d'avoir presque atteint dix-sept ans,  
Que votre oeil plus humide brille?  
Car c'est l'âge où l'amour naît dans la jeune fille,  
Comme naît la rose au printemps.

O! le vent doit courir sur l'onde reposée;  
Nos fronts sont faits pour la pâleur.  
Et l'amour, blonde enfant, l'amour est une fleur  
Qui veut des larmes pour rosée.

Mars 1832.

## A madame....

.... In the sweet solitude, embraced  
By the soft windings of the silent Muse.

La princesse CHARLOTTE.

Lorsque, pâle et rêveuse, assise au bord de l'onde,  
L'âme triste et livrée à d'intimes combats,  
Et votre tête blonde  
Penchée entre vos mains, vous écoutez tout bas

Se mêler en accords mille notes lointaines  
Du chœur des séraphins qui passent en chantant,  
Au bruit de ces fontaines  
Dont chaque flot s'émeut comme un sein palpitant;

Ou lorsque, chaste Muse aux vers pleins de magie,  
Vous soupirez, à l'heure où l'angélus s'est tu,  
Quelque molle élégie  
Sur le luth tiède encor des larmes de Tastu;

Comme une vision de grâce et d'harmonie,  
Vous enchantez nos cœurs, vous enchantez nos yeux;  
    Nous croyons qu'un génie  
Parmi nous sur la terre est descendu des cieux.

Car vous avez goûté le miel et l'ambroisie.  
Les anges, en riant, vous prennent par la main;  
    La belle poésie,  
Comme un astre d'en haut, luit sur votre chemin.

L'ombre des morts vous parle en plaintes étouffées;  
Morgane vous ouvre son magique jardin,  
    Et l'haleine des fées  
Fait éclore pour vous les roses de l'Eden.

O! loin de leurs gazons où nul pied ne les foule,  
Dans la ville n'allez point égarer vos pas,  
    Ni chanter dans la foule  
Pour des indifférens qui ne comprennent pas.

N'allez point profaner votre voix dans nos fêtes.  
Le monde est sans écho pour ces divins concerts  
    Qu'entendaient les prophètes  
Passer et repasser dans le vent des déserts.

Il faut la solitude aux hymnes du poète;  
Il lui faut le silence et le calme des champs.  
    Dans les cités muette,  
La lyre trouve aux bois les plus beaux de ses chants.

Qu'ici donc à loisir votre luth frais et tendre  
S'épanche en mélodie; et bien souvent, le soir,  
    Nous viendrons, pour l'entendre,  
Au milieu des parfums, près de vous, nous asseoir;

Et, tout en écoutant, nous laisserons fuir l'heure,  
Et dans nos coeurs tout bas nous nous demanderons:  
    'Oh! cette voix qui pleure,  
Est-ce le rossignol parmi les liserons?

'Ou la fauvette, - au sein du crépuscule pâle, -  
Qui veille dans son nid, soupirant ses douleurs  
    Sous les bouquets d'opale  
Du bel acacia dont nous aimons les fleurs?'

Juin 1832.

**Pompeia.*****Sur l'album de F. Marinus, Peintre.***

Et subvertit... omnem circà regionem, universos habitatores, et cuncta  
terrae virentia.

GENÈSE. chap. XIX. v. 25.

Elle était là, riante avec ses yeux en pleurs,  
La belle Pompeïa sur sa couche de fleurs,  
Comme un enfant qui rêve et joue avec ses rêves.  
Elle écoutait la voix des oiseaux s'assoupir,  
Et, du golfe endormi dont mourait le soupir,  
Le flot tiède et lascif baiser les vertes grèves.

Puis, elle regardait l'azur de son beau ciel.  
La brise lui portait son haleine de miel  
Et le parfum des églantines.  
Et la trirème au loin passait, faisant sur l'eau  
Courir, comme des pieds, ses rames de bouleau,  
La trirème aux voiles latines.

Au souffle frais des mers qui venait du Levant,  
 Son sein pur frémissait, comme frémit, au vent,  
 Le luth éolien qui pleure sous les branches.  
 Le chant du rossignol s'élevait par moment;  
 Les étoiles brillaient; et le bleu firmament  
 Semblait un archipel tout semé d'îles blanches.

Ce n'était que parfums et musique dans l'air. -  
 Voilà soudain, voilà que jaillit un éclair  
 Dans l'espace, morne et livide.  
 La nuit enveloppa l'horizon ténébreux  
 Dans un orage immense; et le sol, tout fiévreux,  
 Résonna comme un tonneau vide.

Naple en bondit au fond de son golfe effrayé.  
 Le ciel sombre rougit de traits de feu rayé.  
 Et Pompeïa, sortant de sa molle paresse,  
 Vit ses maisons crouler comme un oiseau son nid,  
 Et chanceler ses tours sur leurs pieds de granit  
 Tellement qu'on eût dit des géans pris d'ivresse.

Le Volcan! - C'était lui qui guettait le sommeil  
 Et descendait, le front radieux et vermeil,  
 Au lit de la ville en détresse,  
 Et se ruait sur elle, et dans ses bras ardents  
 La serrait, la brûlait de ses baisers mordans,  
 Ainsi qu'un amant sa maîtresse.

Embrassement fatal! Pompeïa! Pompeïa!  
 Dans son coeur qui râlait le râle en vain cria.



Une nuit tout entière, insensée et béante,  
Elle se débattit sous le Vésuve en rut,  
Et se tordit le corps, puis blêmit et mourut,  
Couvrant tout de son long sa couche flamboyante.

Et Vésuve, au matin, sur le cadavre aimé  
Jeta, comme les plis d'un linceul enflammé,  
Sa lave rouge, ardent suaire;  
Et, penché sur le sein de la morte, baisa  
Une dernière fois son front, et la posa  
Au fond de son noir ossuaire.

Sur le sépulcre où dort la belle Pompeïa,  
Dix siècles le Volcan, triste et jaloux, veilla.  
Mais lui-même aujourd'hui dort dans sa solfatara,  
Et laisse profaner la morte en son tombeau,  
Et lever son linceul qu'on déchire en lambeau;  
Et le pâtre à côté chante avec sa guitare.

Ainsi, de son beau corps, mon peintre Marinus,  
Quand tu vis chaque main découvrir les flancs nus  
Et dans ses entrailles descendre,  
Oh! n'as-tu pas senti ton ame se serrer,  
Et laissé tes deux yeux chauds de larmes pleurer,  
Pleurer sur sa robe de cendre?

Décembre 1833.

**A un vieux Soldat.**

O beate!

HORAT.

Heureux qui, se frayant à l'écart ses chemins,  
Marche loin des sentiers où marchent les humains  
Et loin des courans de la foule;  
Et, fuyant les palais du riche et du méchant,  
Ne prend pour horizon que la borne du champ  
Que son pied calme et libre foule!

O! c'est votre destin, vous que le ciel bénit.  
Comme un oiseau des bois, vous cachez votre nid  
Sous le dôme de vos ombrages;  
Et, plein du souvenir de vos jeunes saisons,  
Vous prenez en pitié le bruit que nous faisons,  
Vous grandi parmi les orages;

Et, - tandis que, livrés à nos ambitions,  
Nous montrons tour à tour au plomb des factions,  
Comme un but, le peuple ou le trône, -

Vous reposez votre ame, et, plaignant nos malheurs,  
Effeuillez vos beaux jours, tel qu'un rosier ses fleurs,  
Joyaux vermeils de sa couronne.

Car vous êtes lassé des rumeurs d'ici bas.  
La terre fut pour vous comme un champ de combats;  
A peine votre coeur respire.  
Détachant de vos bras vos cestes glorieux,  
Vous sortez de la lice, acteur victorieux  
De l'Illiade de l'empire.

Le feu de la bataille a bruni votre front.  
Votre sein palpitait d'un mouvement plus prompt,  
Lorsque, de leur gueule aboyante,  
Vos canons alignés dardaient leur rouge éclair,  
Ou que l'ardent mortier jetait l'obus en l'air  
Comme une étoile flamboyante.

Aboukir vous versa le baptême de sang.  
De l'Elbe, que la mer refoule en mugissant,  
Aux rivages de Parthénope  
Vous avez suivi l'aigle en son vol assuré;  
Avec Napoléon vos pas ont mesuré  
Toute la carte de l'Europe.

Et voici qu'à l'abri de vos chênes épais,  
Athlète fatigué, le bonheur et la paix  
Couronnent vos dieux domestiques;  
Vous voici, revenu sous votre toit normand,  
Refaisant votre vie, au murmure dormant  
De vos cascades poétiques.

Joyeux, vous respirez (buvant à pleins poumons  
Cet air pur et serein qui vient du haut des monts)  
    Sans comprendre nos lutttes vaines,  
Sans comprendre le cri qui râle à nos tocsins,  
Ni ce mot liberté qui, soulevant nos seins,  
    Allume la fièvre en nos veines.

Car du grand empereur dont vous suiviez l'essor,  
La mémoire vous reste, ainsi qu'un saint trésor,  
    Ainsi qu'une sainte relique;  
Et vous rêvez à lui, sans vous inquiéter  
Du jour où l'on verra sur le monde éclater  
    La bombe de la république.

Avril 1833.

## A mon ami Théodore W.

Vain was their bravery!

TH. MOORE.

Comme ils sont doux les chants de ton luth solitaire! -  
 Dans un rayon de l'aube, un génie à la terre  
 T'apporta, se voilant d'un lumineux faisceau;  
 Et, descendu du haut de la céleste voûte,  
 Un ange aux ailes d'or vint allumer sans doute  
 Une étoile sur ton berceau.

Comme ils sont doux les chants, les beaux chants de ta Muse,  
 Soit qu'aux monts de Slavande, où le ramier s'amuse  
 A promener son vol de débris en débris,  
 Dans la molle fraîcheur de la grotte attentive,  
 Tu soupirez tout bas la ballade plaintive  
 A l'écho des sentiers fleuris;

Soit qu'aux rives du Jaar, où les peupliers sombres  
 Bercent sur le gazon leurs gigantesques ombres,

Tu chantes la colombe errante dans les cieux,  
Ou les saules ployant sur l'onde leurs ramures,  
Comme s'ils écoutaient dans ses vagues murmures  
Parler un bruit mystérieux.

Là, quant le sylphe, ouvrant son aile diaphane,  
Va porter la rosée à l'iris qui se fane  
Et rafraîchir sa tige au souffle du matin;  
Ou, sur les clochers gris de la ville qui fume,  
Quand le soir gris regarde en un cercle de brume  
S'enfermer l'horizon lointain,

Quel beau songe t'enivre? En quelle rêverie,  
En quel monde riant d'amour et de féerie  
S'égare ton essor radieux? Cherches-tu  
Navarin où hennit le coursier du Tartare?  
Cythère où les échos, aux sons de la guitare,  
Gémissent, quand le jour s'est tu?

Hydra qui, s'élevant, hautaine citadelle,  
Sent à ses pieds noircis bondir sa mer fidèle,  
Et semble au front d'un roc une aire de vautours?  
Les mers de l'Archipel, où l'oeil du Palikare  
Voit les flots se jouer sous les plumes d'Icare?  
Corinthe avec ses vieilles tours?

Sunium dont Platon hanta le promontoire?  
Egine fière encor d'un grand nom de victoire?  
Athènes où le passé répond de l'avenir,  
Athènes qui revit dans les chants des poètes,

Grande, avec ses héros, ses combats et ses fêtes  
Et trois mille ans de souvenir?

Ou les bords enchantés que l'Eurotas arrose?  
L'Eurotas ombragé de touffes de laurose,  
Beau fleuve que le ciel bleuit plus mollement,  
Et dont l'azur lava les cygnes d'Amathonte  
Et la pâle Léda se cachant dans sa honte  
Aux yeux de son céleste amant?

A Tempé poursuis-tu quelque douce chimère?  
Du berceau de Pindare à la tombe d'Homère  
La poésie en pleurs conduit-elle tes pas?  
Ou bien à ces rochers groupés en noires piles,  
Où les trois cents, debout comme leurs Thermopyles,  
Mouraient et ne se rendaient pas?

O poète! aujourd'hui, dans un plus beau délire,  
Que la Grèce à son tour fasse parler ta lyre,  
Cette Grèce si belle encor dans ses revers,  
Comme si, se voilant de fleurs toujours écloses,  
Elle voulait, hélas! dérober sous des roses  
La meurtrissure de ses fers!

La flamme et le poignard parcourent la Morée;  
Sous les coups des boulets tombe Athène éplorée,  
Athènes que Byron ranimait dans ses vers;  
Et, sous les pas errans de ses coursiers agiles,  
L'Arabe, dispersant la poussière des villes,  
Dit: 'C'est le sable des déserts.'

L'aube de Navarin de brume s'est voilée.  
La liberté vers nous recule refoulée;  
Et, comme des vaincus, châtiant ses guerriers,  
L'Anglais de ses drapeaux a renié la gloire,  
Et voit un jour de honte en un jour de victoire  
Et des cyprès dans ses lauriers.

En vain, battant des mains, en leurs chants d'allégresse,  
Les peuples ont crié: 'Courage, noble Grèce!  
Dieu te relèvera par la main de nos rois.  
L'Europe de l'Asie est la vieille adversaire;  
L'aigle russe qui tient le monde d'une serre,  
De l'autre gardera ta croix!'

La croix des saints autels tombe; la tyrannie  
Déchire à plus grands coups la Grèce à l'agonie,  
Pâle et le front courbé sous le fer inhumain;  
Ses fils ont épuisé leur sang; mais leur courage  
Entre la tombe obscure et l'obscur esclavage,  
N'a pu se frayer un chemin.

Et leurs pleurs sont aux yeux de nos rois un outrage.  
Les rois laissent dormir leur glaive et leur courage,  
Quand, d'un peuple qui meurt, il faut sauver les droits.  
Que ta lyre du moins ne reste pas muette;  
A défaut de vengeurs, que ta voix, ô poète!  
Le venge de l'oubli des rois!

Juin 1828.



**A mon ami Gustaf Wappers,  
*Peintre.***

Hic erit magnus.

ST-LUC. I. 32.

Ne t'inquiète pas de ces bruits que la haine  
Soulève autour de toi.  
Il faut que la tempête une fois se déchaîne;  
Et si la foudre, hélas! n'atteignait pas le chêne,  
Serait-il l'arbre roi?

Marche dans tes chemins sans que ton pied dévie.  
La gloire en diamans changera leurs cailloux.  
La gloire a des concerts à réjouir ta vie;  
Mais le prélude, Ami, c'est le cri de l'envie,  
La clameur des jaloux.

Laisse donc jusqu'au bout gronder le vain orage  
Qu'ils soufflent sur tes pas.  
Laisse tous ces serpens se tordre dans leur rage.  
Qu'ils usent sur ton nom leurs dents et leur courage;  
Ne les écrase pas.

Une autre mission t'appelle et te réclame.  
 C'est un monde à fonder, c'est l'art à rajeunir,  
 C'est ta perle à chercher dans l'océan de l'ame,  
 C'est ton essor à prendre avec ton vol de flamme  
 Vers l'immense avenir.

Car tu portes au front la nimbe du génie.  
 Un ange t'a dit: - 'Va!  
 L'art est le trépied saint où chante l'harmonie,  
 L'échelle de Jacob, la spirale infinie  
 Qui mène à Jéhova!'

La Muse t'a parlé dans la nuit solitaire  
 Et de songes divins enivré tes sommeils;  
 De la création tu sondas le mystère.  
 Éclaire donc nos yeux de ta pensée austère,  
 Étoile aux rais vermeils.

Ouvre donc, aux regards de la foule muette,  
 Tes ailes vers le ciel.  
 Elle battra des mains à les voir, ô poète!  
 Étinceler, au fond de la nue inquiète,  
 Des feux de l'are-en-ciel.

Ainsi, sur la montagne, enveloppé de brume,  
 Quand déjà le soleil vers l'Orient a lui,  
 Le pâtre, en vain plongeant dans le brouillard qui fume,  
 Dit: - 'Ce n'est pas encor le soleil qui s'allume.' -  
 Et cependant c'est lui.

De l'ombre quil'étreint tout-à-coup se dégage  
L'astre victorieux;  
Dans l'immonde vapeur il se fraie un passage,  
Et ses dards enflames déchirent le nuage  
Qui le cachait aux yeux.

Et - quand, au haut des airs, comme un roi sur son trône,  
Il brille flamboyant de mille rayons d'or,  
Et, rouge des éclairs que darde sa couronne,  
Inonde de clartés tout ce qui l'entourne, -  
Qui le nîrait encor?

Mai 1833.

## A Charles.

Es sit Deus in itinere.  
TOBIE. ch. v.v. 21.

Demain vous quitterez, ami, ces doux rivages.  
Loin du pays natal où vous vous plaisiez tant,  
Sur ses glaciers sauvages  
Et sur ses lacs d'azur la Suisse vous attend.

Vous allez voir le Rhin, Bâle qui s'y regarde,  
Soleure aux clochers noirs, et le blanc Neuchâtel  
Et l'église qui garde  
Le fer de Winkelried et la flèche de Tell.

Puis, des vieilles cités de la vieille Ausouie,  
Poète voyageur, vous parcourrez les murs,  
Florence où du génie  
Le palmier toujours vert a des fruits toujours mûrs;

Rome qui, fière encor de sa grandeur éteinte,  
Au pied de ses autels plus nus que ses tombeaux,  
De sa pourpre déteinte  
A ses flancs décrépits rajuste les lambeaux;

Et Sorrente qui mire à l'eau son front de reine,  
Et folâtre, et se tient aux branches des bouleaux,  
De peur que ne l'entraîne  
Le bras de l'Océan, comme autrefois Délos.

Du haut de ses jardins toujours peuplés d'abeilles,  
Baïa vous montrera son golfe plein d'îlots  
Qui semblent des corbeilles,  
Des corbeilles de fleurs se berçant sur les flots.

Vous verrez danser Naples au bruit des sérénades,  
Et Pompeïa déserte ouvrir devant vos pas  
Ses sombres colonnades  
Où son peuple muet ne se réveille pas.

Et souvent, au milieu de ces belles ruines  
(Oubliant à loisir votre toit endormi,  
Vos monts bleus de bruines  
Et tant de voix, le soir, qui vous disaient: 'Ami!'),

Vous sentirez l'air pur qu'embaume l'Ionie,  
Et vous saurez des mers qui lavent Iolchos  
Et la jeune Hellénie,  
Si Canaris encor fait tonner leurs échos;

Si Byron maintenant dort en paix sous la terre,  
Loin du berceau béni par ses adieux touchans,  
    Et loin de l'Angleterre,  
Sol maudit que sa Muse a flétri dans ses chants;

Et si la liberté n'est pas une chimère,  
Une ombre dont on suit le rêve décevant,  
    Une fleur éphémère  
Dont la frêle beauté s'effeuille au premier vent.

Heureux, oubliez-nous et nos rives aimées  
Et le château natal levant son front jaloux  
    Sur les vertes ramées; -  
Mais votre souvenir restera parmi nous.

Et, quand le frais des nuits dans les mélèses pleure,  
Nous nous dirons, songeant à vous: 'Par quel chemin  
    Passe-t-il à cette heure?'  
Moi surtout, votre ami, dont vous serrez la main.

Mars 1833.

**Liège.**

Here he dwelt  
For many a cheerful day.

CHAUCER.

Bruxelles, notre capitale,  
Etale  
Ses palais, ses palais royaux;  
Louvain a sa clef féodale  
Qu'il compte parmi ses joyaux;

Namur, de nuit, crie à sa garde:  
'Prends garde!'  
Dans ses tombeaux gris et caducs,  
Bruges, la ville noble, garde  
La poussière de ses vieux ducs;

Gand mêle en dédale ses rues  
Courues;  
Mons est fier de ses bastions;

Anvers soulève avec ses grues  
Les vaisseaux de vingt nations.

Mais toi seule (Dieu te protège,  
O Liège!)  
Fais bondir mon coeur chaque fois  
Que, dans la brume qui t'assiège,  
Au mois d'automne, je revois

Au haut d'un mont ta citadelle  
Fidèle  
Qui, se hérissant de canons,  
Jaune comme un nid d'hirondelle,  
Regarde la ville aux deux noms;

Tes noires maisons que la houille  
Barbouille;  
Tes toits coupés en escaliers;  
Tes églises que l'âge rouille  
Et qui rampent sur leurs piliers;

Tes forges qui trempent leurs lames  
Aux flammes, -  
Et surtout, surtout les beaux quais  
Où tu répands tes jeunes femmes  
En groupes comme des bouquets,

Tes femmes dont on suit les traces,  
Tes grâces  
Dont j'aime à voir, dès le matin,



Le long de tes fraîches terrasses,  
Frémir les tailles de satin.

Car j'en connais, j'en connais une,  
Si brune  
Et si blanche tout à la fois.  
On dirait, au clair de la lune,  
Qu'un ange parle par sa voix.

Le sultan lui dirait: 'Sultane!  
Sultane,  
Sois la reine de mon sérail!  
Et c'est moi, sous le vert platane,  
Qu'endort sa bouche de corail.

Aussi tu fais (Dieu te protège,  
O Liège!)  
Bondir mon coeur toutes les fois  
Que, dans la brume qui t'assiège,  
En automne je te revois.

Octobre 1829.

**A M. Sainte-Beuve.**

Die Gabe des Lieds vom Himmel herabkommt.

SCHILLER.

Il est de ces mortels que la gloire couronne,  
Humbles hommes plus grands que les rois qu'environne  
Leur éclat souverain;  
Car ils sont rois aussi, mais rois de la pensée.  
Dieu leur fonde, au milieu de la foule insensée,  
Mieux qu'un trône d'airain.

Ils suivent ici bas leur route solitaire,  
Sans qu'ils apprennent rien des bonheurs de la terre  
Dont ils sont les flambeaux;  
Et leur siècle souvent à peine les regarde.  
Mais la postérité dans ses trésors leur garde  
Des autels pour tombeaux.

C'est Homère qui porte un monde dans sa tête;  
C'est Virgile prenant du Capitole en fête

Son essor vers les cieux;  
 Et Pindare, debout sur son quadrigé épique,  
 Soulevant à grands flots la poussière olympique  
 Qui baigne ses essieux;

C'est Dante visitant les enfers comme Orphée,  
 Torquato qu'une Muse au sourire de fée  
 Conduit en son chemin;  
 Et Byron exhumant la Grèce de sa poudre,  
 Et Camoëns bravant la tempête et la foudre,  
 Sa Lusiade en main.

Et d'autres, à l'étroit dans la sphère où nous sommes,  
 En leurs rudes sentiers cherchent de ces grands hommes  
 Les pas mélodieux;  
 Et vont et vont toujours sans relâche et sans trêve,  
 Comme si cheminait flamboyant dans leur rêve  
 Un astre radieux.

Ils vont et vont toujours, - passant steppes et plaines,  
 Montagnes où des vents se heurtent les haleines,  
 Forêts au large bruit,  
 Et fleuves écumeux que tourmente la houle,  
 Et sables dont le flot jour et nuit tourne et roule  
 Au semoun qui bruit, -

Tant qu'au fond du désert, ainsi qu'une île heureuse,  
 Enfin s'ouvre à leurs pas l'oasis amoureuse  
 Avec ses beaux fruits d'or,  
 Ses parfums et ses fleurs aux corolles soyeuses,

Et ses palmiers touffus où mille voix joyeuses  
S'éveillent quand tout dort.

Mais le nombre est petit des élus de ce monde  
Qui marquent dans le sol une trace profonde,  
Et disent: 'Me voilà!'  
Et sentent remuer, sous leur pied qui les foule,  
Comme un pavois vivant, les têtes de la foule. -  
Vous êtes de ceux-là,

Poète! car le ciel à vos yeux se dévoile.  
La vierge Poésie aux rayons d'une étoile  
Trempe votre pinceau;  
Un ange vous rendit visible l'harmonie;  
Quand vous étiez enfant, vous eûtes un Génie  
Près de votre berceau.

Tant d'amour en vos vers et de grâce respire,  
Que, sans doute, une Muse, en son magique empire  
Par la main vous menant,  
A ses rians banquets vous place, heureux convive,  
Vous dont le regard jette une flamme plus vive,  
Un éclair rayonnant!

Novembre 1832.

**Le Pessé.**  
***A mon ami Victor.***

En avant! en avant!  
Joubert.

Quand Ossian, assis au bord des noirs torrens  
Ou sous les verts ramages,  
Sur sa harpe laissait tomber ses doigts mourans,  
Et des preux de Lutha, dans sa mémoire errans,  
Évoquait les images,

A ses yeux sans regard chaque ombre tour-à-tour  
Dans un brouillard humide  
Passait; Gaul que Zarno vit régner sur sa tour,

Et Comhal qui portait des plumes de vautour  
Sur son casque numide;

Leth dont le bras s'armait d'un grand bouclier rond  
Tout ridé de blessures;

Uval dont les combats firent blanchir le front,  
Et Luno qui fauchait d'un glaive ardent et prompt  
Les phalanges peu sûres;

Rathmor avec sa plaie ouverte, d'où le sang  
Coulait sur ses mains nues,  
Et Colma qui tordait les siennes, en froissant  
Ses doigts de désespoir, quand le pâle croissant  
S'aiguissait dans les nues;

Fingal dont les cheveux ruisselaient, gris et longs,  
Sur son triste visage;  
Oscar dont l'oeil brillait comme l'oeil des aiglons,  
Et Malvina pareille au lis pur des vallons  
Qu'un pied foule au passage.

Puis le Barde, appuyé, tout pensif et rêvant,  
Sur sa harpe plaintive,  
De leurs corps de vapeur dans la nuit se mouvant,  
Voyait sous ses yeux morts se balancer au vent  
La ronde fugitive.

Et son coeur palpitait plus vite dans son sein,  
Son coeur rempli d'alarmes;  
Et, tant que remuait le fantastique essaim,

Il soupirait des mots tout bas et sans dessein,  
Et répandait des larmes.

Ainsi, - de l'avenir tournant vers le passé  
Nos longs regards moroses,  
Quand nous reconstruisons chaque jour effacé,  
Dont la tristesse fit, à son souffle glacé,  
Pâler les fraîches roses, -

Fantôme au front penché qui tend vers nous la main,  
Flot grimpant sur sa rive,  
Monstre aux dents de lion qui suit notre chemin,  
Ombre d'hier voilant le soleil de demain,  
Chaque regret arrive,

Chaque espoir malheureux, vain songe évanoui,  
Fugitive chimère,  
Et chaque amour au fond de l'ame épanoui,  
Et de mille douleurs le cortège inoui,  
Foule à la voix amère.

Toujours sur le passé pourquoi donc revenir?  
Au lieu d'un jour de fête,  
Pourquoi d'un jour de deuil chercher le souvenir?  
Marchons, ami, les yeux fixés sur l'avenir,  
Sans détourner la tête!

Mars 1830.

## **Au capitaine V.D.V.**

Lebst du noch? Wo kamst du her?  
STEPH. SCHUTZE.

Ami, voici qu'au bout de vos courses lointaines,  
Regagnant pour toujours votre seuil bien-aimé,  
Vous venez rafraîchir à l'eau de nos fontaines  
Votre front enflammé.

Car vous êtes hâlé du soleil de deux mondes.  
Vous avez d'ici bas appris tous les néans;  
Comme un soc, votre proue a labouré les ondes  
De tous les océans.

Vous avez parcouru les steppes des Florides;  
Le Gange vous versa l'or de ses bleus courans,  
Et l'Afrique vous vit par ses sables torrides  
Hâter vos pas errans.



Vous avez salué plus d'un autel qui tombe,  
Et, visitant la cage où mourut le lion,  
Vu les soldats anglais fouler aux pieds la tombe  
Du grand Napoléon.

Et maintenant, assis au foyer solitaire,  
Vous cherchez à l'entour vos amis d'autrefois,  
Et ne les trouvez pas, et regardez la terre  
Pour écouter leur voix.

Qu'elle vous dise tard, ami, la bienvenue!  
Car le désert est sombre où cheminent leurs pas:  
Leur sentier noir se tord dans la nuit froide et nue, -  
Et l'on n'en revient pas.

Juin 1830.

**D'encouragement.**  
**A mon ami L. Alvin.**

Veni in altitudinem maris et tempestas  
demersit me.

Psaume LXVIII, v. 3.

Oui, le temps est mauvais; et ma barque égarée  
Vire et flotte au hasard, toute désemparée,  
Sur l'abîme mouvant.  
Sous ma quille la mer tourne comme une roue,  
La haute et large mer qui gronde, et qui s'enroue  
A crier dans le vent.

Le ciel toujours plus sombre amasse ses nuées;  
Les vagues au-dessous se creusent remuées,  
Double gouffre béant;

Ma carène tantôt, tantôt ma voile y plonge;  
Et l'éclair dans la nuit se replie et s'allonge  
Comme un fouet flamboyant.

En vain je me demande un espoir qui console;  
En vain mes yeux en pleurs fixés sur ma boussole  
Y cherchent le chemin;  
Plus rapide toujours la tempête m'entraîne;  
Ma nef, comme un coursier qui mord des dents sa rêne,  
Ne connaît plus ma main.

Elle vogue, elle marche et se perd dans la brume.  
Et les flots, secouant leur crinière d'écume,  
Dressent, échevelés,  
Leurs poitrails à l'entour, et hurlent en fanfare;  
Et nul astre ne luit dans l'ombre, comme un phare,  
A mes mâts ébranlés.

Pourtant hier, cinglant sur la mer calme et blonde,  
Je me laissais aller aux caprices de l'onde,  
Le coeur libre et joyeux;  
A tous les vents j'ouvrais le dôme de ma voile,  
Sans me chercher au ciel une propice étoile,  
Pilote insoucieux.

Et, - comme l'alcyon dans son berceau de mousse,  
Balancé sur le sein de l'eau limpide et douce,  
Douce et tiède au soleil, -  
Heureux de fuir la terre et ses grandeurs serviles,  
Je regardais plonger le cercle de ses villes  
Sous l'horizon vermeil.

Et ma Muse rêvait ces zones inconnues,  
Iles aux bords fleuris ourlant, comme des nues,  
L'Océan spacieux,  
Oasis qu'ici bas sème la main des fées,  
Et d'où viennent, le soir, mille voix étouffées  
Comme un concert descieux;

L'Amérique dormant dans ses fraîches savanes,  
Le Bengale qui voit marcher ses caravanes  
Au fleuve de Brama;  
Et tous ces beaux pays dont surgirent les cimes,  
Ainsi qu'une pensée, en vos têtes sublimes,  
O Colomb! ô Gama!

Mais, - si le temps est noir, si l'aquilon m'emporte,  
Si l'onde se déchire en abîmes, - qu'importe  
Le vent, le flot amer?  
Car, hélas! je n'ai pas à sauver, dans l'orage,  
Ma Lusiade aussi de ce double naufrage,  
Les siècles et la mer!

Mai 1832.

**Tristesse.**

Quasi flos.

Jon. chap. XIV. v. 2.

Hélas! ne laisse pas mourir la pauvre fleur.  
Le rossignol folâtre autour d'elle, et voltige,  
Et jone, et ne sait pas que le vent du malheur  
En a blessé la tige.

Ne laisse pas mourir la fleur sans nul secours,  
Belle enfant qui, chantant ta douce barcarolle,  
Prenais plaisir à voir le ruisseau, dans son cours,  
En baigner la corolle.

Joyeuse, elle s'ouvrait aux larmes du matin;  
Et les brises, mêlant leurs plaintes modulées,  
Rougeaient de baisers ses feuilles de satin,  
Ses feuilles étoilées.

Et maintenant l'orage en ternit la couleur;  
Et le printemps n'a plus pour elle ni rosée  
Ni sylphide aux yeux bleus qui ranime la fleur  
Sur sa bouche rosée.

Toi donc rafraîchis-la de ton souffle embaumé.  
Feuille à feuille elle tombe en sa verte demeure;  
Belle enfant, cache-la dans ton sein parfumé, -  
Qu'elle y revive ou meure!

Octobre 1831.

**Souvenir.*****A mon ami Adolphe Mathieu.***

Sehn wir uns auch im Leben selten wieder,  
Wir sind uns nah im Zauberreich der Lieder.

KÖRNER.

Voici, voici bientôt quatre mois et demi,  
Qu'après trois ans entiers je te revis, ami,  
Dans ta ville natale,  
A Mons qui, se dressant dans ses murs hauts et forts,  
Regarde avec amour son cortège de forts  
Et les tours qu'elle étale.

C'était un soir. Du haut du ciel rouge et vermeil,  
Vers l'horizon doré descendait le soleil,

Comme un roi de son trône;  
 Et sur son front charmant, du printemps parfumé,  
 Juin tressait les jasmins, diadème embaumé,  
 Virginal couronne.

C'était un soir. Tous deux, le long des bleus remparts  
 Dont ta vieille cité se ceint de toutes parts,  
 Cercle de murs superbes,  
 Nous allions, du passé réveillant les beaux jours,  
 Nous racontant nos vœux et nous parlant toujours  
 Et marchant sur les herbes.

Ta voix se répandait en gracieux récits;  
 Car, la nuit, un Génie, à ton chevet assis,  
 De son aile te voile;  
 Et dans la poésie une fée aux doux chants,  
 Comme en un songe heureux tout plein d'accords touchans,  
 Te mène à pleine voile.

Et moi je te disais mon voyage à Paris,  
 Ville sombre jetant des rumeurs et des cris,  
 Comme un bruit sourd de vagues  
 Aux rives de nos mers, parmi les longs roseaux  
 Où murmure le vent, quand surgit sur les eaux  
 La lune aux lueurs vagues;

Le vieux Louvre, pareil à quelque antre profond;  
 Le Panthéon qui vit Rousseau descendre au fond  
 De ses caveaux humides;  
 La Colonne d'airain, piédestal d'un géant,



Et les sphinx de granit venus de l'Orient,  
Gardiens des pyramides;

Et les frais boulevards où l'on voit, le matin,  
Passer, dans les whisky, des femmes de satin,  
Riant sous leurs ombrelles,  
Beautés qu'en vain l'amour mettrait sous mille clefs,  
Et qui parlent, baignant dans leurs cheveux bouclés  
Leurs mains blanches et frêles;

Et, parmi tout cela, le froid ennui toujours,  
Horizon monotone où se traînent mes jours,  
Rouille qui ronge l'ame,  
Ecueil où chaque voeu se brise en écumant,  
Prison où la pensée expire, et lentement  
Se consume sans flamme.

Puis, quand, la nuit venue, il fallut nous quitter,  
(Tant les heures s'en vont qu'on voudrait arrêter),  
Triste et la voix muette,  
Tu lâchas, me laissant suivre mon long chemin,  
Ma main brûlante encor des serremens de main  
D'Hugo le grand poète.

O! bien souvent, depuis, assis à mon foyer,  
En regardant ma houille ardente flamboyer  
Par la grille de l'âtre,  
Et les flammes danser, en mobiles réseaux  
Se croisant, comme, aux bords des étangs, les roseaux  
Sous la brise folâtre;

Quand mille souvenirs, dès long-temps effacés,  
Espoirs évanouis, songes si tôt passés,  
    Troublent mes rêveries,  
Je pense à ce beau soir où nous allions causant,  
Aux rayons du soleil qui mourait en luisant  
    Sur les herbes fleuries.

Octobre 1830.

## Les Larmes.

Come to my bosom, weeping fair!  
And I will bid your weeping cease.

TH. MOORE.

Enfant, ne pleure pas; ne pleure pas, ma belle!  
Si la douleur te cherche et te suit en rebelle,  
Il est des chants si doux qu'ils sauront l'apaiser;  
Ma Muse sèchera tes pleurs avec son aile,  
Et moi par un baiser.

Que veux-tu, que veux-tu que ma lyre te chante?  
De Padilla del Flor l'aventure touchante,  
Ou celle d'Eloa qu'entraîne Lucifer,  
En se nommant tout haut à l'ange qui l'enchanté,  
Dans les feux de l'enfer?

L'histoire de Florinde, ou celle du roi maure  
Dont brillait le turban dans les murs de Zamore,  
Et dont la main cachait, tant il était jaloux,  
Aux rendez-vous d'amour sous l'ombreux sycomore,  
Un poignard andaloux?

Les langueurs de Werther; les maux de Desdémone;  
Le violon sculpté d'Amati de Crémone;  
Les transes d'Ourika qui mourut d'un regard,  
Ou la fille aux yeux bleus, chaste et frêle anémone,  
Qui plaisait à Sbogar?

La Juana d'Orvado que Paëz assassine;  
Portia que Dalti, le manteau noir, fascine;  
Hernani qui se sent dans sa haine à l'étroit,  
Ou Morgane dont luit le palais sur Messine  
Et son flottant détroit?

Roméo soupirant d'une voix inquiète:  
'Voici, voici le jour qui vient, ô Juliette!'  
Ou les pleurs d'Amélie, assise à ses vitraux,  
Regardant fuir René, toute pâle et muette,  
A travers les barreaux?

Les magiques refrains que le cercle des fées  
Murmure, au clair de lune, autour de ses trophées;  
Les rires de Smarra qui dort dans un tombeau,  
Ou Trilby prolongeant ses plaintes étouffées  
Sur les eaux du lac Beau?

Le voyage sans fin du vaisseau Naglefare  
Qui cingle sur les flots en évitant le phare,  
Comme un cheval de mer qui nage et va sans frein,  
Cependant que le vent crie en rauque fanfare  
Dans les voiles d'airain;

Et tous ces longs tissus d'histoires merveilleuses  
Qu'autour du foyer chaud racontent les veilleuses  
A voix basse, plaignant quelque destin fatal  
Quand pâlit par degrés la clarté des veilleuses  
Aux globes de cristal?

Ou, - si des vieilles fleurs de la mythologie  
Te plaît le vieux parfum ou la vieille magie,-  
Veux-tu voir dans mes vers, sous ses myrtes flétris,  
S'asseoir près de Vénus, édentée et rougie,  
L'Amour en cheveux gris?

L'Amour! - Qu'il soit pour nous toujours jeune et fidèle!  
Quand printemps à printemps s'envole à tire-d'aile,  
Quand roses ni bonheur ne peuvent demeurer,  
Crois au bonheur ainsi qu'aux roses, ô ma belle!  
Et cesse de pleurer.

Mars 1830.

**Sur un Rosier.**

Quo fugit juventa? Heu!

HORAT.

As-tu vu le rosier, après le froid hiver,  
Etaler au soleil ses branches réjouies,  
Et changer, revêtant ses fleurs épanouies,  
En bouquet chaque rameau vert?

Et voici maintenant qu'au souffle de l'automne  
Sur sa tige frileuse il se penche attristé,  
Et laisse, regrettant les brises de l'été,  
S'effeuiller sa pâle couronne.

Mais revienne le mois, le beau mois du printemps,  
Et l'arbuste vermeil, que tordait la froidure,  
Se redresse soudain, tout paré de verdure  
Et de festons plus éclatans.-

Après l'enfance, ainsi notre blonde jeunesse  
(Quand vient l'amour, soleil qui ne luit qu'un matin)  
Verdit, rosier charmant au fragile destin,  
    Eclose au vent de la tendresse.

L'espérance, qui danse et voltige à l'entour,  
La dore des reflets de ses ailes dorées;  
Mais adieu l'espérance aux chansons adorées,  
    Quand l'automne arrive à son tour!

Car tu n'obtiens qu'un jour, beau rosier de jeunesse,  
Les baisers du printemps et la rosée en pleurs;  
Quand tes illusions s'effeuillent, douces fleurs,  
    C'est sans que ta fraîcheur renaisse!

Octobre 1832.

**A l'ombre den Napoléon.**

Der auf dem Altar des Siegs Funken und Flammen geweckt.  
KÖRNER.

Non, je ne t'ai pas vu de ton magique drame  
Dérouler fil à fil la merveilleuse trame,  
Acteur géant jouer tes rôles surhumains,  
Roscius couronné ravir la foule avide;  
J'étais encore enfant, que la scène était vide  
Et qu'on ne battait plus des mains

Pourtant, lorsque, fermant ta poétique histoire,  
On proclama ta mort plus haut qu'une victoire,  
J'allai te lapidant de malédictions,  
Parce que, vingt-cinq ans, ta formidable épée  
Dépeça, dans les flots de tant de sang trempée,  
La liberté des nations.



Car les rois nous disaient: 'L'univers sera libre!  
'La balance à la fin reprendra l'équilibre:  
Le trône a ses devoirs, et le peuple a ses droits.  
La justice par nous règnera sur la terre.'  
Et je posai les pieds sur ton nom militaire,  
    Crédule aux promesses des rois.

Mais, tyran pour tyran, tu valais mieux, grand homme  
Qui ne vis qu'un hochet pour un enfant dans Rome,  
Et, mesurant le monde au pas de les guerriers,  
Bâtis avec l'airain des canons ta mémoire; -  
Car nos chaînes, du moins, tu les dorais de gloire,  
    Et couvrais nos fers de lauriers!

Décembre 1829.

**La Jeunesse.**  
***A mon ami Fr....***

O schône Zeit!.....  
Was du mir gabst, gab spätrer Stunden keine.

C. WINKLER.

Oh! ne regardez pas avec un oeil d'envie  
Ce monde qui de loin vous charme et vous convie!  
Ami, ne cherchez pas à devancer le temps.  
De votre frais jardin d'amour et de chimères  
Cueillez les roses éphémères  
Et les myrtes en fleurs qu'y dore le printemps.

Car le soleil d'avril n'y mûrit point d'orages,  
 Et le temps est bien court, sous ses tièdes ombrages,  
 D'écouter en leurs nids s'ébattre les oiseaux,  
 Et, sous les berceaux verts, bruire les cascades  
     Qui brodent, limpides arcades,  
 En tissus de cristal leurs transparentes eaux;

De voir passer au ciel les brumes incertaines  
 Et leurs reflets nager dans l'azur des fontaines,  
 Et de suivre en leur vol les papillons errans,  
 Et, le long des flots bleus, les églantines blanches  
     Que le vent, en berçant les branches,  
 Sème, neige embaumée, aux sillons des courans.

Oh! ne regardez pas avec un oeil d'envie  
 Ce monde qui de loin vous charme et vous convie!  
 Jeune, on croit y marcher dans des sentiers fleuris.  
 On se le fait si beau, plus beau même qu'un rêve;  
     Mais le réveil vient qui l'achève,  
 Et le royal palais n'est plus qu'un noir débris.

D'abord on pense voir quelque château d'Alcine,  
 Avec ses grand vitraux où l'aube en feu dessine  
 Des éclairs flamboyans de pourpre et de vermeil,  
     Et ses dômes à qui le ciel ne peut suffire,  
 Et ses tourelles de porphyre  
 Qui font étinceler leurs flèches au soleil.

Et long-temps on regarde et long-temps on admire  
 Le palais idéal qui dans le lac se mire,

Les magiques balcons pleins d'odorans lilas,  
 Et les girouettes d'or au haut des cheminées,  
 Et les vitres illuminées  
 Des rayons du matin. - Mais qu'on approche, hélas!

Ce ne sont que vieux murs aux parois ébréchées,  
 Que colonnes au loin sur la terre couchées,  
 Que marbres en lambeaux démolis par les ans,  
 Que plafonds répandus dans les salles croulées  
 Sans abri contre les gelées,  
 Sans nid pour les oiseaux, sans toit pour les passans.

Ainsi tout nous sourit par ton prisme, espérance!  
 Mais quand l'or devient sable, et le bonheur souffrance,  
 Quand les illusions tour à tour à nos yeux,  
 Comme des fleurs d'automne, effeuillent leurs merveilles,  
 On est à pleurer dans ses veilles,  
 A se plaindre du monde, en regardant les cieux.

Puis enfin dans la vie on ne sait plus quo faire;  
 On se sent mal à l'aise en cette étroite sphère  
 Où tourne dans l'ennui le cercle de nos jours;  
 Et, pauvre oiseau frappant à coups de bec sa cage,  
 On implore le vert bocage  
 Où notre aile voudrait nous emporter toujours.

Décembre 1829.

**Sainte-Hélène.**

Island of glory resplendent!

BYRON.

O mariniers! respect à sa tombe et silence!  
Pour couronne un rameau de saule s'y balance,  
Et la mer y murmure, et l'écume s'élance  
Jusqu'au chevet du mort.

Pour le grand empereur, amis, une prière!  
Mais à voix basse, afin qu'il ne nous crie: 'Arrière!'  
Et ne lève le marbre avec sa main guerrière  
Que le ver ronge et mord.

Car il règne toujours dans nos coeurs où tout change.  
Il vint d'en haut portant le glaive de l'archange;  
Et tous nos rois si fiers ont rampé dans la fange  
Sous son pied de géant.

Pourtant, chargé des noms de César, d'Alexandre,  
Du trône universel nous l'avons vu descendre; -  
Et l'Europe a donné pour geolier à sa cendre  
Tout l'immense Océan.

Mais gloire à l'île sainte où son ombre chagrine  
Habite, et, les deux bras croisés sur sa poitrine,  
Rêve à ses vieux soldats, quand sur l'onde marine  
L'éclair du nord a lui;

Et sourit, en voyant de l'horizon en foule  
Accourir les flots noirs, que soulève la houle,  
Comme la grande armée en marche qui déroule  
Ses ailes devant lui!

Janvier 1832.

**La Harpe Eolienne.**

Does the wind touch thee, o harp! or is it some passing ghost?  
OSSIAN.

Loin de nous, loin de nous, sur la rive étrangère,  
Egare, belle enfant, ton sourire et te pas;  
Nous gardons en nos coeurs ta voix fraîche et légère,  
Et tes chants gracieux que nous n'oublirons pas.

Ils revivent pour nous dans les chants de ta harpe,  
Sous les acacias, quand les brises des bois  
La bercent suspendue à sa flottante écharpe  
Et l'animent avec leurs invisibles doigts;

Et que les cordes d'or, vibrant en harmonie,  
Prolongent le concert ineffable et charmant,  
Comme si les baisers d'un amoureux génie  
Ou ses ailes touchaient le magique instrument.

O! nous sommes alors en extase à l'entendre,  
Et les indifférens se demandent tout bas:  
'Est-ce une ame qui vient, qui vient, rêveuse et tendre,  
Gémir dans la musique et pleurer iei bas?

L'ame d'un jeune enfant qui du pays des fées  
Arrive parmi nous, invisible à nos yeux,  
Nommant sa mère avec des plaintes étouffées,  
Sa mère dont l'amour lui manquait dans les cieux?'

Car ils ne savent pas - lorsque, sous la ramée,  
Ta harpe en longs accords se réveille parfois -  
Qu'il s'y mêle l'écho d'une voix bien-aimée,  
Et que nous nous disons en larmes: 'C'est sa voix!'

Juillet 1833.



**A mon ami  
Constant Materne.**

Raffe den Tag, nicht um ein Haar trauend dem folgenden.

J.H. Voss.

Comme le voyageur, quand le soleil décline,  
Se repose un moment au bord de son chemin  
Et regarde, appuyé sur sa main qui s'incline,  
Les nuages dorés au front de la colline,  
Et le val où demain

Ne repassera plus sa marche aventureuse,  
Et l'horizon en flamme où l'astre va plongeant,  
Et les îles de mousse au fond de la bruyère,  
Et la source qui glisse à travers la clairière  
Comme un serpent d'argent;

Qui n'a, tournant la tête avec joie en arrière,  
De ses beaux jours éteints rallumé le passé,  
Et de ce monde clos entr'ouvert la barrière,  
Et refait ses espoirs écroulés en poussière,  
Plus d'un nom effacé,

Et toute son enfance, - âge de poésie,  
 Où la vie à nos yeux offre un charme divin,  
 Où l'amour à loisir donne, en sa fantaisie,  
 A celle qu'on attend et que l'on s'est choisie  
 Pour l'adorer sans fin,

Les traits de Béatrix que le Dante eut pour Muse,  
 De Laure dont Pétrarque, au luth de séraphin,  
 Guidait les pas chéris aux grottes de Vaucluse,  
 De Tindaris qu'aimait le chantre de Blanduse,  
 Ou de Lénore enfin

Que le Tasse suivait sur ces rives sereines  
 Où, comme un grand vaisseau venu de l'Orient,  
 Naples, qui porte au lit de tous les rois des reines,  
 Repose à l'ancre au fond du golfe des syrènes  
 Qui nagent en riant?

Qui n'a mouillé de pleurs son chevet solitaire,  
 A les voir tour à tour dans sa nuit revenir  
 Ces anges qu'autrefois il aima sur la terre,  
 Fantômes adorés tournant avec mystère  
 Leur doigt vers l'avenir? -

O! c'est ma joie à moi de renouer la trame  
 De ces heures d'ivresse aux souvenirs charmans,  
 Et de mener, baignant dans chaque flot ma rame,  
 Sur le lac du passé la course de ma prame  
 Vers ces heureux momens

Où, bornant mes désirs à l'enclos d'un village,  
Épuisant le bonheur d'un siècle dans un jour,  
Plus joyeux que l'abeille et moins qu'elle volage,  
Comme une fleur d'avril j'effeuillais mon bel âge  
    Au souffle de l'amour.

Vingt-cinq ans sont venus en fouler les corolles,  
Trésor frêle et vermeil qu'une fée au doigts blancs,  
De son souffle embaumé, de ses molles paroles,  
Berçait, en soupirant ses fraîches barcarolles,  
    Sous les rameaux tremblans.

Car l'enfance est un songe; - et, plus tard, cher Materne,  
Quand s'en vont au hasard nos vœux irrésolus,  
Quand notre âme est ainsi qu'un astre pâle et terne,  
Ou comme une eau croupie au fond d'une citerne  
    Où l'on ne puise plus,

C'est le réveil après le songe qui s'achève.  
Et le cœur, las de tout, même de l'avenir,  
Comme un fleuve écoulé qui débordait sa grève,  
Au limon de ses bords laisse à sec chaque rêve  
    Et chaque souvenir.

Mars 1831.

**Au Souffre de Han.**

Hier ras't die Hölle.  
FRÉDÉRIQUE BRUN.

Nul regard, si perçant qu'il soit et si sublime,  
Nul regard ne pourrait te sonder, noir abîme  
Où tonne l'ouragan;

Ni plonger dans ton sein que déchire et que lave  
La vague d'un torrent qui bout comme la lave  
Au creuset d'un volcan.

Jamais le jour n'y luit, jamais la blanche lune  
Quand elle glisse, au haut de la colline brune,  
Par les rameaux tremblans.

Le hibou seul y fait rayonner sa prunelle,  
En écoutant le bruit de la foudre éternelle  
Qui mugit dans tes flancs. -

Eh bien! le coeur des rois est encore plus sombre.  
Toutes les passions s'y combattent dans l'ombre,  
Et le crime est vainqueur.

C'est un abîme aussi, plein de pièges funèbres.  
Les noirs conseils toujours parlent dans les ténèbres  
Qui remplissent leur coeur.

Janvier 1831.

**A \*\*\*\***

Wie hiess die Fee?... Fragt nicht nach ihr.  
GÖTTE.

Les uns ont pour trésor la grâce et l'harmonie;  
Rois par la Muse couronnés,  
Ils portent sur leurs fronts, de rides sillonnés,  
Les cicatrices du génie.

Les autres, grands et fiers des splendeurs d'une cour,  
Ont ce qu'on nomme l'opulence,  
Et du monde, à leur poids, font ployer la balance. -  
Moi, plus riche, j'ai ton amour.

Grâce a toi qui souris à mes jeunes années,  
Comme le blond printemps aux fleurs,  
Une aurore imprévue a lui dans mes douleurs,  
Et je bénis mes destinées.

Sans regretter hier, sans désirer demain,  
Je suis le courant de la vie;  
Au seul jour d'aujourd'hui je borne mon envie,  
Et je vais où va ton chemin.

Sans demander quel vent ou quelle onde m'emporte,  
Avec quel bruit tombent les rois,  
Je rêve et je me berce aux soupirs de ta voix; -  
Et le reste, hélas! que m'importe?

Août 1830.

**Aux Français.**

Es ist ein Kreuzzug, 's ist ein heil'ger krieg!  
KÖRNER.

Nous disions: -'Ils n'ont plus de coeur dans la poitrine,  
Plus d'orgueil généreux qui gonfle leur narine  
Et plus de force aux bras.  
Trois jours ont essoufflé leur belliqueuse envie;  
Ils laissent sous leurs yeux égorger Varsovie,  
Ces héros d'opéras.

Pourtant qu'hier la France était sublime et belle,  
Quand, brisant sous les coups de sa hache rebelle  
Le joug de l'étranger,  
L'oeil en flamme et la bouche écumant de colère,  
Hurlante, elle sonnait au beffroi populaire  
Le tocsin du danger;



Quand, réveillant d'un cri l'Europe qui bouillonne,  
 Elle allait bondissant ainsi qu'une lionne  
     Avec ses crins aux vents,  
 Et, de ses noirs canons rallumant la tempête,  
 Prenait les rois au col et leur broyait la tête  
     Sur les pavés mouvans!

Mais déjà juillet cache en une brume immonde  
 Son soleil qui devait illuminer le monde  
     Une deuxième fois;  
 Et le coq, plus honteux que l'aigle fraternelle,  
 Las du premier combat, laisse pendre son aile,  
     Sans haleine et sans voix.

La grande nation tremble devant son oeuvre,  
 Elle qu'on vit rouler, gigantesque manoeuvre,  
     Ossa sur Pélion,  
 D'un siècle décrépît rajeunir la vieillesse,  
 Et mener, vingt-cinq ans, l'univers à la lesse  
     Devant Napoléon.

Tour à tour Metternich ou Palmerston la joue;  
 Et chaque fois qu'un d'eux lui soufflette la joue,  
     Elle incline plus bas  
 Sa nuque dans la poudre en mâchant sa colère.  
 Le Vésuve se change en fosse tumulaire;  
     Il n'éclatera pas! -

Et voici qu'il éclate et rompt sa chaîne esclave!  
 Et sa gueule de feu jette, comme une lave,

Ses tambours, ses canons,  
Ses drapeaux que portaient nos princes feudataires,  
Et ses jeunes soldats, et ses vieux militaires  
Dont nous savons les noms.

Ah! c'est la France enfin dont les guerriers fidèles  
Renversent, en passant, villes et citadelles  
Et remparts flamboyans.  
Les forts croulent au bruit de vos pas dans la plaine;  
Vous éteignez avec votre puissante haleine  
Les mortiers foudroyans.

Le volcan s'est enfin réveillé sous sa braise!  
Et maintenant allez, comme, en quatre-vingt-treize,  
Vos pères sans effroi  
Couraient sur l'étranger avec des cris de fête,  
Et pour premier boulet lui lançaient une tête,  
Une tête de roi!

Allez! Leur gloire brille au front des Pyramides;  
Des forêts d'Irmensul aux steppes des Numides,  
Leur glaive a tout soumis.  
Et toujours, de vos bras dénouant les entraves,  
La victoire a donné pour linceuls à vos braves  
Les drapeaux ennemis.

Allez! L'Europe s'ouvre à vos pas et l'Afrique.  
Ajoutez une scène à ce drame historique  
Qu'ils vous ont fait si beau.  
Dans les brumes du Kord, sous les feux des Tropiques,

Voua savez où flotta sur leurs carrés épiques  
Leur bannière en lambeau.

Allez ressusciter tous ces champs de bataille  
Qu'arpentaient de leurs pieds ces géans dont la taille  
Dépasserait nos fronts.  
L'antique royauté chante ses funérailles;  
Et de sa Jéricho tomberont les murailles  
Au son de vos clairons.

Vous n'avez pas pour chef, comme eux, l'homme-prestige  
Qui d'un regard donnait au monde le vertige,  
L'Empereur souverain  
Qui bâtit, pour mieux voir du Tibre à la Tamise,  
Comme un phare, au plus haut de l'Europe soumise,  
Sa colonne d'airain.

Mais c'est la liberté qui vous guide et vous mène.  
Rendez aux vieux autels de la vierge romaine  
Leur vieux culte proscrit.  
Versez l'eau du baptême aux peuples qui sont vôtres.  
De l'évangile saint vous êtes les apôtres,  
Gérard en est le Christ.

La France rouvre au vent ses ailes colossales.  
Allez émanciper les nations vassales  
Qui vous tendent les mains.  
Au cri de votre coq la nuit au jour fait place.  
Décembre sur le Rhin vous jette un pont de glace,  
Pour marcher aux Germains.

Allez! Afin qu'on dise un jour, quand l'épopée  
Aura gravé vos noms, du bout de votre épée,  
Dans la postérité:  
'Héros, vous effacez ceux d'Athènes et de Rome.  
Vos pères remuaient la terre pour un homme,  
Vous pour la liberté.!

Décembre 1832.

**Prière.**

Intende voci orationis meae.

Ps. V. v. 3.

O belle enfant, j'ai peur, j'ai peur de vous aimer.  
Du foyer mal éteint laissez dormir la cendre;  
Que vos regards de flamme y viennent à descendre,  
Il va se rallumer.

Par pitié, - par pitié, si ce n'est par tendresse, -  
En ce cœur, plein encorde votre souvenir,  
Laissez rentrer le calme et l'oubli revenir,  
O blonde enchanteresse!

De Memnon, au désert, le marbre fabuleux  
S'éveille, quand aux cieux monte l'aube vermeille;  
Oh! ne réveillez pas mon ame qui sommeille,  
Belle enfant aux yeux bleus!

Tant de maux l'ont froissée; elle dort, elle oublie.  
Laissez au frais du soir se reprendre la fleur,  
Sur sa tige attristée inclinant sa pâleur,  
Sur sa tige qui plie.

Mais ne l'effeuillez point. Assez tôt l'aquilon  
Fera tomber, au vent de son aile glacée,  
La fleur, la pauvre fleur, par l'orage bloasée,  
Sur l'herbe du vallon.

Avril 1833.

**Dix Heures.  
(Imité de l'Allemand)**

.....'t is just the hour  
When pleasure, like the mid-night flower,  
Begins to bloom for sons of night  
And maids who love the moon.

TH. MOORE.

Ni colombe qui passe  
En tournant dans l'espace,  
Ni galop de cheval  
Au fond du val;

Ni chasseur dans la plaine,  
Qui lance, hors d'haleine,  
Par les genévriers  
Ses lévriers;

Ni faneuse qui chante  
Le couplet qui l'enchanté,  
Et, sa faucille en main,  
Suit le chemin.

Partout rien que silence.  
Ni pin qui se balance,  
Ni bruit dans le flot clair,  
Ni bruit dans l'air.

C'est la nuit morne et pâle.  
Et la lune d'opale  
Eu son palais d'argent  
Va voyageant.

Oh! à présent plus d'une,  
Au sommet de la dune,  
Fait flotter, en tremblant,  
Son mouchoir blanc;

Plus d'une au loin regarde,  
En priant Dieu qu'il garde  
Celui qu'elle aime tant  
Et qu'elle attend;

Et plus d'une qui pleure,  
Murmure: 'Voici l'heure  
Où doit venir son pas  
Qui ne vient pas.' -



Et toi, ma fiancée,  
Quelle douce pensée  
Remplit, en ce moment,  
Ton coeur aimant?

Quelle image adorée  
Te demande, éplorée,  
Te demande un serment,  
Un mot charmant?

Aux soupirs de ta harpe,  
Où flotte ton écharpe,  
Quel nom va se mêlant,  
Plaintif et lent?

Demain, demain, ma belle,  
Tes yeux de colombelle,  
Tes yeux me diront bien  
Si c'est le mien.

Août 1833.

**Foi.**  
**A un Ami.**

Quoniam novit Dominus viam.

Ps. 1. v. 6.

Laissons, ô mon ami, laissons courir le temps.  
Le rossignol n'a pas toujours son tiède ombrage;  
Souvent avril jaloux obscurcit d'un orage  
L'aube vermeille du printemps.

Qu'y faire? C'est la loi, c'est la loi de ce monde.  
Quel oeil humain pourrait sonder ce grand secret?  
Au fond de toute joie on trouve le regret,  
Sous l'eau pure le sable immonde.

Laissons courir le temps; et ne nous plaignons pas,  
Si l'horizon toujours de plus d'ombre se voile,  
Si l'aquilon plus fort déchire notre voile  
    Qui flotte en lambeaux à nos mâts.

Dieu seul a le secret, Dieu seul, de toute chose;  
Il sait d'où vient la nue en voyage dans l'air,  
Et le but où descend la flèche de l'éclair,  
    Et tout effet de toute cause.

Il sait où fuit la source à travers les vallons,  
Et la feuille des bois qu'à sa branche, en automne,  
Enlève la tempête aride et monotone;  
    Et nous, il sait où nous allons.

Il sait où nous allons, suivons donc notre voie,  
Sans refaire nos jours de relais en relais;  
Et, sombres ou dorés, mon ami, prenons-les  
    Ainsi que Dieu nous les envoie.

Octobre 1832.

## Sur un Album.

Ein Engel des Lichts, heimathlich in anderer hôherer Welt.  
E.T. HOFFMANN.

On se plaît à vous voir ainsi qu'à vous entendre;  
Car, hélas! vous avez un langage si tendre,  
L'oeil si doux de bonté.  
Vous tenez de l'enfant et vous tenez de l'ange,  
Vous qui ne souillez pas vos pieds blancs dans la fange  
De notre humanité.

Sur votre front qui penche on lit si bien votre ame,  
Et vos regards sont pleins d'une si chaste flamme,  
De tant d'enchantement,  
Qu'entre ses séraphins Dante vous eût choisie;  
Et vous êtes pour nous toute une poésie,  
Tout un rêve charmant,

O vous! dont la pensée est comme une onde claire,  
Lac où le lis se baigne et la tremblante éclaire  
    Qui s'entr'ouvre le soir;  
Le ciel s'y mire avec tous les yeux des étoiles;  
Et la blonde Eloa qui sourit sous ses voiles,  
    Au bord aime à s'asseoir;

Lac calme et transparent, nul vent au souffle aride  
Ne le fait bouillonner en écume, et n'en ride  
    Le flot serein et pur;  
Mille nuages d'or y promènent leur ombre;  
Et jamais la tempête et jamais la nuit sombre  
    N'en ont terni l'azur.

Août 1832.

**A mon ami  
Napoléon de L.**

Du fragst, was meine Seele füll?

VON SELGE.

Oh! pourquoi réveiller par tes beaux chants, ami,  
Un nom depuis long-temps en mon ame endormi,  
Et toutes ces pense'es  
Dans mes ennuis toujours si prompts à venir,  
Célestes visions, douces de souvenir  
Et d'amour insensées?

Pourquoi troubler mon coeur du charme de tes vers,  
Et rouvrir à mes pas ce magique univers,  
Monde de poésie,  
Frais Eden où sourit la Muse au front vermeil  
Qui venait autrefois enivrer mon sommeil  
De vers et d'ambrosie?

Ami, nul astre heureux ne luit à mon destin.  
Mais toi, dont chaque jour passe comme un festin,  
Comme un joyeux délire,

Poète! chante avec ta voix de bengali;  
 Apprends-nous, apprends-nous l'espérance et l'oubli,  
 Et dis-nous sur ta lyre

Ce soldat-empereur, le César de nos jours,  
 Qu'on maudit, qu'on admire et qu'on chante toujours,  
 Qui pesa sur la terre,  
 Parmi les nations brilla comme un flambeau,  
 Pour n'avoir plus à lui l'espace d'un tombeau  
 Sur un roc solitaire;

Chénier, si jeune eneor, qu'on vit sur l'échafaud,  
 Fier d'une ame que nul n'a trouvée en défaut,  
 Ployer sa tête altièrè;  
 Le sol des Grecs enfin libre en dépit des rois,  
 Et Byron se cherchant une tombe, une croix  
 Dans ce grand cimetièrè;

Lisbonne où resplendit la hache des bourreaux,  
 Ou l'Italie en deuil qui sent de ses héros  
 Frémir la cendre esclave;  
 L'aigle russe planant sur le front du Balkan,  
 Et l'Europe livrée aux fièvres d'un volcan  
 Prêt à vomir sa lave.

Dis-nous les vieux castels aux magiques jardins,  
 Où gémit, dans la nuit, le cor des paladins;  
 Et la Sambre aux flots jaunes,  
 Où le soleil, luisant en mobiles réseaux,  
 Filets aux mailles d'or déployés sur les eaux,  
 Brille à travers les aunes;

Le bois de Géronsart aux transparens détours,  
Où des chênes d'un siècle, aussi hauts que des tours,  
    Se baignent dans les nues;  
Et ses échos, plus doux de soupir en soupir,  
Qui semblent, quand le jour est près de s'assoupir,  
    Des voix du ciel venues;

Et ce mot qui souvent me trouble malgré moi,  
L'amour, - souffle de feu qui nous remplit d'émoi,  
    Chaîne aux anneaux de flamme,  
Désert vide de tout ce que mon coeur rêva  
Rose aux corolles d'or qui, feuille à feuille, va  
    Au branle de la lame!

Octobre, 1829.



## La Pologne.

Postquam crucifixerunt eum, diviscrunt vestimenta ejus, sortem mittentes.

ST-MATTHIEU, chap. XXVII. v. 35.

Oh! quand la voix d'Urbain, comme un coup de tonnerre,  
Éclata, réveillant L'Europe dans son aire;  
Quand Rome, de la foi rallumant le flambeau  
Et du Christ insulté prête à venger l'offense,  
Convoquait nations et rois à la défense  
De quelques pierres d'un tombeau;

La France avec son oriflamme,  
L'Anglais avec ses léopards,  
Le Belge qui porte une flamme  
Dans les plis de ses étendards,  
La Suisse aux villes fédérales,  
L'Espagne dont les cathédrales  
Font dans leurs clochers à spirales  
Chanter mille cloches d'airain,

L'Allemagne qui la première  
 S'écria: 'Voici la lumière!  
 Tout vint, le palais, la chaumière,  
 Au cri du pape souverain.

Les barons descendaient leurs roches escarpées;  
 Les rois faisaient forger leurs sceptres en épées;  
 Toute l'Europe en bloc s'arma, chefs et vassaux.  
 Au fond du nord s'ouvrait leur marche d'une année;  
 Et leurs flottes couvraient la Méditerranée,  
 Comme un pont jeté sur ses eaux.

Et la croisade, orage immense,  
 Se déroulait vers l'Orient.  
 'Où vont ces peuples en démente?'  
 Dit le vieux Nil en souriant.  
 Et toutes ces ombres-momies  
 Qui, sous les ailes des Lamies,  
 Depuis trois mille ans endormies,  
 Au tombeau n'ont pu se glacer,  
 Pâles dans leurs linceuls humides,  
 Sur les degrés des Pyramides  
 Où se brisent les vents numides,  
 S'assirent pour la voir passer.

Et la croisade allait, ainsi qu'une rafale,  
 Poursuivant à grand bruit sa route triomphale,  
 Semoun d'hommes creusant au loin les sables gris,  
 Heurtant murs de granit et villes crénelées  
 Qui, par l'ouragan noir, en passant nivelées,  
 Peuplaient le désert de débris.

?C'est ainsi trois fois sur l'Asie  
 Que déborda l'Europe à flots.  
 Tous les peuples l'avaient choisie  
 Pour cimetièrre ou pour champ clos.  
 L'Infidèle vit ses bannières,  
 Courbant leurs têtes prisonnières,  
 Souiller de fange leurs crinières,  
 Et l'ombre voiler le Croissant,  
 Et de Sion crouler les faîtes,  
 Et les Chrétiens, au bruit des fêtes,  
 Du Dieu prédit par les prophètes,  
 Laver la tombe avec du sang.

## II.

Mais nous ne sommes plus au temps des grandes choses.  
 A la voix du passé nos oreilles sont closes.  
 Nous ployons à tout vent le front comme un roseau.  
 L'air des camps userait nos poitrines débiles;  
 Le fer serait trop lourd à nos mains inhabiles,  
 A nos mains qui sauraient mieux tourner le fuseau.

Nous ne savons plus même avoir de bonne haine.  
 Lâches nous crions haut, mais la peur nous enchaîne.  
 Nos ames et nos coeurs sont des foyers éteints.  
 Nous reculons devant une lutte virile.  
 Si parfois la colère en notre sein fébrile  
 S'allume, c'est pour trois matins.

Pourvu qu'un chaud printemps embaume notre voie;  
 Qu'une femme nous rie, enfant que nous envoie  
 Dieu, comme un ange saint, pour essuyer nos pleurs;  
 Qu'un ciel serein et pur illumine nos fêtes,  
 Et ne couve jamais l'orage sur nos têtes,  
 Et verse, chaque jour, la rosée à nos fleurs;

Nous voyons de sang-froid les peuples qu'on égorge  
 Sous le pied des bourreaux tordre, en râlant, la gorge;  
 La hache remplacer le sceptre au poing des rois,  
 Et nos frères pieds nus errer le long des fleuves,  
 Hélas! et la Pologne, en ses campagnes veuves,  
     Traîner, comme Jésus, sa croix;

Et (portant, comme lui, la couronne d'épine  
 Sur son front d'où le sang coule en rouge crépine)  
 Du Calvaire des rois gravir le noir coteau,  
 Et marcher en priant pour nous, sans qu'au passage  
 Vienne une main pieuse essuyer son visage  
 Ou lui rendre moins lourdes les plis de son manteau.

Nous sommes des maudits, nous sommes des infâmes.  
 Nous avons moins de force aux veines que les femmes.  
 De nos pères en nous rien, hélas! n'est resté.  
 Pour qui donc, pour qui donc, en son aire profonde,  
 L'avenir couve-t-il, sous son aile féconde,  
     L'oeuf sacré de la liberté?

Septembre 1833.

**A mon ami  
Ferdinand.**

Noch rauscht der schwarze Flügel des Todes nicht!  
Drum hasch' die Freuden, eh' sie der Sturm verweht.

HÔLTY.

Ami, qui te retient, - dans tes Ardennes vertes,  
Aux vieux forts endormis,  
Sur tes roches de tours et de châteaux couvertes,  
Dans tes grandes forêts à mille oiseaux ouvertes, -  
Si loin de tes amis?

Si loin de tes amis dont chacun te réclame  
Et t'attend parmi nous,  
Et sent qu'une voix manque entre leurs voix de flamme,  
Hélas! qui te retient? - Ah! sans doute, une femme  
Te garde à ses genoux,

Heureuse de te voir en silence près d'elle  
Au comble de tes vœux,  
Enivré d'un bonheur qui fuit à tire-d'aile,  
Et sentant palpiter pour toi son cœur fidèle  
Qui s'épanche en aveux;

Belle qui dans tes yeux lit tout ce qu'elle espère,  
Semant au vent tiédi  
Quelque rose cueillie au tombeau de son père,  
Sous le saule incliné dont la fraîcheur tempère  
La chaleur du midi;

Et, penchant sur ton sein sa tête de Madone,  
De ses accens de miel  
Te charme, et, dans son cœur plein d'amour, te pardonne  
Ce délire sans nom qu'une femme nous donne  
En nous parlant du ciel. -

O! reste, jeune amant, reste, reste auprès d'elle,  
Et jouis bien long-temps  
De ces jours embaumés dont chaque heure infidèle  
Nous échappe, et s'en va du vol de l'hirondelle  
A la fin du beau temps.

De ces jours gracieux le flot est si rapide;  
Mire-t'y, jeune amant,  
Comme l'iris des lacs dans son onde limpide.  
Ce flot entraîne tout dans sa course rapide,  
Sourires et serment,

Et ces instans si doux où la belle qui t'aime,  
En un trouble charmant,  
Enlace sur ton front des fleurs de xéranthème,  
Et te nomme tout bas de ton nom de baptême,  
Et rêve en te nommant;

Et prolonge, à ton bras, ses lentes promenades  
Où, seule, elle a moins peur,  
Quand chantent les oiseaux leurs molles sérénades,  
Et qu'au bord des rochers, taillés en esplanades  
Et voilés de vapeur,

Glisse, en son vol errant, le feu-follet qui leurre  
Le voyageur perdu,  
Le voyageur qui marche, et dont l'amante pleure  
Et l'accuse, en pleurant, de laisser passer l'heure,  
Le coeur tout éperdu.

Et quand s'est écoulé le flot insaisissable  
Éteint en un vain bruit,  
Il ne laisse après soi que limon et que sable. -  
O! vois s'y peindre encor mainte fleur périssable  
Et l'or de maint beau fruit!

A le regarder fuir, que ton coeur nous oublie!  
Va ton riant chemin,  
Ami, ton frais chemin d'amoureuse folie;  
Promets un siècle encore à ta blonde jolie,  
A nous le lendemain.

Septembre 1829.

**Premier Amour.**

Well! thou art happy, and I feel  
That I should thus be happy too.

BYRON.

Oui, ces jours sont passés, ces jours où l'avenir  
S'ouvrait si plein d'amour et si plein d'espérance.  
Flot à flot ils ont fui pour ne plus revenir;  
Il n'en reste aujourd'hui plus rien qu'un souvemr,  
Et beaucoup de souffrance.

Ils sont passés. Pourtant je les croyais sans fin,  
Quand vous me le disiez d'une voix si timide,  
Arrêtant sur mes yeux vos yeux de séraphin,  
Jusqu'à ce qu'une larme obscurcît à la fin  
Votre prunelle humide.

Et, malgré vos sermens, l'amour d'un étranger  
Sous ses baisers a fait tomber de votre tête  
Ce voile chaste et blanc et ces fleurs d'oranger  
Que la main d'un époux seule ose déranger  
En une nuit de fête.



Ainsi, de mon bonheur éteignant le flambeau,  
De mes jours gracieux faisant des jours moroses,  
Vous avez, pièce à pièce et lambeau par lambeau,  
Déchiré de vos doigts un avenir si beau,  
Riant tissu de roses.

Pourtant soyez heureuse aux bras d'un autre époux,  
Sans connaître jamais, comme moi, la souffrance,  
Sans voir à votre ciel un nuage jaloux; -  
Car le temps n'a changé rien dans mon coeur pour vous,  
Excepté l'espérance.

Juin 1829.

**Rêves.**

**A mon ami A. Giron.**

Ein schöner Traum, ein goldner Traum  
Von wenig seeligen Stunden!

E.H. POSSELT.

Lorsque j'étais enfant je m'écriais: 'O Gloire!  
Un jour verra mon nom rayonner dans l'histoire  
Comme un grand souvenir!  
Et mon esprit, ainsi que le plongeur dans l'onde,  
Qui va ravir sa perle à l'Océan qui gronde,  
Plongeait dans l'avenir.

Et déjà, ne rêvant que guerre et poésie,  
Je remuais la foule avec ma fantaisie,  
L'Europe avec ma voix;

Je posais en vainqueur les pieds sur ma conquête;  
 Et la Muse nouait en bandeau sur ma tête  
 Deux lauriers à la fois,

Le laurier du soldat et celui du poète!  
 Mon souffle ranimait dans leur tombe muette  
 Tous nos morts radieux;  
 Je peuplais tour à tour le drame et l'épopée  
 De ceux que firent rois le génie ou l'épée,  
 Et je les faisais Dieux.

Puis Rome m'appelait qui sur le monde élève,  
 Comme un sceptre, sa croix, à défaut de son glaive,  
 Rome aux tombeaux toscans,  
 Et Naples qui s'endort, souriante et vermeille,  
 Aux baisers de sa mer amoureuse, et sommeille  
 Entre ses deux volcans;

Et, belle encore après six siècles d'agonie,  
 Comme Eson par la flamme et le fer rajeunie,  
 Hellé, la triste Hellé,  
 Dont le grand Canaris, dans l'archipel d'Homère,  
 Veille, sa torche en main, la destinée amère  
 Sur son brûlot ailé. -

Et maintenant, ami, que mes jeunes années  
 S'effeuillent tour à tour comme des fleurs fanées  
 Aux chaleurs de l'été,  
 Plus calme dans son lit, comme un lac dans ses grèves,  
 Mon ame se repose, et de tous mes beaux rêves  
 Rien qu'un seul m'est resté.

C'eût le loisir serein et libre loin des villes  
Où mugit l'ouragan des discordes civiles,  
Des lâches passions;  
C'est la paix du foyer bien loin de ces Sodomes  
Où roule incessamment avec sa fange d'hommes  
Le flot des factions;

C'est un asile au fond des bois où ma pensée  
Plus fraîche dorme au sein des roses balancée,  
Ou chante avec l'oiseau  
Sous l'acacia vert, aux mille étoiles blanches  
Que la brise, à midi, tamise par les branches  
Au courant du ruisseau;

Et près de l'âtre, au soir, la molle causerie,  
Quand l'orage, semant sur l'herbe défleurie  
La dépouille des bois,  
Fustige mes vitraux de ses ailes brumeuses,  
Et mêle au bruit lointain des cascades fumeuses  
Le bruit de ses abois.

Car ma tête n'est pas de celles qui dominent  
Le temps, et que les feux du génie illuminent  
D'un rayon immortel;  
Qui portent dans la nuit pour couronne une étoile,  
Ou dans l'oeil un éclair, - et règnent, marbre ou toile,  
Au faîte d'un autel.

Février 1833.

**Adieu.**

I recalled her looks at that crisis of our separation, when neither of us had power to say *adieu!*

STERNE.

'Les heures, lui disais-je, à l'horizon vermeil,  
Dans un nuage d'or emmènent le soleil;  
Le dernier bruit du jour expire.  
Viens; dans l'azur du ciel brille l'astre du soir,  
Et le lychnis s'entr'ouvre, odorant encensoir,  
Prison où le sylphe soupire.

Sur l'aile de la nuit le silence descend.  
Tout se tait; la fraîcheur au souffle caressant  
Relève l'épi sur sa tige;  
Et les saules, pareils aux voiles des nochers,  
Penchent leurs longs rameaux sur le bord des rochers  
Où l'épervier tourne en vertige.

Comme un écho lointain venant des bois touffus,  
 L'Ourte à nos pieds gémit en murmures confus,  
   Roulant ses ondes agitées  
 Qu'émaillent de fleurs d'or les étoiles des cieux  
 A travers le rideau flottant et gracieux  
   Du tremble aux feuilles argentées.

Plus loin, l'ombre noircit ces gothiques remparts,  
 Pleins du nom de Thierry, mais sur la mousse épars,  
   Inclinant leurs sombres murailles,  
 Où, de brume voilés, les mouvans peupliers  
 Apparaissent ainsi que d'anciens chevaliers  
   Attendant l'heure des batailles.

L'oubli, l'oubli s'assied sur leurs obscurs frontons,  
 D'où le lierre s'élançe en mobiles festons,  
   Et jaillit en vertes cascades;  
 Et leurs murs dépeuplés ont pour derniers vassaux  
 Le grillon au cri rauque, et les errans oiseaux  
   Qui voltigent sous les arcades. -

Ma Muse, tu le sais, aime ces vieux débris,  
 Où l'églantier, berçant ses longs bouquets flétris,  
   Attache ses frêles racines;  
 Où le ramier, cachant dans l'ombre son amour,  
 Dérobe, au sein des fleurs, son nid aux feux du jour  
   Et chante au milieu des ruines.

C'est là que, douce et belle, apparue à mes yeux,  
 Tu me fis oublier le monde et croire aux cieux;

C'est là que tu me dis: "Je t'aime",  
Et que souvent mes bras ont recueilli ta peur,  
Alors qu'un feu-follet, lumineuse vapeur,  
Nous demandait l'eau du baptême.'

Nous restâmes assis bien avant dans le soir. -  
De sa voix qui mourait me disant: 'Au revoir',  
Un soupir remplit le silence;  
Sa blanche main tremblait reposant dans ma main,  
Et ma voix n'osait pas lui répondre: 'A demain',  
Ni lui rendre un peu d'espérance.

Moi, je la regardais; et de ses yeux baissés  
Une larme coulait sur nos beaux jours passés,  
Mouillant sa paupière attendrie.  
La nuit tombait plus noire; et, quand revint le jour,  
J'avais quitté ces bords où je connus l'amour, -  
Hélas! pour revoir ma patrie.

Octobre 1828.

**Sur la Marguerite,  
Peinte par Mademoiselle Fanny Corr.**

Die vom Himmel gestiegen.

CHRYSELIUS.

O! quand Faust eut laissé tomber des mains la sonde  
En ces secrets profonds que nul mortel ne sonde,  
Qu'il eut dit au bonheur un éternel adieu,  
Et senti sur son front passer l'éclair du doute,  
Et nommé vanité tout ce que l'on redoute,  
Et cherché dans son coeur sans y trouver un Dieu;

Do toute vérité quand il eut vu l'éclipse  
Et cru trouver le mot de son apocalypse,  
Et qu'enfin, comme Adam chassé du Paradis,  
Autour du frais Eden de ses jeunes chimères,  
Il errait, triste, avec mille plaintes amères,  
Et le fouillant toujours de ses regards maudits;



Comme une vision sainte et mystérieuse,  
Tu vins, ô Marguerite! enfant blonde et rieuse,  
Ange suave, éclore à la brise des cieus;  
Et, sur son front malade ouvrant tes ailes roses,  
Essuyas, comme fait le vent la pluie aux roses,  
Le doute de son coeur et les pleurs de ses yeux.

Belle ange, et te voilà, te voilà si divine,  
Qu'on croit t'avoir rêvée ou que l'on te devine,  
Que, pour te nommer reine, on voudrait être roi,  
Ou plutôt Faust (dût-on par ses chemins arides  
Marcher, l'ame saignante et le front plein de rides,  
Et souffrir comme lui), pour être aimé de toi.

Novembre 1833.

**Au peintre**  
**J.H. De Caisne.**

Die Liebe ist gross, die uns an die Kunst hat gefesselt.

CHRYSELIUS.

**I.**

Ainsi, - dans le désert immense et solitaire,  
Où brûle le soleil, où rugit la panthère  
Fouillant le sol mouvant,  
Où le semoun sans cesse avec ses flots de sable  
Heurte du vieux Chéops la tombe impérissable,  
A tous les rums du vent, -

Le voyageur qui marche, et, sans ployer la tête,  
entend toujours plus haut le cri de la tempête  
Bruire sur ses pas,  
Et ne voit devant lui rien que l'horizon vide,  
Et va, le coeur ardent et toujours plus avide,  
Et ne s'arrête pas.

Les poumons haletans et le corps tout en nage,  
Le front haut, il poursuit son long pèlerinage  
A travers le désert.  
La terre sous ses pieds se creuse comme une onde;  
Et pour lui la rumeur du Sahara qui gronde,  
Est le plus doux concert.

Il va, - que son chemin se déchire et se ride.  
Il va, - que la soif râle en sa poitrine aride  
Et lui serre le cou.  
Il va, - qu'autour de lui circule un air de flamme, -  
Tant qu'il ait de ses yeux, comme il l'a dans son ame,  
Trouvé sa Temboctou.

Puis enfin la voilà, cité mystérieuse  
Où tendit si souvent son aile curieuse,  
Dès ses jours printaniers;  
Où sa pensée, avec les caravanes maures,  
Respira si souvent le frais des sycomores  
Et le frais desronniers.

## II.

Ainsi, dans le chemin où l'art sacré vous mène,  
Peintre aux belles couleurs! l'ouragan se démène  
A vous courber le front.  
Mais vous marchez toujours avec plus de courage;  
Vous allez, vous riant du souffle de l'orage,  
D'un pied toujours plus prompt.

On a beau vous dresser des embûches dans l'ombre,  
Le jour a beau s'enfuir de votre ciel plus sombre,  
    Vous ne trébuchez pas.  
Vous allez franchissant et piège et stratagème;  
Car vous portez, ami, le flambeau dans vous-même  
    Dont s'éclairent vos pas,

Et vous savez le but où votre ardeur aspire.  
Une Muse d'en haut vous guide, et vous inspire  
    Tous vos songes dorés.  
Et la gloire est au bout de votre route austère.  
C'est votre Temboctou lointaine et solitaire.  
    Et vous la trouverez!

Novembre 1833.

**Regret.  
A un ami.**

Could the love for ever  
Run alike the river!

BYRON.

Ils te disent, ami: - 'Que vous êtes heureux!  
Comme un lac apaisé sous ses tièdes ombrages,  
Votre coeur a senti s'endormir les orages  
Qu'Eros y soulevait à son souffle amoureux.

Vous reposez vos jours en votre indifférence.  
Dans votre sein descend le calme de l'oubli.  
Et le souvenir rit sur votre front pâli,  
Aussi joyeux que l'espérance.

La sagesse et la paix enchantent vos loisirs.  
Vous êtes détrompé de toutes les chimères,  
Liberté, gloire, amour, ces vanités amères  
Qui surnagent pourtant toujours sur nos désirs.' -

Mais, s'ils lisaient au fond de ta vie inquiète,  
Oh! comme ils pâiraient à compter tes regrets!  
Car ils ne savent pas, hélas! quels deuils secrets  
Rongent ton ame de poète,

Et combien l'air est froid qui passe en ton chemin,  
Toi qu'inondait le ciel de ses rayons de flamme,  
Et qui frémis encore au parler d'une femme  
Comme fait un clavier au toucher d'une main;

Toi qui voudrais donner souvenirs et sagesse,  
Et repos et loisir pour un de ces beaux jours  
De trouble et de douleur, envolés pour toujours  
Sur les ailes de ta jeunesse.

Août 1833.

**Le Nuage.**

Wo zieht das schöne Wölklein hin?

VON STOLBERG.

Beau nuage que rien dans ta course n'arrête,  
Qui franchis grands déserts et monts à haute crête,  
Et qui marches toujours,  
Sourd aux cris de douleur, sourd aux rires de fête,  
Ainsi que vont nos jours;

Comme un oiseau qui vole et jamais ne se lasse,  
Qui t'a lancé parmi les sphères dans l'espace,  
Et d'en haut t'a dit: 'Va' ?  
Dans l'Océan des airs n'es-tu qu'un flot qui passe  
Aux pieds de Jéhova?

Es-tu l'esquif errant où balancent les fées,  
Avec des chants d'amour et des voix étouffées,  
Quelque jeune ame en pleura  
Ravie au monde, hélas! pour garder leurs trophées  
De perles et de fleurs?

Le char dont Mab conduit les rênes argentées,  
 Cherchant à l'Orient ces rives enchantées  
 Qu'ignorent les hivers,  
 Par Moore le poète et sa Muse hantées,  
 La Muse des beaux vers?

Ou l'île voyageuse, empire de Morgane,  
 Délos magique, où luit le palais diaphane  
 Qui surgit un matin  
 Sous les doigts d'Ariel dont l'aile de spargane  
 Ressemble à du satin? -

O! je voudrais savoir, nuage solitaire,  
 Quel nocher dans le ciel te guide avec mystère;  
 Quelle invisible main,  
 Quelle voix inconnue aux échos de la terre,  
 Te montre le chemin;

Et savoir où tu vas, aux débris de Palmyre,  
 Au golfe où Jagrenat de sa pagode mire  
 Les sommets radieux,  
 On bien à Bénarès qui parfume de myrrhe  
 Les autels de ses dieux.

Vas-tu t'asseoir au haut de quelque pyramide,  
 Et bercer dans tes plis, comme en un voile humide,  
 L'image d'un Emir  
 Aux yeux de la Sultane ornant son front timide  
 Des lis du Bendemir?



Ou, frêle nef, penchant au mistral ta misaine,  
Cingles-tu vers le cap qui recueillit Misène,  
Ou vers ce bon Paris  
Avec son Louvre assis sur le bord de la Seine  
Qui lave ses ponts gris?

Mais n'importe, n'importe où le destin t' envoie,  
Pourvu que le soleil répande sur ta voie  
Ses rayons éclatans,  
Et qu'un regard de femme, en souriant, te voie  
Et t'appelle long-temps;

Et qu'à te voir venir du nord, ô beau nuage!  
Un coeur aimé palpite, et vole à ton passage,  
Et d'un mot caressant  
T'invite, comme si tu portais un message  
De son amour absent.

Avril 1831.

## Napoléon.

This was a man!

SHAKESPEAR.

Si le sceptre des rois a perdu notre culte,  
Comme un hochet usé qu'on brise et qu'on insulte,  
C'est quo ce siècle a vu passer Napoléon,  
Le soldat souverain avec ses trente armées,  
Hercule qui portait, ainsi que des pygmées,  
Les rois dans sa peau de lion.

C'est qu'ils se dorent tous de l'or de sa couronne,  
Qu'ils ont pour piédestal un débris de son trône,  
Qu'ils veulent l'expulser jusque de l'avenir,  
Et font, pour que sa gloire, hélas! devienne sombre,  
Jeter à pleines mains de la fange à son ombre,  
De la boue à son souvenir.

C'est que nous admirons la sublime épopée  
De l'empereur qui fit son sceptre d'une épée,  
Et grava dans nos coeurs les titres de ses droits;  
C'est que Napoléon par rien ne se remplace,  
Et que dans notre amour il a pris tant de place  
Qu'il n'en reste plus pour les rois.

5 Mai 1831

**A mon ami  
Théodore Schaepkens,  
Peintre.**

Macte animo, generose puer.

VIRG.

Allons, nocher! allons, détache ton navire!  
Hisse à ta poupe d'or ton pavilion qui vire,  
Laisse au vent se gonfler ta voile de satin,  
Lâche au courant profond ta quille démarrée!  
Voici la propice marée,  
Voici le propice matin!

Le ciel bleu te sourit, et l'eau blonde qui fume  
Et brode autour des caps sa dentelle d'écume.  
Cingle comme Gama! Creuse an large sillon!  
Chaque flot, en passant sous ta nef qui déferle,  
Y fera jaillir une perle,  
Chaque étoile y luire un rayon.

Quitte enfin le rivage où brise l'algue immonde!  
Prends la mer grande et haute, et va chercher ton monde,  
Ton Bengale qui rit par-delà l'Océan,  
Ton monde merveilleux qui loin de nous s'isole! -  
Car le génie est ta boussole,  
Et la gloire ton Orient!

Avril 1832.

**Le Bal.**

Oh! then remember me.

TH. MOORE.

Jouissez des plaisirs du bal, ô jeune fille!  
De ses plaisirs si beaux,  
Avant que l'aube fasse arrêter le quadrille  
Et pâlir les flambeaux;

Avant que le soleil luise, et que votre mère,  
Aux clartés du matin,  
Vous apporte, rompant votre douce chimère,  
Le manteau de satin.

Dans les plaisirs du bal que votre ame se noie,  
Belle blonde, parmi  
Les cercles où la valse et s'élançe et tournoie  
Et se brise à demi.

Que tout vous soit bonheur et joie, ô jeune fille! -  
Mais, vous parlant tout bas,  
Si quelque beau danseur, à la fin d'un quadrille,  
Vous retient à son bras;

S'il fixe bien long-temps ses regards sur les vôtres,  
S'enivrant de vous voir,  
Oubliant près de vous le sourire des autres  
Et leurs yeux sans pouvoir;

Si, toujours moins timide et d'une voix plus tendre,  
Il cherche à vous charmer  
Avec des mots si doux qu'on pleure à les entendre  
Et qu'on se laisse aimer;

Si, d'un souffle brûlant, en sa folle démente,  
Effleurant vos cheveux,  
Il interrompt vingt fois et vingt fois recommence  
Ses soupirs, ses aveux;

N'ou bliez pas, tandis que mon luth chante et veille  
Et gémit dans mes nuits,  
Combien chaque heure est longue et combien chaque veille  
Loin de vous a d'ennuis.

Car l'absence est si triste; et ma Muse, jalouse  
De ravir votre coeur,  
Vient placer à vos pieds quelque fleur de Toulouse,  
Quelque laurier vainqueur.

Elle veut qu'un rayon de son front sur vous brille  
Et luise sur vos pas,  
Et sauver de l'oubli votre nom. - Jeune fille,  
Ne m'oubliez donc pas.

Quand la mort aura clos du doigt notre paupière,  
Et que le flux des ans  
De nos tombes aura lavé l'étroite pierre  
De ses flots jaunissants,

Dites-moi, qui saura dans ce monde quel être  
Vos regards ont charmé?  
Et plus d'un, en lisant mes vers, saura peut-être  
Que vous m'avez aimé.

Avril 1830.



**Vasco de Gama.  
A Victor Hugo.**

Steure, muthiger Segler!

SCHILLER.

'Eh quoi! raser toujours ce timide rivage?  
Toujours aux mêmes bords lier mon esclavage?  
Je veux la haute mer aux rapides courans,  
La haute mer avec ses tournoyantes plaines,  
Avec ses aquilons fatiguant leurs haleines  
A remuer les flots errans!

A l'étroit ici je respire.  
Captive lasse en sa prison,  
Il faut à mon ame l'empire,  
L'empire d'un large horizon,  
Un ciel plus pur où son vol plonge,  
Des grèves plus vastes que longe

Mon navire aux libres anneaux,  
Des vagues où trouvent mes voiles  
Des météores pour étoiles,  
Les feux de l'éclair pour fanaux!

Au lieu de cette Europe aux rives profanées,  
De ses échos éteints, de ses roses fanées,  
L'Orient, l'Orient où monte le soleil!  
Qu'un souffle quel qu'il soit, l'aquilon ou la brise,  
Sous mes mâts inclinés soulève la mer grise, -  
L'Orient, l'Orient vermeil!

Déployant ses voiles fleuries,  
Il part, le vaisseau de Gama.  
Salut aux molles Canaries  
Où se découvre au loin Palma!  
Salut aux îles embaumées,  
A l'entour du Cap-Vert semées,  
Qui, dans l'ombre tiède des soirs,  
Apparaissent comme des troupes  
De cygnes qui nagent en groupes  
Vers la Guinée aux hommes noirs!

Salut à Sainte-Hélène où descend une nue!  
Où, plus tard, enchaîné sur une roche nue,  
Loin d'une épouse veuve et d'un fils orphelin,  
Un soldat, dont les pas feront trembler la terre,  
Aura pour lit de mort un granit solitaire,  
Avec le rôle d'Ugolin!

Plus loin, comme un géant, se dresse  
Un rocher sombre sur les flots,  
Où jamais un cri d'allégresse  
Ne fit bondir les matelots.  
Comme un roi superbe, il regarde  
L'Océan qui lui sert de garde,  
Le ciel rouge où la foudre a lui,  
Et, dans chaque onde qui se broie,  
Quel grand débris ou quelle proie  
L'orage traîne devant lui.

Sur sa tête, l'éclair brille en livides flammes;  
Les vagues, à l'entour, en écumantes lames  
S'acharnent, tournoyant sous le vent qui les bat;  
Les unes à grand bruit sur les autres s'écroulent,  
Puis en gouffres béans se déchirent, et roulent  
Avec la clameur d'un combat.

Mais le navire marche et passe;  
Il marche, et longe tour à tour  
Madagascar qui dans l'espace  
Aiguise un pic comme une tour,  
Les côtes d'Oman où Cambaie  
Comme un port découpe sa baie,  
Le cap où blanchit Comorin,  
Ceylan où des monts de Candie  
S'élance la cime agrandie, -  
Puis l'Orient au ciel serein!

Là, Bénarès avec sa pagode où domine  
 Sonnerat aux dix mains, qu'adore le Bramine;  
 Pégu riche en saphirs; la riante Lahor;  
 Golconde d'où, le soir, le dos des dromadaires  
 Porte au fleuve sacré les brunes Bayadères;  
 Jagrenat aux coupoles d'or;

Nellour qui s'allonge en navire,  
 Et rit dans ses verts boulingrins;  
 Albad aux autels de porphyre,  
 Où se pressent les pèlerins;  
 Bahar fière de ses vestales  
 Qui dansent, au son des crotales,  
 Avec leurs longs cheveux flottans;  
 Arracan aux tours en aiguilles,  
 Qui pare le sein de ses filles  
 Des fleurs d'un éternel printemps;

Madras dont les récits, histoires merveilleuses,  
 Aux rayons de la lune amusent les veilleuses;  
 Calcutta qui rougit sous le cercle enflammé  
 Du Cancer; Bellasore où les jeunes sultanes,  
 Assises en sérail, chantent, sous les platanes,  
 Les sourires du bien-aimé;

Chaddaba qui tresse l'acanthé  
 En couronnes pour ses guerriers;  
 Prome aux kiosques bleus; Calicanthé  
 Qui dort sur un lit de lauriers;  
 Lamiane où fume la myrrhe;

Patna dont chaque toit se mire  
 Dans le Gange qui vient d'Agra;  
 Et sur le fleuve, dont s'épanche  
 L'onde à grand bruit, Ougly qui penche,  
 Et regarde au loin Sumatra,

Ses pics, écueils du ciel, où vont, dans leurs voyages,  
 Vaisseaux aériens, se briser les nuages;  
 Et ses grands monts, debout à l'oeil des matelots,  
 Qui soufflent des volcans de leurs gueules béantes,  
 Et se dressent, tout fiers de leurs têtes géantes,  
 Comme des phares sur les flots;

Ses îles, riantes corbeilles,  
 Pleines de roses et de lis,  
 De myrthe qu'aiment les abeilles,  
 De lotus cher aux bengalis;  
 Et ses collines d'émeraude,  
 Où la Péri descend et rôde  
 Parmi les fleurs jusqu'au matin;  
 Et ses larges mers azurées  
 Où bercent les jonques pourprées  
 Leurs banderoles de satin. -

Les voilà, les voilà, ces rives enchantées  
 Qu'en ses vers immortels Camoëns a chantées!  
 Camoëns, Camoëns dont le luth s'embauma  
 Des parfums que respire en ses sérails l'Asie,  
 Et qu'enfant une Muse allaita d'ambrosie  
 En son berceau! - Mais, ô Gama!

O Gama! ce fut ton génie  
 Qui rêva, par delà les mers,  
 Ce monde en tes nuits d'insomnie,  
 En tes jours si long-temps amers.  
 Pour toucher ce sol de merveilles  
 Si souvent nommé dans tes veilles,  
 Et mettre un siècle à ton niveau,  
 Tu passas par plus d'un orage; -  
 Mais qu'importe même un naufrage  
 A qui trouve un monde nouveau?

### Envoi.

Poète, las enfin, avec tes chants de flamme,  
 De chercher dans l'Europe un écho pour ton ame,  
 Tu ne t'endormis point dans un lâche sommeil;  
 Mais, ainsi que Gama, quittant nos grèves nues,  
 Tu cherchas, loin de nous, des routes inconnues  
 Vers les rivages du soleil.

Comme lui, vingt fois, sous l'orage  
 Tu sentis ta quille ployer,  
 Et, vingt fois, sortir du naufrage  
 Et des flots prêts à la broyer;  
 Comme lui, sans courber la tête,  
 Tu naviguas par la tempête,  
 Bravant l'éclair d'un oeil riant;  
 Et, Vasco de la poésie,  
 Tu conquis le ciel de l'Asie  
 Et les trésors de l'Orient!

Septembre 1829.

**Le Vallon de....**

Lasst, o lasst mein stilles Leben  
Hier entflieh'n.

LOUISE BRACHMAN.

Oui, la vie est plus douce en ces vallons tranquilles,  
Au bord de ces ruisseaux qui, de fleurs parfumés,  
Découperont vos jardins en riantes presqu'îles,  
En golfes embaumés;

Et sur ces frais coteaux d'où vous aimez à suivre,  
Comme prête à voler aux sphères d'Ariel,  
Quelque nuage errant dont les reflets de cuivre  
Jaillissent dans le ciel,

Lorsque la lune, aux pieds de vos sveltes tourelles,  
Comme un ballon d'argent, surgit à l'horizon,  
Et que les blancs lychnis, odorantes ombrelles,  
S'ouvrent sur le gazon.

Oui, la vie est plus douce ici que dans nos villes.  
Là, tout s'agite au bruit de nos dissensions;  
Ce ne sont que clameurs de discordes civiles,  
Que sourdes passions,

Quand, prêt à déchaîner les flots de sa colère,  
Sous l'Europe, long-temps déçue en chaque voeu,  
Gronde toujours plus haut le volcan populaire  
Avec sa lave en feu;

Quand la France déjà, dans sa large frontière,  
S'éveillant en sursaut, comme au son d'un beffroi,  
Au cri de liberté, ramasse, haute et fière,  
Le gant de son vieux roi;

Quand s'indigne Madrid aux fers; quand l'Italie  
De ses tyrans s'essaie à rejeter le poids,  
Et que coule le sang, dans Lisbonne avilie,  
Pour Miguel aux abois;

Quand, à l'entour de nous, tout remue et fermente  
Pour replacer les droits au niveau des devoirs,  
Et que des nations va souffler la tourmente  
Sur l'arbre des pouvoirs. -

O! loin de ces rumeurs le poète s'exile;  
Il faut à son amour le silence des champs.  
Comme l'oiseau des bois, il cherche un vert asile  
Pour y chanter ses chants.



Aussi j'aime, le soir, en ces molles retraites  
Vous guider, jeune femme, en vous disant tout bas  
Mes longs vœux de bonheur et mes larmes secrètes  
Et mes tristes combats;

Et, dans ces entretiens où s'égare mon ame,  
Oublier, près de vous, et la vie et ses maux,  
Tandis que des parfums de rose et de cinname  
Descendent des rameaux.

Août 1830.

**A \*\*\*\***

Rege beatior.

HORAT.

Soldat vainqueur, assis au pavois populaire,  
Mêler sa gloire avec la gloire séculaire  
De ces rois, fiers encor d'une pourpre en lambeaux,  
Qui, de monts de granit couvrant leur cendre altièrè,  
Ont le désert pour cimetièrè,  
Les Pyramides pour tombeaux;

Ou, pilote, monté sur le navire épique,  
A l'horizon dresser son mât comme une pique;  
Et, brisant l'onde avec un puissant aviron,  
Faire en perles jaillir toute vague inquiète, -  
On est empereur ou poète,  
On est Bonaparte ou Byron.

Mais, - régner par l'épée ou régner par la lyre,  
Suer sous la couronne, - ô misère! ô délire!  
Car tous ces noms si grands qu'on les croit fabuleux,  
Valent-ils un sein blanc que parfume la rose,  
    Un baiser de ta bouche rose,  
    Un sourire de tes yeux bleus?

Mai 1832.

## A un Château en ruines.

Here was square keep, there turret high  
Or pinnacle that sought the sky.

WALTER SCOTT.

Vieux château, vieille citadelle,  
Que sappe le temps infidèle;  
Tourelles aux pieds de granit,  
Où mène, en avril, l'hirondelle  
Son jeune amour à son vieux nid;

Remparts aux profondes entrailles,  
Glacis déserts, tristes murailles,  
Où les preux, sortis des combats,  
Tout haut parlaient de leurs batailles,  
Parlaient de leurs dames tout bas;

Balcons où, de gloire malade,  
Mêlait le page à sa ballade  
Un nom qu'il taisait à demi;  
Créneaux que le lierre escalade  
Mieux que ne faisait l'ennemi;

Le pâtre avec sa cornemuse  
Do vos échos rit et s'amuse;  
L'oiseau se cache en vos abris;  
Et bien souvent, au soir, ma Muse  
Croit voir du sein de vos débris

(Quand la lune monte derrière)  
Votre donjon sur la bruyère,  
Levant son front vers le ciel bleu,  
Surgir comme un géant de pierre  
Qui porte un bouclier de feu.

Septembre 1831.

**A Théodore Schaepkens.**

Away! Away!

BYRON.

Je te l'avais bien dit, mon peintre Théodore!  
Voici que blanchit l'aube et que ton ciel se dore,  
    Ton ciel serein et pur.  
Voici que l'Océan, où l'éclair encor fume,  
Nivelle sous ta nef ses montagnes d'écume  
    Et reprend son azur.

Voici que ton coursier jette auvent sa crinière,  
Comme fait un lion qui sort de sa tanière,  
    Et prend les mors aux dents,  
Et lance comme un vol sa marche souveraine,  
Et bondit, et soulève autour de lui l'arène  
    Avec ses pieds ardents.

Va maintenant, mon peintre; et (sans voir en arrière  
Quel nuage jaloux obscurcit ta carrière)  
Rame contre le flux  
Comme ce vieux Colomb dont tu traças l'image,  
Ou, comme Mazeppa, cours et ravis l'hommage  
Qu'on ne te nîra plus.

Septembre 1833.

**Les Fleurs.  
A Adolphe M.**

That flower must your temples twine.

WORDSWORTH.

Quo de fleurs, que de fleurs chaque saison colore  
Et fait éclore!  
Si j'en devais choisir une seule parmi  
Toutes, ami,

Pour l'unir sur ton front à la belle couronne  
Qui l'environne,  
Je n'en cueillerais pas qui ne vive le temps  
Que d'un printemps;



Qui voit un seul été durer son court empire  
Et puis expire;  
Qui se fane en automne, ou qu'à son rameau vert  
Glace l'hiver.

Sous le nid des oiseaux qui vivent en famille,  
Dans la charmille,  
Dans le creux des vallons, dans le fond des forêts,  
Je laisserais

Le lis qui dans les eaux se mire et se découpe  
En blanche coupe,  
Et l'aster radieux dont le disque vermeil  
Tourne au soleil;

L'églantine qui brille au chapeau du trouvère;  
La primevère  
Qui naît avec avril, et, quand sa lune a lui,  
Meurt avec lui;

La jonquille qui ferme aux brises son calice  
Humide et lisse,  
Et la rose étalant sa robe de satin  
Au frais matin;

Le liseron des nuits qui, sur sa tige brune,  
S'ouvre à la brune,  
Et reçoit la rosée en son cratère blanc,  
Frêle et tremblant;

La tulipe rayée où se livrent les mouches  
Leurs escarmouches,  
Heurtant leurs corps bronzés, froissant leurs ailerons  
Soyeux et ronds;

Le jasmin étoilé, girandole d'opale;  
Le bluet pâle,  
Et le lilas qu'effeuille en son golfe chéri  
Pondichéry. -

Je laisserais ces fleurs et prendrais l'immortelle.  
Ce serait elle  
Dont j'ornerais ton front, que sèmerait ma main  
Sur ton chemin.

Janvier 1830.

**A mes Amis.**

Wie rollen flüchtig,  
Die Jahr' hinunter!

J.H. Voss.

Rien ne peut arrêter la fuite des années,  
Qui vont et vont toujours  
Au rapide courant du grand fleuve entraînées,  
Par la joie ou le deuil l'une à l'autre enchaînées,  
Flots à flots, jours à jours.

Vers le repos des morts, amis, chaque seconde  
Nous avance d'un pas,  
Et leur sommeil est long sous la pierre inféconde;  
De leur morne prison les trésors de Golconde  
Ne les rachètent pas.

Le printemps est pour eux sans couronne embaumée,  
L'amour sans doux accueil;  
Point de baiser pour eux sur une lèvre aimée;  
Point de molle chanson sous la verte ramée,  
Dans la nuit du cercueil.

O! - tandis que pour nous n'est pas encor venue  
L'heure du grand départ,  
L'heure où la tombe s'ouvro en immense avenue,  
Où se creuse à nos pieds cette route inconnue  
Que prend l'ame qui part, -

Comme, aux rayons de mai, l'abeille qui butine,  
Jouissons du printemps;  
Ravissons le baiser sur la bouche mutine,  
Et cueillons de nos doigts l'odorante églantine  
A ses rameaux flottans.

Que d'autres, sans nourrir, en cette vie aride,  
L'espoir d'un lendemain,  
Voyageurs haletans, par le sable torride,  
Océan du désert que le vent fouette et ride,  
Poursuivent leur chemin;

Et, - si quelque oasis charmante et solitaire  
Éclot devant leurs pas,  
Quelque asile enchanté d'amour et de mystère,  
Comme une île du ciel qui fleurit sur la terre, -  
Ne s'y reposent pas.

Nous, amis, respirons, sur les fraîches collines,  
Le doux parfum des fleurs,  
Au bruit harmonieux des molles mandolines  
Et des feuilles berçant les gouttes cristallines  
De la rosée en pleurs.

Les fleurs ont peu de jours; le souffle de l'automne  
En fane les couleurs. -  
Que le semoun autour de nous s'élève et tonne,  
Amis, enivrons-nous, à son bruit monotone,  
Du doux parfum des fleurs!

Juillet 1831.

**Anniversaire.**

Die Zeit ist schlimm, die Welt ist karg,  
 Die Besten weggerafft;  
 Die Erde wird ein grosser Sarg  
 Der Freyheit und der Kraft.

KÖRNER.

Assez de votre bruit, assez de votre éclair,  
 Vous, canons qui tonnez, vous, cloches qui dans l'air  
 Bercez vos chants de fêtes.  
 Assez de votre éclair, assez de votre bruit.  
 A quoi bon assourdir la ville qui bruit  
 De ce train que vous faites?

O cloches, taisez-vous! Taisez-vous, ô canons!  
 De nos morts glorieux on jette au vent les noms,  
 Ces noms à faire envie,  
 Sans qu'au fond de nos coeurs ils viennent retentir.  
 On ne croit plus au Dieu, qu'importe le martyr  
 Qui lui donna sa vie?

Nous sommes des païens sans foi dans l'avenir.  
Et rien ne vous répond dans notre souvenir,  
Et rien dans nos entrailles.  
Nous voici des vieillards dès notre puberté.  
Trêve donc à ce bruit, - ou de la liberté  
Sonnez les funérailles.

Car les rois conjurés soufflent sur son flambeau,  
Mettent les chastes plis de sa robe en lambeau,  
Et la souillent qui tombe.  
Le coursier populaire en vain ronge son mors;  
Hélas! et les vivans sont plus morts que les morts,  
Endormis dans la tombe.

Juillet 1832.

**Maria.**  
**A un peintre.**

For every one her liked, and every one her loved.

SPENSER.

Elle est jeune, elle est belle; et tous les yeux, le soir,  
 A sa fenêtre en fleurs lorsqu'elle vient s'asseoir,  
 Ont des regards pour elle.

Plus d'un soupir la cherche à travers ses lilas,  
 Et plus d'un coeur la nomme avec un doux hélas,  
 Et se dit: 'Qu'elle est belle!'

Un invisible esprit lui parle et la défend.

Elle rit, elle chante, et sait, candide enfant,

Des fraîches barcarolles, -

Que Naples entend à l'heure où brille le ciel bleu

Comme un grand archipel semé d'îles de feu, -

Les suaves paroles.



Car de la vie encore elle ignore les maux.  
Du ramier dont la voix gémit sous les rameaux,  
Elle écoute les ailes  
S'ébattre, sans laisser ses lis, ses lis tout blancs  
Qu'elle abandonne feuille à feuille aux flots tremblans,  
Odorantes nacelles;

Ou regarde nager les luisans moucherons  
Sur l'étang qui ruisselle, en y faisant des ronds  
Do leurs rames agiles,  
Et chercher, au milieu des nénuphars dorés,  
Leurs palais d'un rayon du soleil colorés,  
Leurs demeures fragiles.

A la voir, folâtrant par les riens sentiers,  
A la pâle aubépine, aux frêles églantiers  
Ravir leur diadème,  
Ou, d'une main timide écartant ses cheveux,  
Incliner une oreille attentive aux aveux  
Qui lui disent: 'Je t'aime;'

A la voir, se cueillant des bluets dans les blés,  
Réveiller les oiseaux, dans leur sommeil troublés,  
Sous leurs tentes ouvertes,  
Ou du fleuve en silence épier les longs bruits,  
Sous le noyer touffu qui dérobe ses fruits  
En des écales vertes;

On dirait une soeur de ces anges ravis  
Qui chantent hosanna, quand monte aux saints parvis,

Dans un rayon, une ame,  
Une ame d'un enfant qu'appelle, l'oeil en pleurs,  
Près du berceau sa mère, en y semant des fleurs  
De myrthe et de cinname.

Et l'aime pour toujours qui la voit ou l'entend.  
Tous implorent un mot, un regard; et pourtant,  
Qu'elle soit jeune et belle,  
Sur mes jours elle n'a point jeté de linceul;  
Elle écoute mes chants d'amour, et pour moi seul  
Elle n'est pas rebelle. -

Grâce à ton art magique, ami, qui nous ravit,  
Voilà que sur la toile elle respire et vit  
Par ton pinceau-poète;  
Toute son ame brûle et luit dans ses grands yeux;  
Et sa bouche sourit d'un rire gracieux,  
Sans voix, mais non muette.

Février 1829-

**A mon ami  
Léon R.**

Wunderseliger Mann, welcher der Stadt entfloh!  
Hólty.

Léon, si, dans ma nuit, de quelque douce étoile,  
L'éclat inattendu venait luire à ma voile

    Ou briller sur mes pas,  
Dans les palais des rois rien n'aurait mon envie,  
Rien sous les toits dorés des riches, et ma vie  
    Ne demanderait pas

Si la terre, invoquant sa liberté prochaine,  
Compte anneau par anneau la longueur de sa chaîne

    Et chaque espoir déçu;  
Si le vieux Metternich avec sa main glacée,  
De la trame du monde entre ses doigts placée,  
    Embrouille le tissu;

Si la guerre ou la paix va sortir de la tente;  
Si les peuples émus respirent dans l'attente,  
    Ou si le fils des Czars  
Tour à tour sur l'Europe et l'Asie alarmées,  
Ainsi qu'un ouragan, déchaîne ses armées,  
    Ses coursiers et ses chars;

Si l'Orient regarde, en sa morne impuissance,  
Flotter le drapeau russe aux dômes de Bysance;  
    Ou, dans ses cris amers,  
Si l'Anglais, à ses nefes rappelant ses pilotes,  
De ses chantiers bruyans pousse ses noires flottes  
    Dont s'ébranlent les mers. -

Loin des courans du monde et des clameurs des villes,  
Loin des sourires faux, loin des hommes serviles  
    Et de leurs vils séjours,  
Comme l'oiseau des bois loin des cités s'exile  
Et sous les frais ormeaux se choisit un asile,  
    Je cacherais mes jours.

J'aurais, au bord d'un lac, quelque blanche retraite  
Où fuirait, à doux flots, ma vie humble et secrète:  
    Quelque sombre manoir,  
Toit d'un baron de fer, refuge de colombe,  
Qui, du haut d'un granit, sur un vallon surplombe  
    Avec son donjon noir;

Quelque abri du passé, croulant et solitaire,  
Où l'amour déroba ses pleurs dans le mystère;

Ou quelque vieille tour,  
De mousse revêtue et de lierre enlacée,  
Féodal monument d'un autre âge, et placée,  
Comme un nid de vautour,

Au front d'une colline où l'alouette grise  
Vole jetant sa plume et ses chants à la brise,  
Et d'où l'on puisse voir  
Les cieux se déployer comme d'immenses landes  
Et les étoiles d'or, se tressant en guirlandes,  
Dans la nuit se mouvoir;

Un foyer chaud, l'hiver; l'été, de longues veilles  
Pleines de vieux récits et d'antiques merveilles,  
Quand les oiseaux muets,  
Parmi les blés jaunis qu'un souffle errant balance,  
Jusqu'aux rayons du jour, sommeillent en silence  
Dans leurs nids de bluets;

Puis une jeune femme aux épaules de neige  
(Tel un ange d'en haut dont l'aile nous protège)  
Qui me donnât la main,  
Qui me fût douce et bonne, et qui me dît: 'Je t'aime',  
Et rougît en semant des fleurs de chrysanthème  
Le long de mon chemin.

Août 1829.

**A un Poète.**

Junger Aar! Dein königlicher Flug  
Wird den Druck der Wolken überwinden.

BURGER.

L'aigle ne bâtit point dans les villes son aire.  
C'est quelque mont frappé des vents et du tonnerre  
Qu'il choisit pour séjour,  
Quelque pic obscurci par l'ombre de ses ailes,  
Et d'où son oeil, chargé d'ardentes étincelles,  
Voit de plus haut le jour.

Sous lui gronde et mugit la tournoyante foule,  
Vaste mer dont soulève une éternelle houle  
Les flots noirs et béans,  
Et qui jette, du sein de son onde écumante,  
Mille sourdes rumeurs que mêle la tourmente  
En clameurs de géans.

Mais ce bruit grand et fort qui monte de la terre,  
De l'aigle n'atteint point la zone solitaire,  
    Le palais de granit;  
L'oiseau royal ne voit qu'à travers nos nuages,  
Du monde remuer les immenses rouages  
    Qui craquent sous son nid.

Ainsi, chantre divin, quand ton essor sublime  
Effleure de l'Horeb la rayonnante cime  
    Et les astres de feu,  
Et qu'un cercle dansant de séraphins et d'anges  
Ouvre à ton vol la nue aux lumineuses franges,  
    En disant: 'Gloire à Dieu!'

Quand ton ame, au concert ineffable, attentive,  
Ecoute au loin mourir en hymne fugitive  
    Les harpes et les chants,  
Tu n'entends pas gronder, dans la région haute  
Où les esprits du ciel t'admettent comme un hôte,  
    Les clameurs des méchants.

Nul écho d'ici bas n'y va troubler ta fête.  
Et quand parle à son tour ta harpe de prophète  
    Qu'on écoute à genoux,  
Quand se fond ton extase en paroles brûlantes  
Dont la lave descend de tes lèvres tremblantes  
    Et déborde sur nous,

Que t'importe qu'un cri dans la foule insensée  
Retentisse, et, raillant ton coeur et ta pensée,

Parte de ces bas lieux?  
Notre faiblesse plie au souffle de ton aile.  
La voix humaine expire à ta voix solennelle,  
Sans vibrer dans tes cieux.

La muse de Sion te versa le baptême.  
Oh! laisse s'enivrer de rire et de blasphème  
Tes zoïles obscurs,  
Et, loin des parvis d'or où ta gloire se joue,  
Se tordre dans leur fange et grouiller dans leur boue  
Ces reptiles impurs.

Avril 1833.



**Sur un tableau  
d'Eugène Verboeckhoven.**

Hier darf ein Herz....  
Noch eine Welt sich träumen, frey von Bösen.

SALIS.

Le soir! voici le soir! O! c'est l'heure où, plus douce,  
La voix du rossignol meurt en son nid de mousse,  
Où le vent embaumé berce l'épi des champs,  
Où des chaleurs du jour la nature respire,  
Où tout rameau frissonne, où tout écho soupire,  
Où l'ame du poète a des pleurs dans ses chants.

Le soir! voici le soir! C'est l'heure du silence,  
C'est l'heure où la fauvette aux branches se balance,  
Où l'on se sent à soi lentement revenir,  
Où de paix et d'amour on s'emplit et s'enivre,  
Où l'on rentre en son coeur, où l'on s'écoute vivre,  
Où l'on ne pense plus que pour se souvenir.

Le soir! voici le soir! Au bord de la colline  
Glisse un dernier rayon du soleil qui décline.  
Le couchant enflammé, peint de mille couleurs,  
Jette ses reflets d'or à la cime des roches  
Où le liseron blanc suspend ses frêles cloches  
Et d'où l'acacia sème aux brises ses fleurs.

C'est le jour qui finit, c'est la nuit qui commence,  
La nuit qui plis à plis ouvre son voile immense.  
Le voyageur s'arrête en s'essuyant le front,  
Et voit la brume au loin qui gravit les montagnes;  
Et le pâtre revient de ses vertes campagnes,  
Dont l'ombre ensevelit l'horizon vaste et rond.

La nature revêt sa robe de mystère,  
Et tout va s'endormir, et le ciel et la terre,  
Hors la feuille tremblante où l'oiseau s'est caché,  
Et le souffle qui va baisant l'herbe étoilée,  
Et le fleuve qui tord ses noeuds dans la vallée  
Comme un boa-géant sur l'arène couché.

L'air pur et velouté se remplit d'un grand calme;  
Et l'on se trouve en soi si serein et si calme  
Qu'on nomme vanités les choses d'ici bas,  
Qu'on se sent rafraîchi par une autre atmosphère,  
Et qu'on se croit, heureux, bien loin de cette sphère,  
En un monde meilleur où l'on ne souffre pas.

Et l'on songe, tranquille et sans savoir où mène  
La route sombre où va la folle tourbe humaine.

On vit insoucieux d'hier et de demain;  
Et, deux charmes au coeur, amour et solitude,  
On endort de ses jours la morne lassitude,  
Sans voir ce que nos pieds ont fourni de chemin.

O! loin de nos cités où l'on marche à la gêne,  
Voilà bien le vallon que je rêvais, Eugène;  
Le vallon doux et frais où m'emportaient mes vœux,  
Où les anges de Moore, exilés en souffrance,  
Croyaient, du Paradis retrouvant l'espérance,  
Sentir la main de Dieu passer sur leurs cheveux;

Où tant de fois, ployant son aile diaphane,  
Triste et le front penché comme un lis qui se fane,  
Ma Muse alla chercher l'oubli de ses regrets. -  
Mais où donc l'as-tu vu, toi dont la fantaisie  
Me refait mon Eden avec ta poésie?  
Mais où donc l'as-tu vu ce vallon doux et frais?

Août 1833.

**A madame....**

Zartlich geangstigt vom Bilde der Qualen,  
Waltet der liebende Busen, es strahlen  
Perlend die Augen von himmlischen Thau.

SCHILLER.

Jeune femme aux grands yeux, aux yeux noyés de pleurs,  
Oh! que vous manque-t-il? Avez-vous la migraine?  
Ou sommes-nous restés trop dans la nuit sereine  
A regarder la lune en vous tressant des fleurs?

Quelle main a froissé la chaste et blanche trame  
D'amour et de bonheur, que tissait votre main?  
Quel nuage envieux noircit votre chemin?  
Ou quel regret jaloux vient de blesser votre ame?

Vous si belle, pourquoi demander à mourir,  
Et dire que la vie est bien triste et bien vide,  
Que la plus claire étoile est d'ici bas livide,  
Et que l'homme n'est fait, hélas! que pour souffrir?

Jeune femme aux grands yeux, aux yeux noyés de larmes,  
Dites-nous, dites-nous quelles sont vos douleurs;  
Ecartez ces cheveux que parfument les fleurs,  
Pour que dans vos regards nous lisions vos alarmes.

Septembre 1829.

## La Colline.

O softly swelling hill!

La Princesse CHARLOTTE.

L'Atlas déploie au ciel ses zones inconnues;  
Le Sinaï répond aux voix d'en haut venues,  
Et, comme en un linceul, le Jung-Frau dans les nues  
Cache son sommet blanc.

D'Uriel au Thahor l'aile s'est arrête'e,  
Et le Caucase a vu se tordre Prométhée  
Sous le bec du vautour dont la serre irritée  
Lui tenaillait le flanc.

Sur leurs pics radieux le jour plus tôt commence;  
De leur sein les torrens roulent comme en démente,  
Et leurs fronts de géans jettent leur ombre immense  
Au loin sur l'horizon.

Et pourtant j'aime mieux cette fraîche colline,  
Verte sous les rameaux où verdit l'aveline,  
Où tu viens, chaque soir, avec ta mandoline  
Chanter sur le gazon.

Juillet 1830.

**A mon ami  
L. Mathieu,  
*Peintre.***

Non semper imbres.

HORAT.

Enfin d'un jour plus beau ton horizon s'éclaire.  
Ton courage, du sort a vaincu la colère.  
Et voici devant toi que s'ouvre l'avenir,  
Comme aux yeux de Gama ces terres inconnues  
Dont ses rêves cherchaient les tièdes avenues.  
Voici que ton passé n'est plus qu'un souvenir.

Assez long-temps l'orage a déchiré ta voile  
Et sillonné d'éclairs ton ciel qui se dévoile.  
Hélas! c'est qu'au génie il faut l'adversité,  
A l'air, pour l'épurer, les vents et les tempêtes,  
Les nuages aux pics pour en laver les crêtes,  
La neige pour couvrir la moisson de l'été.



Et ton coeur l'a compris, ami. Ton front austère,  
Ton front s'est incliné devant ce grand mystère.  
Car tu sais que Noé bien des jours louvoya  
Sur l'onde, sans rien voir que l'espace et l'abîme,  
Mais que l'arche arrêta son voyage sublime  
Au sommet le plus haut du mont Hymalaya.

Décembre 1833.

**A mon ami  
Napoléon de Lannoy.**

So in dem Liede, wie im Schwerterklang.

KÖRNER.

La Belgique a des ducs, des comtes et des princes  
Dont l'histoire forgea d'airain les écussons;  
Aux murs de leurs châteaux semés dans nos provinces,  
Éclatent leurs blasons.

Looz montre avec orgueil ses armes burellées;  
De Gavre, son lion qui jamais ne s'endort;  
Robiano, ses lis aux feuilles dentelées;  
Argenteau, ses cercoix d'or.

Chimay sur son écu peint deux roses fleuries;  
Marnix voit luire au sien des astres radieux.  
Renesse, d'un taureau timbre ses armoiries  
Qui rayonnent aux yeux.

Lens a le cygne; Ursel, trois merlettes cambrées;  
Méan, son aigle assis au pied d'un chêne vert;  
Aremberg a des fleurs aux corolles dorées,  
Dont le coeur est ouvert;

Salm, ses saumons; de Ligne, une bande de gueules;  
Mérode, quatre pals tracés avec du sang;  
Et toi, les vieux lions de Clerveaux dont les gueules  
S'entr'ouvrent en grinçant.

Pavie a consacré, parmi ses funérailles,  
Ton antique pennon, signe victorieux,  
Qu'ont fait flotter au vent de toutes nos batailles  
Tes pères glorieux.

Pourtant ne cherche pas d'une main inquiète  
S'il se trouve un laurier pour toi dans leurs lauriers.  
La lyre est ton épée; et tu seras poète,  
Comme ils furent guerriers.

Juin 1833.

**Consolation.**

Et ecce audio vocem cum cantu.

ST-AUGUSTIN, Confessions, liv. 8.

Un soir j'étais assis sur le bord de la mer,  
Seul et triste, et le coeur plein de mon rêve amer.  
L'onde baignait, au loin, le firmament sans voiles.  
L'air calme et pur était aussi doux que le miel;  
Et la nuit allumait, au plafond bleu du ciel,  
La girandole des étoiles.

Et mille souvenirs plus brûlans et plus clairs  
Traversaient mon esprit, ainsi que des éclairs  
(Orage qui toujours dans mon sein recommence);  
Quand soudain, comme uu bruit sortant des bois touffus,  
De l'Océan profond, en murmures confus,  
Se mit à chanter l'orgue immense:

'Mortel, dont le malheur trouve l'ame en défaut,  
Place ton espérance et tes désirs plus haut;  
La terre est un exil et la vie une épreuve.  
Dieu fait la une au ciel et l'épine à la fleur;  
En toute joie humaine il verse la douleur,  
Comme il verse l'eau dans le fleuve.

Dieu pèse l'univers dans le creux de sa main;  
L'immensité pour lui n'a qu'un pas de chemin;  
Des sables du désert il a compté le nombre;  
Et, des astres ardents, les choeurs mélodieux  
S'inclinent devant lui, le soleil radieux  
Dont notre soleil n'est que l'ombre!

Août 1833.

## Le Sabre de Merino.

Ο ἄποιος.....  
 Ἐλεύθερος ἄ τ ὄν χόσμον ζῆ,  
 Δόξα, τιμή, ζωή του,  
 Εἶν' ἄμόνον τὸ σπαθί του.

Inscription du sabre de Kontoghiannis.

Honneur au fer du brave! Honneur à toi, vieux sabre!  
 Dans les rangs ennemis, où ton maître se cabre  
 Et fauche en rond,  
 Tu plonges le premier ton tranchant qui s'allume,  
 Et luis comme une barre ardente sur l'enclume  
 Du forgeron.

Tu portes la terreur au fond de la mêlée.  
 Ta flamme rouge, aux feux des bataillons mêlée,  
 Est un éclair.  
 Il brille et frappe aux yeux le coursier qui s'effraie,  
 Et serpente à travers les chemins qu'il se fraie,  
 Rapide et clair.

Si, la nuit ou le jour, soudain parles campagnes,  
Le tambour sonne aux cris de: 'Vive les Espagnes  
Et Don Carlos!  
Si le tocsin bruit à fatiguer l'espace,  
On dit: 'C'est Mérino, son sabre nu, qui passe;  
Respect et los!

Car toujours au plus fort du danger, où tournoie  
Le flot des combattans sous l'orage qui noie  
Tout dans le sang,  
Foulant les morts ainsi que des épis sur l'aire,  
Il s'élançe, et bondit, et dans l'ombre s'éclaire  
De ton croissant.

Sa lame d'une main, son crucifix de l'autre,  
De l'autel et du trône infatigable apôtre,  
Il va son pas.  
Et, pour Christine ou pour Don Carlos, que t'importe,  
O vieux sabre! pourvu que le bras qui te porte  
Ne tremble pas?

Novembre 1833.

**A une jeune Femme.**

With all my soul I love you, dear,  
I love you, dear, and God alone.

ANONYME.

La Muse me disait: - 'Je te garde un laurier,  
Poète à l'archet d'or, que ta lyre sublime  
Chante Isaïe en pleurs qui gémit sur Solyme,  
Ou de Napoléon suive le vol guerrier.'

Puis l'Espérance:- 'Enfant, dans mes routes fleuries  
Le bonheur par la main te conduira toujours;  
Un astre aux blancs rayons éclairera tes jours,  
L'astre des molles rêveries.'

Et puis la Liberté: - 'Won règne est arrivé.  
Josués que Dieu quitte et dont la nuit s'apprête,  
En vain les rois ont dit à leur soleil: "Arrête!"  
Leur soleil va s'éteindre, et le mien s'est levé.'



Tout m'a menti, bonheur, liberté, poésie.  
L'ombre a voilé le ciel de mes illusions.  
Le réveil a chassé mes belles visions  
Et soufflé sur ma fantaisie.

C'est bien. Et maintenant que tout m'a dit adieu,  
Je ne crois plus à rien qu'à vous, ô femme blonde!  
Qu'aux regards de vos yeux doux et bleus comme l'onde,  
Je ne crois plus à rien qu'à vous seule et qu'à Dieu.

Juillet 1833.

**Amour.**

Ich führe dich in's Zauberland der Liebe.  
KÖRNER.

Si tu voulais me dire un de ces mots de flamme  
Qu'on prononce tout bas sous le vert peuplier,  
Un de ces mots d'amour que mon amour réclame,  
Ineffables soupirs, échos de l'ame à l'ame,  
    Qui font tout oublier;

Une fois dans mes yeux si tes yeux voulaient lire,  
A tes vœux si mon nom se mêlait une fois,  
Quel serait mon bonheur, ma joie et mon délire!  
Ton nom serait le seul dont parlerait ma lyre,  
    Que nommerait ma voix.

L'Athos te jetterait des lis du haut des nues;  
Les montagnes d'Hybla te verseraient leur miel;  
J'aurais, pour te servir, des esclaves venues  
Des bords d'où vient le Nil, aux sources inconnues,  
    Cataractes du ciel.

Ma Muse te créerait un monde de féerie,  
Quelque monde idéal inconnu des humains,  
Frais jardin où la rose au lilas se marie,  
Et plein d'oiseaux-chanteurs en son ombre fleurie,  
De myrthe en ses chemins;

Quelque Alhambra royal des temps chevaleresques,  
Avec ses vitraux peints qui rayonnent au jour,  
Avec des croissans d'or sur ses dômes moresques,  
Et le saint nom d'Allah luisant parmi les fresques,  
Riant et beau séjour.

Elle te chanterait une touchante histoire  
Qu'on aime près du feu, le soir, en cercle assis;  
Ou te raconterait quelque antique victoire,  
Ou la plainte d'une âme au fond du purgatoire,  
Un de ces beaux récits

Que l'Arabe, au désert, prolonge sous la tente,  
Les vaisseaux enchantés qui cinglent sur les flots,  
Les Djinns sifflant au bord de la nue éclatante,  
Ou deux amans heureux sur une île flottante,  
Fantastique Délos,

Oasis de parfums et de fleurs arrosée,  
D'où l'on entend, de loin, venir des bruits charmans,  
Quand l'esprit du matin, de son aile rosée,  
Va secouant l'iris où la blanche rosée.  
Ruisselle en diamans.

Elle t'emporterait vers ces rives fleuries  
Où règnent des hivers plus doux que nos printemps,  
Où Venise, fermant ses lagunes taries,  
Voit les Germains dompter ses cavales meurtries,  
Aux naseaux haletans.

Tu verrais Rome où siège, en sa toge pourprée,  
Le Pape dont les mains tiennent la clef des cieux;  
Et Sorrente, berceau du Tasse, d'où Caprée  
Monte, entre ses écueils, d'orangers diaprée,  
Sur les flots spacieux;

Bysance qui languit sans discordes civiles,  
Bagdad dont chaque toit s'aplanit en jardin,  
Damas la fière où luit le fer des Cheiks serviles,  
Et la molle Corée avec ses trois cents villes,  
S'ouvrant comme un Eden;

Bassora qui s'endort parmi les chants de fête,  
Bethléhem où du Christ s'alluma le flambeau,  
Le Caire dont les tours au ciel plongent leur faîte,  
Et Médine qui veille aux cendres du Prophète  
Et garde son tombeau.

Et toujours sa voix douce, où tant d'amour respire,  
Promènerait tes jours de festins en festins; -  
Mais il faudrait m'aimer beaucoup et me le dire,  
M'apprendre le bonheur, et de ton frais sourire  
Sourire à mes destins.

Janvier 1830.

## **Au comte D. H.**

Chains and slavery.  
BURNS.

Autrefois si le char de votre république  
Allait, ne déviant en nulle route oblique,  
Avec les Dieux de vos foyers  
Et l'arche de vos lois, fardeau sacré qu'il porte,  
C'est que la liberté de sa main rude et forte  
Tenait les rênes des coursiers.

Mais aujourd'hui sa roue, usée et prisonnière,  
Embourbe, à chaque pas, ses rayons dans l'ornière,  
Et va craquant toujours plus haut,  
Et bondit dans la fange, et roule dans la boue,  
Et menace, heurtant l'essieu qui se décloue,  
De se rompre à chaque cahot.

C'est qu'un despote, au lieu de la vierge romaine,  
Est assis au timon du quadriges qu'il mène  
Aux applaudissemens des rois,  
Et fouette, harassés de leur marche rapide,  
Les coursiers jusqu'au sang, et d'en haut vous lapide  
Avec les débris de vos lois.

Décembre 1829.

**Rêve.  
(Fragment).**

Jüngst träumte mir, ich sah' auf lichten Höhen  
Ein Mädchen sich im juugen Tag ergehen,  
So hold, so süß, das es Dic völlig glich.

KÖRNER.

Et c'étaient, secouant leurs robes étoilées,  
Des fantômes charmans,  
Des femmes à demi d'un nuage voilées,  
Qu'appelaient mes sermens;

Des femmes à l'oeil noir, qui, tournant en cadence,  
Me disaient; 'A demain!'  
Et chantaient, me jetant des roses dans leur danse,  
Et me tendaient la main;

Et, passant sur mon front, s'inclinaient vers moi; l'une  
Avec ses longs cheveux,  
Pâle comme l'éclaire au lever de la lune,  
A l'heure des aveux;

L'autre au ciel déployant son aile svelte et blanche,  
Plus vive qu'un oiseau  
Qui monte dans l'air bleu, comme si chaque branche  
Lui cachait un réseau.

Et toutes par degrés s'enfuient dans la nue.  
Mais une dans mon cœur  
Toujours revient, enfant d'une sphère inconnue,  
Chantant son chant vainqueur,

Avec son doux sourire, avec ses yeux pleins d'ame  
Et de larmes troublés. -  
Oh! n'est-ce, dites-moi, rien qu'un rêve, Madame,  
Quand vous lui ressemblez?

Août 1830.



**L'Alouette.**  
**A Madame J.**

Da mocht' ich wohl hin!

GÖTHE.

Tout l'hiver triste et muette,  
L'alouette  
Recommence ses doux chants,  
Et, dans sa gaîté frivole,  
Joue et vole  
Et grisolle dans nos champs.

Secouant ses plumes grises  
Dans les brises,  
Cadençant ses joyeux airs,  
Elle monte et se balance,  
Et s'élance,  
Et voltige dans les airs;

Et folâtre en jeux sans nombre,  
De son ombre  
Trace à terre cent détours,  
Et tantôt s'élève et plane  
Sur le plane,  
Tantôt sur le front des tours;

Ou se berce en équilibre,  
Toute libre,  
Sur les branches dans le vent,  
D'où son aile, de rosée  
Arrosée,  
Se déploie au jour levant. -

Pauvre oiseau, sous les feuillées  
Réveillées,  
Que ne suis-je libre aussi!  
Je fuirais bien loin des villes,  
Nids serviles;  
Je fuirais bien loin d'ici.

Puis dans vos Ardennes vertes  
Et couvertes  
De montagnes, de rochers, -  
Par-dessus leurs noires chaînes  
Et leurs chênes  
Aussi hauts que des clochers;

Par-dessus la longue pente  
Où serpente

L'Ourte plein de gravier roux,  
Et les mornes monastères,  
Murs austères  
Dont on brise les verrous;

Par-dessus les blanches dalles  
Féodales  
Du castel que fit bâtir,  
Revenu dans sa patrie,  
De Syrie,  
Thierry, mort comme un martyr; -

Au rivage où tout m'invite,  
Volant vite,  
Je m'irais chercher un nid  
Sur vos tours hospitalières  
Dont les lierres  
Enveloppent le granit,

Pour vous voir au bord de l'onde,  
Belle blonde,  
En rêvant cueillir des fleurs,  
Et, sous l'ombre du mélèse,  
Tout à l'aise,  
Vous chanter avec des pleurs.

Avril 1830.

**Calme.**

***A mon ami Jehan G.***

Mein Schiff ruht endlich wieder.

MATTHISSON.

Ainsi, quand l'ouragan de tous ses poumons gronde,  
Quand la vague bondit tournant comme une fronde,  
Et que soudain la foudre, électrique chaînon,  
Brille, et, s'ouvrant du ciel toutes les avenues,  
Comme un serpent de feu, glisse à travers les nues,  
Et du tonnerre au loin allume le canon;

Le pilote effrayé, que la meute tenace  
Des flots échevelés de toutes parts menace,  
Se travaille, et, nouant ses deux bras au timon,  
Crie à voir l'Océan monter à l'abordage  
Et gravir le tillac, où siffle le cordage  
Comme le rire d'un démon.

Mais que, les vents tombés et la mer assouplie,  
Nulle brise n'arrive aux voiles qu'il déplie,  
Quand rien sur l'onde, hélas! ne se meut ni dans l'air,  
Pour sa nef, - que le calme, ainsi qu'une ancre, enchaîne  
Sur l'eau verte qui dort sous sa quille de chêne, -  
Il redemande en vain la tempête et l'éclair.

Ainsi, long-temps du flot des passions battue,  
Mon ame, enfin livrée au repos qui la tue,  
Voudrait se rebercer au souffle des autans.  
Mais quel vent poussera ma carène dormante?  
Et qui fera mugir sur ma proue écumante  
Les orages de mon printemps?

Janvier 1833.

**Sur l'Album**

***De M. P. Kremer, Peintre.***

In excelsis.

RITUEL.

O! le génie est l'aigle aux ardentes sommées,  
L'aigle qui sait du ciel les routes enflammées,  
Qui monte, dédaignant les rumeurs d'ici bas,  
Et qui jette son ombre aux cimes de la terre,  
Et lit, de son regard puissant et solitaire,  
Dans les choses d'en haut que l'homme ne sait pas.

C'est le plongeur qui s'ouvre et creuse l'Atlantique,  
Descend aux flancs cachés de l'Océan antique,  
Et fouille les secrets de l'abîme profond,  
Et touche de ses pieds la charpente du globe,  
Et déchire le sein de l'onde, et lui dérobe  
La perle et le corail qui ne croissent qu'au fond.

C'est Moïse qui sert au Seigneur d'entremise  
Et qui mène son peuple à la terre promise,  
Qui gravit la montagne où siège Adonaï,  
Et, de la voix de Dieu qui passe et qui repasse,  
Entend le grand écho se mêler, dans l'espace,  
Au tonnerre qui gronde autour du Sinai.

Et si l'aigle, du haut de son ciel, dans la poudre  
Retombe, c'est du moins frappé d'un coup de foudre;  
Si le plongeur se noie au gouffre de Scylla,  
Ses yeux en ont du moins sondé tout le mystère;  
Si Moïse revient plus pâle et plus austère,  
Face à face du moins le Seigneur lui parla!

Octobre 1833.

**Henriette Sontag.**

Sängerin, frag' ich, hat der Sohn Cytherens  
 Mit dem Pfeile dir Götterspeise reichend,  
 An die süsse Kehle dir seines Nektars  
 Zauber geträufelt?

MATTHISSON.

Ces doux chants, épanchés en molles cascates,  
 En flots capricieux,  
 Viennent-ils, viennent-ils des sphères immortelles?  
 Ces doux chants déroulés en magiques dentelles,  
 En rubans gracieux?

Est-ce le rossignol qui gémit, et module  
 Sa plainte dans les bois,  
 Écoutée à demi de la vierge crédule  
 Qui se trouble, et sourit à l'amant qui l'adule  
 Et la met aux abois?



Est-ce l'hymne mourant de la harpe divine  
Dont la main d'Ossian  
Fit parler les douleurs au tombeau de Malvine,  
Sur les bords du Lora qui se creuse en ravine  
Et coule à l'Océan?

Ou l'écho fugitif des lyres d'Éolie  
Qui se bercent au vent  
Et qu'au soir l'Odalisque en sa mélancolie,  
Regardant sa pâleur dans la glace polie,  
Croit entendre souvent?

Est-ce une femme, ou bien est-ce un ange qui chante?  
Ou, parmi les lilas,  
Parmi les blancs lilas, est-ce la voix touchante  
D'une Péri qui pleure et que l'amour enchante? -  
Je ne le sais, hélas!

Mais, - à l'heure charmante où dorment les mésanges  
Sous leurs toits de rameaux,  
Quand l'air semble frémir sous les ailes des anges,  
Et que la lune brille en plus pâles losanges  
A travers les ormeaux;

Quand s'inclinent les fleurs où l'abeille butine;  
Quand le flot bruissant  
Sous les buissons soupire, en sa course argentine,  
Comme un accord lointain du luth de La Martine  
Ou d'Hugo le puissant;

Quand, parmi les roseaux, où la mouche bourdonne,  
La brise en sons confus  
Tremble, comme une voix qui murmure et pardonne,  
Comme un bruit de baisers que l'on prend et qu'on donne  
Au milieu d'un refus; -

Jamais accent si pur n'a frappé mes oreilles.  
En mes rêves jamais,  
Du trésor de tes vers déployant les merveilles,  
Tu n'as de sons si frais bercé mes longues veilles,  
O Muse que j'aimais!

Et voilà qu'elle fait silence, la voix tendre.  
Que de jours, que de jours,  
Hélas! et que de nuits épuisés à l'attendre!  
Et cependant jamais il ne faudrait l'entendre,  
Ou l'entendre toujours.

Février 1830.

**A un Statuaire.**

Qui marmore et aere.

LUCAIN.

Lorsque, le soir, ami, seul avec ta pensée,  
Te reposant du jour,  
Tu n'entends rien du bruit de la ville insensée  
Qui murmure à l'entour,

Mais le bruit seulement de la voix solennelle  
Qui parle dans ton coeur,  
Et te dit de marcher et de rouvrir ton aile,  
Et te nomme vainqueur;

Quand tu vas t'égarant dans tes sublimes rêves;  
Quand ton génie ardent  
Déborde, comme un flot qui jaillit sur ses grèves  
Et s'y roule en grondant;

O! quelles visions, comme des bras de flamme,  
T'enlèvent d'ici bas,  
Hors du monde des corps, dans les mondes de l'ame  
Où nous n'atteignons pas?

Car tu lances plus haut que la foule muette  
Ton essor souverain,  
Toi qui graves ta gloire et ton nom de poète  
Sur le marbre et l'airain,

Ton astre est dans nos cieux un astre solitaire;  
Et le signe brûlant  
Rayonne en ta prunelle et sur ta face austère,  
Éclair étincelant.

Novembre 1831.

**A une jeune Fille rêveuse.**

Da sass sie nun manche Stunde, und sang zu ihrer Laute, bis ihre Stimme  
in Thränen erstarb.

THÉRÈSE HUBER.

O! pourquoi, jeune fille, à la fenêtre, assise,  
Votre guitare en main,  
De vos chants par des pleurs découper chaque incise,  
Et mêler vos soupirs à la nuit indécise  
Qu'embaume le jasmin?

Pleurez-vous quelque nue errante dans l'espace,  
Ou quelque étoile d'or,  
Une étoile égarée en sa route et qui passe,  
Se voilant comme l'oeil d'un enfant qui trépassé  
Et qu'un Génie endort?

Ou vos roses des feux du jour exténuées,  
Roses d'une saison,  
Qui s'effeuillent au vent mollement remuées;  
Ou ces beaux rochers bleus dont les vagues nuées  
Rampent à l'horizon?

Voulez-vous, pour sortir de la ville fumeuse,  
Les ailes d'un oiseau,  
Ou l'esquif enchanté qui, dans la nuit brumeuse,  
Avec ses rames d'or navigue sur la Meuse,  
Léger comme un roseau? -

Ou l'Amour vous a-t-il, en un baiser de flamme,  
Dit de ces mots si doux,  
De ces mots qui nous font un ange d'une femme?  
Son doigt vous grava-t-il un nom de feu dans l'ame?  
Jeune fille, aimez-vous?

Juin 1830.

**A Madame \*\*\*\***

O Dame misericordieuse qui tournes vos yeulx evers moy affin que je  
soye enluminé de toutes graces!

MISSEL du XVI<sup>e</sup> siècle.

Près d'atteindre souvent sa haute fantaisie,  
Ma Muse aux ailes d'or, de vertige saisie,  
(Comme un aigle planant aux limites du ciel  
Et que frappe soudain la foudre qui s'allume),  
Tournoie, et tombe, au loin éparpillant sa plume,  
De sou monde idéal dans le monde réel.

Adieu le rêve alors où se baigne mon ame!  
Adieu mes frais vallons qu'embaume le cinname!  
Adieu mes chants d'amour, mes chants de liberté,  
L'Ode au vol radieux qui s'élançe, et le Drame,  
Et l'Epopée ardente et large dont la trame  
Lie aux peuples les rois, au ciel l'humanité!

Adieu les doux loisirs, les molles rêveries,  
Les vertes oasis aux collines fleuries,  
Où se jouait ma vie, onde aux mille penchans!  
Et la haine en mon sein lève la voix et gronde,  
Et je me dis: - 'Prenons, comme David, ma fronde;  
Brûlons l'iambe en feu sur la peau des méchants!

Ceignons, pour le combat, le glaive d'Archiloque!  
Dans la lice à mon tour descendons; loque à loque  
Déchirons de mes mains le manteau des pervers!  
Ma colère deux ans a gardé le silence.  
Pour rendre l'équilibre à ta sainte balance,  
Liberté! Liberté! j'y jeterai mes vers!

Remuons jusqu'au fond toute la boue humaine!  
Plaçons sur le trépied la Sybille romaine!  
Anathème à qui fait mentir la vérité,  
A celui dont le coeur à tous les vents s'émie,  
A qui traîne au grand jour ses titres d'infamie,  
A qui marche à deux pieds dans son iniquité!

Anathème à qui vend son frère et sa patrie,  
A qui dresse, joyeux, une tête flétrie,  
A qui verse le fiel au vin de l'amitié,  
A qui va machinant le mal dans la nuit sombre,  
Au pilote qui rit quand le navire sombre!...' -  
Mais la haine à quoi bon, puisqu'on a la pitié?

Et le volcan s'arrête, et la lave écumante, Qui déjà s'épanchait en cascade fumante,



Dans le cratère éteint retombe en mugissant.  
Et l'oubli me revient, ô chaste et belle femme!  
De toute chose humaine et de ce monde infâme  
Où jette chaque main sa pierre au Tout-Puissant;

L'oubli calme et serein; l'oubli, douce rosée  
Qui rafraîchit mon ame et lave ma pensée;  
L'oubli, souffle divin qui descend sur mes jours,  
Et qu'à chaque ouragan qui bat ma destinée,  
J'implore, en butte aux coups de l'onde mutinée,  
Pour ne me souvenir que de toi, mes amours!

Car le bonheur me rit sur ta bouche vermeille.  
Ta voix a mille échos dans mon coeur qui sommeille.  
Par toi je me reprends aux espoirs d'ici bas.  
De tant d'illusions j'ai vu fuir les mensonges,  
Et c'est toi qui reviens dorer mes tristes songes,  
Comme un rayon d'en haut que je n'attendais pas!

Aussi, femme aux yeux bleus, entre toutes bénie,  
Que le Seigneur te garde; et, comme un saint Génie,  
Qu'un ange dans tes nuits veille et passe toujours!  
Qu'un astre blanc et pur t'éclaire réjouie,  
O rose chaste et belle! ô fleur épanouie  
Au soleil du Très-Haut pour parfumer mes jours!

Août 1833.

**A Théodore.**

.... Nec dulces amores  
 Sperne, puer, neque tu choreas.

HORAT.

Laisse aller ta nacelle, ami; va ton chemin  
 De folie et d'amour. Plus heureux et moins sage,  
 Hâte-toi de cueillir le plaisir au passage;  
 Car demain, hélas! car demain, -

Poète, que ton luth prolonge l'harmonie  
 Des concerts immortels de Dante ou de Byron,  
 Et que la Muse épique ait placé sur ton front  
 Le diadème du génie;

Soldat, que ton coursier, prenant aux dents les mors,  
 T'ait porté, couronné des feux de la bataille,  
 Comme Napoléon, à travers la mitraille,  
 Teignant ta pourpre au sang des morts;

Que jamais sous ton toit n'ait pleuré la souffrance,  
Ou que, triste et courbé sous la main du malheur,  
Tu laisses s'effeuiller au vent de la douleur  
    La rose de ton espérance;

Ou que l'amour t'ait fait plus qu'un roi, plus qu'un Dieu;  
Que ses rêves de flamme aient embrasé ta couche,  
Et qu'une bouche ait pris dans ses lèvres ta bouche,  
    Comme des tenailles de feu; -

Quand la mort sonne l'heure et que son doigt fait signe,  
Adieu, misère! Adieu, palais aux flèches d'or!  
Adieu, lit de lauriers où le bonheur s'endort!  
    Adieu, belles au cou de cygne!

Qu'importe alors un nom radieux et vermeil,  
Et la gloire d'en haut, comme une ange immortelle,  
Le proclamant au monde à genoux devant elle,  
    Quand nous dormons le grand sommeil?

Donc, au vent de l'amour laisse fleurir ton âme.  
Comme avec sa colombe un ramier dans les bois,  
Cherche, loin de la foule, un nid dans l'ombre; et bois  
    L'ivresse aux baisers d'une femme.

Donc, verdisse au soleil l'arbre de tes beaux ans;  
Car Novembre assez tôt, sous ses froides gelées,  
Novembre en fera choir les feuilles étoilées  
    Et tomber les fruits jaunissants.

Donc, vis en joie, ami! Laisse aller ta nacelle  
Au courant doux et bleu que tu suis en riant,  
Ouvre au souffle embaumé qui vient de l'Orient,  
Ta voile blonde qui chancelle,

Avant que l'ouragan ne te pousse à l'écueil,  
Que ton ciel ne se couvre et ne devienne sombre,  
Et qu'avec les débris de ta quille qui sombre,  
La mort ne te fasse un cercueil!

Août 1833.

**Avenir.****Sur l'Album de Charles M.**

Dann frisch, Gesellen! Kraft und Muth!

KÖRNER.

Courage, mes amis! O mes amis, courage!

Sur nos têtes encor mûrit plus d'un orage,

Mais l'avenir est beau.

Quelque chose de grand s'annonce et se prépare.

Le vieux monde des rois qu'on replâtre et répare,

Va tomber en lambeau.

Courage, mes amis! Tenons les mains à l'oeuvre.

Si le sol est ingrat, si plus d'une couleuvre

Sous l'herbe y tord ses noeuds et vomit son poison,

Le peuple est le taureau qui traîne nos charrues;

Il sait, lui dont le soc a labouré nos rues,

Qu'il aura, quelque jour, sa part de la moisson.

Courage, mes amis! L'avenir se révèle.  
La liberté fera luire une aube nouvelle  
A notre firmament.  
La terre où nous marchons se réveille et tressaille.  
Ce siècle est un volcan qui gronde et se travaille  
D'un grand enfantement.

Courage, mes amis! Dans la nuit éclair cie  
Nous verrons s'allumer l'étoile du Messie,  
Et les peuples se mettre en marche à sa clarté,  
Cherchant leur Bethléhem, comme autrefois les Mages,  
Pour porter leur encens, leurs coeurs et leurs hommages  
Aux pieds du Christ sauveur qu'attend l'humanité.

Novembre 1833.

**Octobre.**

Sie ist dahin!  
HÔLTY.

Que faites-vous aux champs, lorsque voici l'automne  
Avec ses jours d'ennuis,  
Son ciel rayé de pluie, obscur et monotone,  
Et ses traînantes nuits?

Hélas! qu'y faites-vous? - De ses grappes dorées,  
De ses jaunes boutons,  
L'acacia, qui ploie en branches éplorées,  
Voit tomber les festons;

Et l'hirondelle fuit, par Octobre exilée,  
Nos climats nébuleux,  
Cherchant sur d'autres bords une tour isolée,  
Volant sur les lacs bleus.

Comme elle, vous avez fui nos rives amies,  
Nos salons où, le soir,  
Réveillant, parmi nous, les heures endormies,  
Vous veniez vous asseoir.

Là, nous lisions tout haut quelque histoire bien belle,  
Ou votre voix chantait,  
Et, vos doigts blancs courant sur le luth peu rebelle,  
Tout le cercle écoutait;

Tout le cercle écoutait la naïve romance,  
Pleine d'un doux émoi,  
Dont le joli refrain expire et recommence  
Disant: 'Rassure-moi!'

Nous y croyons encor vous voir et vous entendre.  
Mais, lorsque s'ouvre, hélas!  
Un grand roman d'amour, où brûle une ame tendre,  
Nous ne vous trouvons pas.

Et nous nous demandons: 'Que fait-elle à cette heure?  
Parle-t-elle de nous?  
Est-elle assise au bord d'une source qui pleure?  
Dans quel temple, à genoux,

Gémit-elle des maux qu'on subit sur la terre?  
Une larme en ses yeux,  
Voit-elle, au haut d'un roc, la lune solitaire  
Surgir au fond des cieux?

Ou la main des enfans, entr'ouvrant les charmillles,  
Y chercher un vieux nid?  
Ou quelque bal joyeux se tresser en quadrilles  
Sur l'herbe qui jaunit?'



Et vous, que dites-vous loin de ceux qui vous aiment?  
Quand sonne le hautbois,  
Quand sur vos pas rêveurs des souffles plus froids sèment  
La dépouille des bois,

Quand vous voyez livrer une rose pâlie  
Sa feuille morte au vent, -  
En vos songes d'amour et de mélancolie  
Nous nommez-vous souvent?

Octobre 1829.

**La Solitude.  
A un ami.**

O wie mich vor allem Bezirk des Erdreichs Jener Ort anlacht!  
J.H. Voss.

Que je regrette, ami, ces trois courtes semaines  
Où, joyeux de sortir des querelles humaines,  
    J'oubliais à la fois  
Ce tourbillon vivant qu'on appelle le monde,  
Et les mille clameurs de la foule qui gronde  
    Avec ses mille voix!

Au lieu de tous ces cris tonnant en bruits stupides,  
C'était, aux bords moussus de tes ruisseaux limpides,  
    Le calme heureux des champs,  
Et dans son nid, hamac de fleurs, sur les falaises,  
La fauvette berçant aux branches des mélèses  
    Ses amours et ses chants.

C'était ce frais loisir que ma paresse envie,  
Et cette paix profonde où s'écoulait ma vie  
A l'aise en tes forêts,  
Et ce silence où l'ame à toutes ses chimères  
S'abandonne, oubliant tant de larmes amères  
Et tant de longs regrets.

Hélas! comme un seul jour ont fui ces trois semaines.  
Et me voici rentré dans les choses humaines,  
Dans ces obscurs sentiers  
Où le printemps jamais n'épanche ses corbeilles,  
Où ni jasmins dorés n'invitent les abeilles,  
Ni pâles églantiers.

Mais je ne sais, ami, quelle pente rentraîne  
Sans cesse tous mes voeux vers la sphère sereine  
Où luit ton doux matin,  
Vers ce Tibur tranquille où je te vis naguère,  
Comme Horace, bien loin du profane vulgaire,  
Heureux de ton destin,

Enlacer de tes doigts cette belle couronne  
D'amour et de bonheur dont ton front s'environne,  
Et suivre pas à pas,  
(Laisant la tourbe aveugle et les folies images  
De grandeur et d'orgueil qu'appellent ses hommages),  
Ta route d'ici bas;

Et, souriant, t'asseoir sur le banc de pelouse  
Près de ta femme blonde et mère si jalouse

De sou enfant dormant,  
A midi, sous le toit de pervenches fleuries,  
Où vont se prolongeant vos molles causeries  
Et plus d'un mot charmant.

Ce beau songe revient sans cesse en ma pensée.  
Aussibien, que chercher dans la foule insensée  
Qui hurle et crie: 'Allons!'  
Dans ce bruyant désert d'horames que vais-je faire?  
Au tumulte grondant des villes je préfère  
La paix de tes vallons.

Juillet 1830.

**A une Jeune Fille.**

She was as fair as docile,  
And with that gentle, serious character.

BYRON.

O jeune fille que j'ai vue  
Pour mon malheur,  
Hélas! si belle, qu'à ta vue  
Sous une rougeur imprévue  
Fuit ma pâleur!

O! dis-moi qu'es-tu devenue?  
Quel bord lointain,  
Quelle ombre des vents inconnue  
Te possède, rose ingénue,  
Fleur de satin?

Passes-tu des jours sans mélange?  
Ou, dans tes nuits,  
L'Amour avec ses regards d'ange  
T'offre-t-il la joie en échange  
De longs ennuis?

Quand gronde le vent de décembre,  
A ton piano  
Pleures-tu seule dans ta chambre,  
En regardant ton collier d'ambre  
Et ton anneau?

Ou, près du foyer qui scintille,  
Quand tout s'est tu,  
Et que sur les chenets sautille  
La flamme jaune qui pétille,  
Qui nommes-tu?

Quel amant dont te plaît l'empire,  
Prenant ta main,  
Quand ton coeur plus vite respire,  
Tout bas à ton côté soupire:  
'Jusqu'à demain;'

Ou, dans la valse qui s'enlace,  
Serre ton corps,  
Et te oit rougir dans la glace,  
Timide comme un faon que glace  
Le son des cors;

Ou, loin du bal bruyant, te presse  
De ses aveux,  
Et puis te flatte et te caresse  
En te demandant une tresse  
De tes cheveux?

Lui donnes-tu ce qu'il demande,  
Sans nul refus?  
Ou tes yeux fendus en amande,  
Tes regards où l'amour commande  
Sont-ils confus?

Te suit-il à la promenade,  
Le long des eaux?  
Ou la nuit, comme dans Grenade,  
Fait-il gémir la sérénade  
Sous tes vitraux?

Et puis regardes-tu qui chante,  
Cherchant à voir  
Si celui dont la voix touchante  
De ses jolis refrains t'enchanté,  
Est blond ou noir?-

Oh! c'est là ce qui me tourmente,  
Moi que, parmi  
Les abîmes et la tourmente,  
N'éclaire, sur Tonde écumante,  
Nul astre ami!

Juillet 1829.

## A un Critique

Raca!

Evangile de ST. MATT. ch. 5,v. 22.

Silence, disséqueur de phrases et de mots,  
Bourreau mutilateur dont la bache insensée  
De l'arbre du génie écourte les rameaux,  
Robespierre de la pensée.

Tais-toi, lâche aboyeur caché dans ton manteau.  
Tu vas empoisonnant de fiel toute ambroisie;  
Et Maximilien te légua son couteau  
Pour décoller la poésie.

Anathème au païen et malédiction,  
Qui déchire des reins du Christ le blanc suaire  
Et trouble, avec ses cris de profanation,  
Tous les échos du sanctuaire.



Mais non; hurle à loisir, on ne t'écoute pas.  
Tos abois, pour atteindre aux chants de mes poètes,  
Devraient monter trop haut et partent de trop bas;  
Pour eux tes clameurs sont muettes.

Si le serpent jaloux siffle en tordant ses noeuds,  
L'aigle en plane-t-il moins aux voûtes éternelles,  
Se baignant aux rayons du soleil lumineux  
Et fixant au ciel ses prunelles?

Si l'impure grenouille, au fond de ses marais,  
Enfle sa rauque voix dans la boue et la fange,  
Qu'importe au rossignol en ses vertes forêts?  
Qu'importe le démon à l'ange?

Décembre 1833.

**A Théodore.**

Fried' und Freud', und traulichen Handschag!  
FR. VON STOLBERG.

Ami, chaque nuage au ciel plus vite glisse,  
Et les oiseaux s'en vont ainsi que des bannis,  
Et le pâle colchique entr'ouvre son calice  
    Au fond des prés jaunis.

Ce n'est plus le printemps semant de ses corbeilles  
Tulipes d'or, oeillets peints de mille couleurs,  
Ou lis qui n'ont subi ni piqûre d'abeilles  
    Ni mortelles chaleurs.

Et ce n'est plus juillet avec ses frais lauroses,  
Et ses tièdes zéphirs dont les souffles légers  
Mêlent, dans nos jardins, au doux parfum des roses  
    L'odeur des orangers.

C'est l'automne froissant les branches dépouillées  
Qu'égayait le bouvreuil de chants au jour levant,  
Et leurs bouquets flétris et leurs feuilles rouillées  
Qui tournent dans le vent.

Et bientôt ce sera l'hiver aux nuits neigeuses,  
L'hiver sombre qui lâche, ainsi que des vautours,  
Ses bises secouant leurs ailes orageuses  
Et sifflant sur les tours.

Pendant ces tristes nuits, - où chaque heure, trop lente  
Pour qui n'attend plus rien du monde d'ici bas,  
Se traîne, prolongeant sa route nonchalante  
Et marche pas à pas, -

Ami, pour vous la joie, en des salles dorées,  
Au bruit de la musique, aux rayons des flambeaux,  
Anime jusqu'au jour les valsees adorées  
Et les festins si beaux;

Et vous vous enivrez de douces causeries,  
De sourires de femme, et de ces mots charmans  
Qu'on aime voir trembler sur deux lèvres chéries,  
A l'âge des amans.

Car vous êtes bien jeune encore; et nul orage  
N'a, voilant votre front de deuil et de pâlour,  
Fait crier votre esquif heurté par le naufrage  
Sur l'écueil du malheur.

Sur son golfe d'azur votre nef sans secousse  
Cingle, se balançant comme un nid de roseau,  
Nid d'alcyon, bâti sur son chantier de mousse,  
Vert asile d'oiseau;

Et déploie, à son mât, ses vives banderoles  
Et sa voile qui gonfle au vent son dôme blanc,  
Et berce, au bleu penchant des flots, vos barcarolles,  
Et bondit en cinglant.

Tel un cygne parti d'Égine ou de Mégare,  
Navire ailé qui nage au riant Archipel,  
Et, comme en un jardin, d'île en île s'égare  
A chaque doux appel. -

Qu'à vos destins toujours luise un astre propice,  
Vous que le ciel bénit, - un astre flamboyant  
Qui veille, ainsi qu'un phare, au bord du précipice  
Où tombe se noyant

Plus d'un nocher perdu, plus d'un errant pilote,  
Incliné sur sa rame et le front dans sa main,  
Cependant que sa proue au courant vire et flotte,  
Sans trouver le chemin!

Novembre 1830.

**A mon ami  
G. Geefs,  
Statuaire**

Und so bist du, wie Gott, Schöpfer.  
CHRYSELIUS.

I

Ainsi, prêt à jeter au moule sa Genèse,  
Quand Dieu, du chaos noir, remuait la fournaise  
En ébullition,  
L'univers était fait dans sa tête suprême;  
L'écho de l'avenir y chantait le poème  
De la création.

Puis, comme un ouvrier qui mesure et contemple  
D'un regard satisfait les colonnes du temple

Dont il tailla le fût,  
Le Seigneur éleva sa voix retentissante,  
Et dit, sur le néant ouvrant sa main puissante:  
‘Que tout soit!’ - Et tout fut.

Et tout fut. Il lança dans l'espace le monde.  
Du soleil, sous son doigt, la lumière féconde  
Au ciel s'épanouit.  
Et, du firmament bleu tendant l'immense toile,  
Comme des bijoux d'or il broda chaque étoile  
Au bandeau de la nuit.

Il maçonna les monts, les mamelles du globe;  
Attacha des forêts la verdoyante robe  
Aux reins du corps géant.  
Des fleuves sur son sein il traça les artères,  
Et pour ceinture autour de ses flancs solitaires  
Il noua l'Océan.

Il ouvrit au lion le désert et la plaine;  
Dans les mers, que le vent creuse avec son haleine,  
Jeta Léviathan;  
Lâcha dans l'infini l'aigle au puissant plumage,  
Et, pour dernier travail, fit l'homme à son image,  
Et dit: ‘Je suis content!’

## II.

Ainsi l'artiste, avant que sa haute pensée  
(En son essor sublime et vainqueur élancée,

Comme un astre qui monte à l'horizon,) n'ait lui  
Et n'ait, du fond des cieux où va planant son aile,  
Fait éclater sur nous sa splendeur solennelle,  
Son oeuvre est faite en lui.

O! mais qui nous dira ses lutttes et ses veilles,  
Et ses songes divins tout remplis de merveilles?  
Les blanches visions qu'il voit passer en choeur,  
Et quelle voix lui parle en ses nuits solitaires,  
Quand son sang plus vivant soulève ses artères  
Et lui brûle le coeur?

C'est toi! c'est toi, poète à l'ardente paupière,  
Qui pétris de tes mains et le bronze et la pierre,  
Qui dresses des tombeaux plus saints que des autels,  
Qui nous fais des géans de nains comme nous sommes,  
Et fais jaillir des flancs du granit nos grands hommes  
Doublement immortels;

Qui coules en airain ta pensée, et qui tailles  
En marbre les soldats blanchis dans les batailles,  
Ceux qui régnt d'en haut sur notre humanité,  
Ceux dont l'ame au soleil du Seigneur s'est mûrie,  
Et les morts glorieux tombés pour la patrie  
Et pour la liberté.

Car tu vas dépassant de la tête la foule,  
Semant des fleurs de l'art le sol que ton pied foule.  
Aussi de jour en jour grandira ton renom;

Et la gloire, qui lie, avec sa chaîne immense,  
Au siècle qui finit le siècle qui commence,  
Proclamera ton nom.

Octobre 1833.



**A une Enfant.**

Lasset mir kommen die Kindlein.

A. SARRAZIN.

Jeune enfant, qu'il est beau le rêve de votre âge!  
Comme une fleur de mai que nul autan n'outrage,  
Aux pleurs de la rosée, aux rayons du printemps  
Souriez bien long-temps.

Car il est tant de maux, tant de maux dans la vie,  
Tant de chemins errans où notre foi dévie,  
Tant d'abîmes cachés sous nos sentiers fleuris,  
De douleurs sous nos ris.

Laissez jouer au vent le clair et beau nuage  
Que dore le soleil en son flottant voyage.  
Le regret assez vite arrive sur nos pas;  
Enfant, n'échangez pas

Vos jours rians et purs contre nos jours moroses.  
Ne quittez pas trop tôt votre jardin de roses  
Pour notre forêt sombre aux détours ténébreux  
Qui se croisent entr'eux.

Restez sous vos berceaux si frais, sur la lisière  
Du labyrinthe obscur, béante fondrière;  
Jouissez-y du temps que vous donne le ciel,  
De vos heures de miel.

Ecoutez-y de loin la rumeur de la chasse,  
Que la brise à travers les feuilles roule et chasse,  
Et, parmi les taillis, la fanfare des cors  
Gémissant en accords;

Et bruire le vol des abeilles errantes,  
Et fuir sous les rameaux les sources murmurantes  
Qui glissent par la mousse et les lierres rampans,  
Comme de bleus serpens;

Et, sur l'acacia, la chanson des mésanges,  
Si douce qu'on dirait l'hymne lointain des anges  
Saluant l'enfant né dans la nuit de Noël  
Du nom d'Emmanuel.

Guettez, sous les sapins taillés en pyramides,  
Où brille la rosée en diamans humides,  
Le papillon qui joue ayant pour parasol  
L'orbe d'un tournesol;

Ou tressez en bouquet la rouge marguerite  
Qui sous les verts buissons contre le jour s'abrite,  
Et les muguetts d'ivoire, et les narcisses d'or  
Où la mouche s'endort.

Mais ne franchissez pas d'un pied votre limite,  
Belle enfant, pour chercher la grotte d'un ermite  
Ou les oeufs d'un bouvreuil errant loin de son nid  
Que le bon Dieu bénit.

Car vous ne trouveriez, dans le dédale immense,  
Que torrens écumeux roulant comme en démence,  
Que loups au regard fauve, et sangliers grondans  
Qui s'aiguisent les dents;

Que gouffres empestés comme ceux où Sodome  
Vit crouler ses maisons et ses temples à dôme,  
Et que boas traînant leurs longs noeuds assouplis  
Sur le sol aux grands plis.

Mai 1833.

**Spleen.**  
**A mon ami**  
**W.J.C. V. H.....**

Hätt' ich Schwingen, hätte ich Flügel!

SCHILLER.

Oui, la vie a souvent des heures bien amères,  
Où l'amour, fatigué de ses propres chimères,  
Comme un funèbre poids, retombe au fond du cœur;  
Jours d'un siècle où l'ennui creuse et déchire l'ame,  
Comme un fer dont Damas aurait forgé la lame  
Pour la main d'un vainqueur.

Alors, comme enlacé des noeuds d'une vipère,  
On se tord dans ses vœux; on appelle, on espère

La gloire du poète ou celle des guerriers,  
Et l'on voudrait, rêvant cent choses inconnues,  
Plonger au sein des mers, s'abîmer dans les nues,  
Ou ravir des lauriers.

J'ai connu ces momens de souffrance en ma vie,  
Cette fièvre sans nom, où ma brûlante envie  
Eût voulu, secouant les chaînes d'ici bas,  
Suivre à travers les cieux le vol de La Martine,  
Se bercer au penchant de la vague mutine,  
Ou courir aux combats;

Du rouge Hécla gravir les cimes flamboyantes;  
Sur les monts de Norwège aux crêtes tournoyantes,  
En quelque vieux donjon par les âges détruit,  
Chercher un nom rhunique; ou, dans les nuits tranquilles,  
Marcher au cri des flots qui battent ses presqu'îles  
En menant un grand bruit.

Et puis je m'écriais: 'Quel char ou quelle voile  
M'emportera là-bas où l'horizon se voile,  
Vers ces roes blancs de neige où bondit le chamois;  
Ou bien, pour me tirer de mes ennuis moroses,  
A Lahor, beau jardin qui voit s'ouvrir des roses  
Au soleil tous les mois?

Au pays des Natchez qu'ombragent les savanes;  
Au Nil où le palmier, de loin, aux caravanes  
Semble un drapeau français planté dans les déserts;  
A l'Atlas dont les pieds touchent l'axe des pôles,

Et qui, debout, portant le ciel sur ses épaules,  
Se dresse dans les airs?

Au sombre écueil où dort l'immortel Capitaine;  
A l'Athos écaillé dont la tête hautaine  
Courbe sur l'Archipel sa face de granit;  
Ou vers ce frais rivage où le Vésuve fume,  
Où l'oiseau, tout l'hiver, dans les fleurs se parfume  
Et chante dans son nid?

Cris impuissans! Pour moi le génie est sans ailes.  
Ne rêver que l'Asie et ses blondes gazelles,  
Retenir en mon coeur tous mes voeux prisonniers,  
Ecouter dans les bois le vent de nuit bruire,  
Voir la blanche rosée en gouttes d'argent luire  
Sur les noirs marronniers;

Laisser fuir dans l'oubli ma vie inoccupée,  
Jamais dans les combats ne plonger une épée,  
Jamais n'être emporté vers quelque bord lointain,  
Et, sans cesse déchu de mes songes de flamme,  
Ne chanter que l'amour aux genoux d'une femme,  
Voilà mon seul destin.

Avril 1830.

**A un Poète.**

Du, dessen Seele Flammenbegeisterung  
Auf Adlersflügeln zu den Gesternen reisst.

MATTHISSON.

Votre génie est grand; votre pensée ardente  
Plane loin de la sphère où marchent les humains,  
Et l'ange Poésie anime sous vos mains  
La harpe du Prophète et la lyre du Dante.

La gloire en mille échos jette au ciel votre nom;  
Son flambeau rayonnant vous luit ainsi qu'un phare;  
Le siècle autour de vous élève sa fanfare,  
Comme autour d'un vainqueur fait le bruit du canon.

Mais à quoi bon gravir sur les hauteurs de l'ame,  
Ébranler le théâtre à pas victorieux,  
Prendre pied dans l'histoire, ou lâcher dans les cieux,  
Ainsi qu'un oiseau d'or, l'ode aux ailes de flamme?

Car le sort vous donna la douce liberté,  
Et le loisir serein au bord de vos fontaines,  
Et l'ombre et le silence à l'abri des grands chênes  
Qui jettent à vos bois leur verte obscurité.

Tout rit à vos désirs; vous avez l'opulence,  
Des collines versant le frais dans vos vallons,  
Des champs dont les épis hérissent les sillons,  
Et des monts où la vigne en festons se balance;

Et l'amour d'une femme aux lèvres de satin,  
Au langage charmant, plein de molles délices,  
Aux yeux bleus, fleurs d'azur qui penchent leurs calices  
D'où tombe la rosée en larmes le matin.

Juin 1832.



**A une Absente.**

My heart is not here.  
BURNS.

Souvent, ô mon amour! souvent ma poésie  
S'éveille, et sort de sa prison,  
Et prend son vol au Sud, et gravit l'horizon  
Sur l'aile de la fantaisie.

Et (comme l'hirondelle, au finir des beaux jours,  
Comme le nuage qui passe)  
Elle va sans relâche, et franchit dans l'espace  
Le fleuve qui bruit toujours,

Et la tour grise où luit, comme un oeil sans paupière,  
Chaque fenêtre en plein midi,  
Et la ville au pont noir sur la Meuse arrondi  
Comme un grand éventail de pierre.

Et, triste, sous le plane où brise le zéphir,  
Elle s'assied sur la colline,

Pour voir, sous tes rideaux aux plis de mousseline,  
Etoiler tes yeux de saphir,

Et pour entendre, au son du piano, ta romance,  
Si douce quand le ciel brunit,  
Et puis, lorsque ton chant dans les larmes finit,  
Le doux rossignol qui commence.

Mai 1832.

**A mon ami  
Edouard.**

Dir blüht kein Frühling, wann du gestorben bist.  
HÖLTY.

Qu'un autre, sans repos dans ses veilles amères,  
Ne rêve que la gloire et ses folles chimères;  
Et, cinglant vers un but qui recule toujours,  
D'un Océan trompeur affronte les orages,  
Et les gouffres pleins de naufrages,  
Et les profondes nuits dont l'éclair fait des jours.

Sous le ciel enflammé de la zone torride,  
Par le semoun brûlant et par le sable aride,  
De l'immense désert qu'il tente le chemin  
Vers l'oasis charmante, au décevant ombrage,  
Qu'au loin dessine le mirage  
En temples de verdure, en dômes de jasmin.

Là, des bosquets tout pleins, tout pleins de doux murmures,  
Avec des bengalis sous leurs fraîches ramures;  
Là, des vallons remplis de soupirs amoureux,  
Et des lacs enchantés, où l'errante nacelle  
    Sous le vent embaumé chancelle  
Comme un berceau de fleurs qu'entraîne un souffle heureux.

Là, les Péris cachant, à l'ombre des platanes,  
Sous les plis d'un turban leurs regards de sultanes;  
Et les Almés, dont l'oeil aurait peine à saisir  
Les bras nus enlacés de soyeuses écharpes,  
    La molle danse au son des harpes  
Et les seins palpitans tout dressés de plaisir.

Mais, vers les kiosques d'or et les tièdes bocages,  
Qu'il marche! Il ne verra que d'impurs marécages,  
Pleins de reptiles noirs dans la fange nourris,  
Lézards et basilics, monstres de toutes formes,  
    Crocodiles aux fronts difformes,  
Et chakals dont le soir entend grincer les cris;

Que lacs aux flots fumans où Sodome se mire;  
Que lambeaux dispersés de l'antique Palmyre,  
Chapiteaux de granit sur le sable rampans,  
Vieux murs, où, dans la nuit, se rassemblent les fouines  
    Sur les colonnes en ruines  
Qui figurent à l'oeil des tronçons de serpens.

Voilà, voilà la gloire et ses folles chimères!  
Qu'un autre la poursuive en ses veilles amères,

Se courbe sur la rame et se lasse les mains.  
Nous, livrons à l'amour nos ames peu rebelles;  
L'amour a des heures si belles,  
Et des myrthes si frais dans ses rians chemins.

Respirons jusqu'au bout cette rose enivrante.  
Ne livrons pas au vent sa dépouille odorante,  
Avant que les chaleurs n'en fanent la beauté,  
Et que l'ardent midi sur les mousses brûlées  
N'en sème les feuilles hâlées  
Et les boutons jaunis sous le soleil d'été.

De blonds cheveux épars sur de blanches épaules,  
Ainsi que les rameaux autour du tronc des saules;  
Deux paupières fermant sur deux beaux yeux troublés,  
Avec de longs regards d'où tant de grâce émane,  
Quand ils s'ouvrent sur l'ottomane  
Comme ces fleurs d'azur qui croissent dans les blés;

Un aveu plein d'amour qu'une lèvre brûlante  
Murmure, sans finir sa parole plus lente;  
Un seul mot dont on veut toujours se souvenir;  
Un soupir languissant, sur une bouche aimée  
Qui meurt sous les baisers pâmée, -  
En disent plus, ami, qu'un nom dans l'avenir.

Décembre 1829.

**Mélancolie.**

Oh! take the harp, and let me lose  
All thoughts of ill in hearing thee.

TH. MOORE.

Ta voix a la douceur de ces accords étranges  
Qu'en une sainte extase on écoute à genoux,  
De ces accords venus de la sphère des anges,  
Echos saints mourant parmi nous.

Oh! prends ta harpe et fais entendre à mes oreilles  
Un de ces chants pleins d'ame où se fond la douleur,  
Ineffables soupirs qui souvent, dans nos veilles,  
Ont fait sourire ma pâleur.

Chante-moi de ces chants qui font couler les larmes,  
Qui rendent à mon coeur tout mon riant passé  
Et tout ce que l'espoir a d'ivresse et d'alarmes  
Et chaque beau jour effacé.

Ou plutôt redis-moi ces intimes délices  
Que nous -verse l'amour en ses coupes de miel,  
Et les mille baisers de l'abeille aux calices  
Des roses, frais rubis du ciel.

Car une voix, qui dit: 'Tu mourras!' et qui pleure,  
Comme un funèbre appel murmure autour de moi. -  
Je vis, à tes côtés, un siècle dans une heure;  
Chante, et je n'entendrai que toi.

Janvier 1830.

**Sur un Album.  
(Imité de l'Anglais).**

And think my heart is buried here.

BYRON.

Oh! comme le passant, - lorsque le jour qui tombe  
 Invite les oiseaux à rentrer dans leur nid, -  
 S'arrête insouciant au bord de quelque tombe  
 Que la mousse jaunit,

Et (son pied curieux, de la pierre isolée,  
 Écartant un rameau qui la voile à demi)  
 Voit si le nom gravé sur l'obscur mausolée  
 Est le nom d'un ami;

Oh! arrêtant parfois tes yeux et ta pensée  
 Sur ces lignes qu'ici trace ma Muse en deuil,  
 Songe à moi comme on songe à la cendre glacée  
 Qui dort dans le cercueil;



Et, sans qu'un vain regret pâlisse ton front rose,  
Sans que mon souvenir accuse ton oubli,  
Regarde cette page, et crois qu'ici repose  
Mon cœur enseveli.

Juin 1832.

**Envoi****A Madame \*\*\*\***

Receive not with dedain.

BOWRING.

A vous ces chants d'amour, de deuil et d'espérance,  
A vous ces derniers chants d'un luth enfin brisé.  
Des hommes qu'irait-il chercher l'indifférence?  
Ils diraient: 'Que nous veut ta plainte ou ta souffrance,  
Chanteur malavisé?'

A vous donc qui souvent, en juillet, sous vos treilles,  
Ou, près du foyer chaud, durant les froids hivers,  
Alongeant à plaisir des heures sans pareilles,  
Prêtiez à mes regrets le coeur et les oreilles, -  
A vous ces derniers vers.

Car vous savez des mots dont la douceur console.  
Vous n'avez point poussé votre nef loin du bord,  
Ni tourné votre proue au large, où se désole  
Plus d'un nocher flottant dont l'errante boussole  
Cherche en vain quelque port.

Du monde dans vos champs fuyant le triste drame,  
Vous n'avez pas goûté l'amertume des pleurs,  
Ni, de vos jours soyeux rompant la belle trame,  
Au vent des faux plaisirs éparpillé votre ame,  
Ni pesé nos douleurs.

Soupçonnez-les à peine, heureuse épouse et mère!  
O! laissez-nous fouler les ronces du chemin,  
Et, les pieds tout saignans, courir notre chimère.  
Vous, un ange du ciel dans la vie éphémère  
Vous guide par la main.

Décembre 1833.

## **Romances.**

**Les Roses.**

Keine Rose mehr für dich.

GÖTHE.

Je vous disais: 'Crissez pour elle,  
Crissez, ô fleurs qu'elle chérit!  
Comme vous, elle est fraîche et belle;  
Et, comme vous, elle sourit.'  
Elle a cessé d'être fidèle,  
Et pour moi plus de doux retour.  
O fleurs! ne croissez plus pour elle;  
Mourez, douces roses d'amour!

Que vous sert de briller encore?  
Tombez, tombez avant le soir.  
Pour vous le ciel n'a plus d'aurore,  
Pour moi l'amour n'a plus d'espoir.  
Votre destin riant et frêle,  
Comme le mien, n'eut qu'un seul jour.  
O fleurs! ne croissez plus pour elle;  
Mourez, douces roses d'amour!

Livrant votre beauté pâlie  
Au souffle passager des vents,  
Allez vers celle qui m'oublie,  
Légères comme ses sermens.  
Et qu'en vous voyant l'infidèle  
Ait à regretter un beau jour.  
O fleurs! ne croissez plus pour elle;  
Mourez, douces roses d'amour!

Septembre 1827.

**Prenez Garde.**

Und wer ist der Glückliche, um den sich das Auge eines Engels versilbert?

SCHILLER.

Vous nous cachiez ce doux mystère,  
Et nous l'avons lu dans vos yeux;  
Votre bouche veut nous le taire,  
Mais vos regards s'entendent mieux;  
Secret du coeur point ne se garde.  
O! prenez garde, prenez garde;  
Prenez garde, l'amour est là,  
Nella!

Si votre voix soudain s'arrête  
Et meurt au milieu de vos chants;  
Si, dans votre marche distraite,  
Vous brisez la rose des champs;  
Vous dites que c'est par mégarde.  
O! prenez garde, prenez garde;  
Prenez garde, l'amour est là,  
Nella!

Si votre joue est arrosée  
Des blanches perles de vos pleurs,  
Vous dites que c'est la rosée  
Qui tombe des rameaux en fleurs;  
Vous tremblez quand on vous regarde.  
O! prenez garde, prenez garde;  
Prenez garde, l'amour est là,  
Nella!

Octobre 1832.



**Barcarolle.**

Come, o'er the sea,  
Maiden, with me.

TH. MOORE.

'Jeune fille qui repose  
Sur les roses,  
Sous les branches du bouleau,  
Viens voguer dans ma nacelle  
Qui chancelle,  
Qui chancelle au cours de l'eau.

Je sais une barcarolle;  
Ma parole,  
Le refrain est tout nouveau.  
Viens l'ouïr dans ma nacelle  
Qui chancelle,  
Qui chancelle au cours de l'eau.'

C'est ainsi qu'à son amie  
Endormie  
Il disait riant et beau.  
Elle entra dans la nacelle  
Qui chancelle,  
Qui chancelle au cours de l'eau.

Et sur eux pencha la voile  
Comme un voile.  
J'écoutais près du bouleau.  
Mais quel chant dans la nacelle  
Qui chancelle,  
Qui chancelle au cours de l'eau!

Août 1831.

**Ne tremble pas.**

In your eyes I read it all,  
In the flushing of your cheek.

TH. MOORE.

Ne tremble pas, si la nuit sombre  
A clos le jour;  
Un ange veille, au sein de l'ombre,  
En ce séjour.  
C'est sa voix douce qui soupire,  
Et dans l'écho du bois expire,  
Et retentit toujours plus bas.  
Ne tremble pas.

Rassure-toi; sur la montagne,  
Le rossignol,  
Pour s'asseoir près de sa compagne,  
Suspend son vol.

Autour de nous tout fait silence;  
Rien qu'un roseau qui se balance,  
Pendant que je redis tout bas:  
    'Ne tremble pas.'

Mais quelle crainte encor t'agite  
    En ce moment?  
Pourqu'aiton coeur bat-il si vite  
    En me nommant?  
Si tu rougis de me le dire,  
Apprends-le moi par un sourire;  
Sourire c'est parler tout bas.  
    Ne tremble pas.

Juillet 1830.

**C'est moi.**

Nur dass lasst mich Euch sagen.  
FRIEDRICH DE LA MOTTE-FOUQUÉ.

C'est moi dont le discret hommage  
Suit vos pas dans l'ombre du soir;  
C'est moi qui demande au miroir  
De nos fontaines votre image.  
Dans vos regards qui lit sa loi?  
Qui, plus que vous, dans vos alarmes,  
Faut-il consoler de vos larmes?  
C'est moi!

C'est moi qui tout bas vous appelle  
Sous la branche du peuplier;  
Moi qui voudrais vous oublier  
Quand d'autres disent: 'Qu'elle est belle!'

Pourtant qui vous garde sa foi,  
Et vous aime sans vous le dire,  
Heureux de votre seul sourire?  
C'est moi!

C'est moi qui donnerais ma vie  
A l'instant pour un mot de vous;  
Moi qui verrais, à vos genoux,  
Avec dédain l'or qu'on envie.  
Qui voudrait même être le roi,  
Si, par vos beaux yeux souveraine,  
Vous vouliez devenir la reine?  
C'est moi!

Août 1828.

**L'aveu du Bandoulier.**

My journeyings are long,  
My slumbers short and broken;  
From hill to hill I wander still,  
Kissing thy token.

LOCKHART.

Soyez ma reine et ma compagne,  
Je suis le roi de la montagne.  
Tous les échos de ces vallons  
Répondent quand je crie: 'Allons!'  
Ma plume rouge est ma couronne,  
Mon dais le ciel qui nous couronne;  
Un chapelet est mon collier.  
Soyez en aide au bandoulier.

A vous mon bras et mon domaine,  
Le val où chaque soir vous mène,  
Mon toit qu'ombrage un blanc lilas,  
Et la colline et ses villas.

J'aurai pour vous, ô ma princesse!  
J'aurai l'épée en main sans cesse,  
Comme aux vieux temps un chevalier.  
Soyez en aide au bandoulier.

Car je vous aime, et j'abandonne  
Pour vous l'autel de la Madone;  
Et dans mon coeur je vous revois  
Quand je n'entends plus votre voix;  
Et, chaque nuit, ma calabraise,  
Votre regard, comme une braise,  
Me luit dans l'ombre du hallier.  
Soyez en aide au bandoulier.

Octobre 1833.



**Venise.**

When smoothly go our gondolets  
O'er the moonlight sea.

TH. MOORE.

C'est Venise, mon doux rêve,  
Qui, de loin, semble un vaisseau  
Que jeta l'eau sur la grève  
De Saint-Marc au lionceau.  
L'étranger, sur ma parole!  
Pour des mâts prendrait ses tours.  
Vole, vole,  
Ma légère barquerolle;  
Vole, vole  
A Venise mes amours!

Le beau golfe, où je me berce  
Aux clartés de ses fanaux,  
Dans ses bras la tient et verse  
L'onde bleue en ses canaux.

Comme uu doigt, ma banderole  
Me la montre au loin toujours.

Vole, vole,  
Ma légère barquerolle;  
Vole, vole  
A Venise mes amours!

C'est Venise ma patronne,  
La cité des matelots.  
C'est ma reine sur son trône,  
Qui domine sur les flots.  
Aussi, dans ma barcarolle,  
Je la chante tous les jours.

Vole, vole,  
Ma légère barquerolle;  
Vole, vole  
A Venise mes amours!

Décembre 1833.

**L'Ange.**

Warum entflohest du?  
Körner.

Pourquoi, bel ange, onvrir si vite  
Vos ailes roses vers les cieux?  
Là-haut quel charme vous invite?  
Quel doux sourire? Quels beaux yeux?  
Plus d'une voix qui vous implore,  
Voudrait vous garder ici bas.  
Oh! par pitié, restez encore.  
Ange d'amour, ne fuyez pas.

En ce bas monde plein d'alarmes  
D'où va votre aile s'envoler,  
Il est à sécher tant de larmes  
Et tant de maux à consoler.

Vous qui chassez, comme l'aurore,  
La sombre nuit devant vos pas,  
Oh! par pitié, restez encore.  
Ange d'amour, ne fuyez pas.

Vous endormiez notre souffrance,  
Et vous semiez, à pleines mains,  
Les blanches fleurs de l'espérance  
Sur le gravier de nos chemins.  
Et le voilà qui va se clorre,  
Le ciel où nous tendions nos bras.  
Oh! par pitié, restez encore.  
Ange d'amour, ne fuyez pas.

Décembre 1830.

**Blandine.**

Schön wie Engel voll Wallhallas Wonne.  
SCHILLER.

O! si j'étais la fleur mi-close  
Où l'amour cache vos aveux,  
Que j'aimerais, lilas ou rose,  
Fleurir au bal en vos cheveux!  
Comme la perle que l'ondine  
Tresse en collier sur ses genoux,  
Je ne voudrais orner que vous,  
Blandine.

O! si j'étais l'oiseau qui vole  
Et que votre oeil suit en rêvant,  
L'oiseau dont l'aile vive et folle  
Jette sa plume grise au vent,

Sur la tourelle grenadine  
Où meurt au soir son chant si doux,  
Je ne chanterais que pour vous,  
Blandine.

O! si j'étais le roi d'Espagne,  
Le roi d'Espagne en son palais,  
Je vous dirais: 'Sois ma compagne.  
A toi mon peuple et mes valets.  
A toi Grenade la badine  
Dont rois et princes sont jaloux.'  
Tous mes trésors seraient à vous,  
Blandine.

Décembre 1833.

**Tragala.  
Romance Espagnole.  
A Louis Hauman.**

Is not the sea  
Made for free,  
Land for courts and chains alone?

TH. MOORE.

La tyrannie étroit la terre,  
On aime mal dans la cité;  
Dieu fit l'Océan solitaire  
Pour l'amour et la liberté.  
Fuyons la ville, et, comme un voile,  
Mettons entre elle et nous ma voile.  
Pour chanter, ma guitare est là.  
Tragala!

En mer! en mer! mon andalouse!  
La mer sourit aux matelots.  
La plus belle sur la pelouse,  
Sois la plus belle sur les flots.  
Rien qu'à te voir, Dieu me pardonne,  
On te prendrait pour la Madone.  
Pour prier, mon rosaire est là.  
Tragala!

En mer! en mer! ô ma maîtresse!  
Que l'onde couvre de sa voix  
Le cri des peuples en détresse  
Qu'égorge le couteau des rois!  
Mais qu'un jour nous amène l'heure  
De venger l'opprimé qui pleure....  
Pour frapper, mon poignard est là.  
Tragala!

Avril 1832.



**Le Muletier.**

Und weiter weiter, hop hop hop!  
BURGER.

Dans nos villes, dans nos campagnes,  
Dans la chaumière et le manoir,  
Il est, par toutes les Espagnes,  
De belles femmes à l'oeil noir;  
Mais, par Saint Jacques de Gallice!  
Il en est une à la Niéva.....  
Sonnez, mes mules, pour Alice!  
Yo viva!

Sur les pelouses, vers la brune,  
Quand elle danse, à nos chansons,  
Avec sa chevelure brune  
Où luit la rose des buissons,

Dans un regard plein de malice  
Jamais plus d'amour ne rêva.  
Sonnez, mes mules, pour Alice!  
Yo viva!

Sous l'amandier que l'été fane,  
C'est elle qui me tend les bras,  
Quand ma sonore caravane  
Va défilant par les Sierras.  
Car, de nos doux sermens complice,  
Amour dans nos coeurs les grava.  
Sonnez, mes mules, pour Alice!  
Yo viva!

Octobre 1832.

**Silence.**

Sie ist dahin, die Maienlieder tönte,  
Die Sängerin!

HÖLTY.

Plus n'entendrai, quand l'ombre arrive,  
Sa voix si fraîche et si naïve  
Que, sous les murs du vieux couvent,  
Plaintive,  
Tout bas j'écoutais en rêvant  
Souvent.

A sa douce mélancolie  
J'ouvrais mon ame recueillie;  
Et les échos, doublant la voix  
Jolie,  
Y mêlaient au loin dans le bois  
Leurs voix.

Elle disait: 'Aimons encore;  
Dans notre vie à son aurore  
Combien nous verrons de beaux jours  
    Eclaire!  
Le ciel bénira nos amours  
    Toujours.'

Elle disait; mais, sur la rive,  
Plus n'entendrai, quand l'ombre arrive,  
Dans les murmures du zéphir,  
    Plaintive,  
Sa voix, comme un léger soupir,  
    Mourir.

Mai 1828.

## Le Sylphe des Amours.

Sanst um flüstre dein Ton den süßen Traum der Geliebten,  
Und des Sängers Bild zaubre der Schlummer ihr vor.

KÖRNER.

Minuit amène le mystère,  
Et le ciel brunit ses couleurs;  
Descends dans l'ombre solitaire,  
O volage habitant des fleurs!  
Au souffle embaumé de ton aile  
Berçant le sommeil de ma belle,  
Vole, doux sylphe des amours;  
Sylphe léger, vole toujours!

Ta voix, de la beauté plaintive  
Endort en secret les soupirs;  
A l'exilé, d'une autre rive  
Tu rappelles les souvenirs;

Du prisonnier qui plus n'espère,  
Tu rends la chaîne plus légère.  
Vole, doux sylphe des amours;  
Sylphe léger, vole toujours!

A celle que j'aime en silence,  
Va demander tendre retour;  
Qu'elle me donne l'espérance,  
Comme elle m'a donné l'amour.  
Dis-lui qu'il respire pour elle  
Bien loin du monde un coeur fidèle.  
Vole, doux sylphe des amours;  
Sylphe léger, vole toujours!

Octobre 1827.

**Me Voici.**

Wo aher bleibt sie denn?

SCHILLER.

Vous me disiez: - 'Ce soir, à l'heure

Où dort l'oiseau;

Où, plus tiède, la brise effleure

Le vert roseau ....' -

Et la colombe? sous les branches,

Croise en son nid ses ailes blanches;

L'air, moins brûlant, s'est adouci.

Me voici.

Vous me disiez. - 'Sur la colline,

Dont l'églantier

Avec ses longs rameaux s'incline

Vers le sentier....' -

Et sa couronne, qu'il effeuille,  
Répand ses roses feuille à feuille  
Autour de moi qui chante ainsi:  
    'Me voici.'

Vous me disiez: 'Quand du mystère  
    L'heure viendra,  
L'amour? dans l'ombre solitaire,  
    Vous attendra.' -  
Et l'écho dort sous la ramée;  
Pas une étoile d'allumée;  
Le val est noir, le ciel aussi.  
    Me voici.

Mai 1833.



**Pensez à moi.**

Denke mein, o Holde!  
SPINDLER.

Oubliez-moi, si, dans vos veilles,  
Comme autrefois,  
Vous entendez à vos oreilles  
Gémir ma voix.  
Mais si, sous l'arbre qui frissonne,  
Vous entendez le glas qui sonne,  
Le glas qui sonne au vieux beffroi,  
Pensez à moi.

Oubliez-moi, dans la prairie  
Si vous voyez  
Renaître au jour la fleur flétrie  
Que vous aimiez.

Mais de sa tige, à peine éclos,  
Si vous voyez tomber la rose,  
Comme un joyau du front d'un roi,  
Pensez à moi.

Oubliez-moi, dans vos demeures  
Si les plaisirs  
Prêtent leur aile au vol des heures,  
A vos loisirs.  
Mais si, les yeux baignés de larmes,  
En votre cœur rempli d'alarmes  
Vous regardez avec effroi,  
Pensez à moi.

Septembre 1833.

**La Nonne.**

Verwelken soll in klösterlicher Zelle die  
frühe Blüthe meiner Jugend.

H. CUNO.

A quoi donc rêves-tu, mignonne  
Nonne,  
Plus triste, au fond de ton manoir  
Noir,

Qu'un rossignol qui, sous sa grille,  
Grille  
De fuir aux branches des lilas?  
Las!

Pourquoi faire tant de neuvaines  
Vaines  
Devant les images des trois  
Rois?

Et prier Dieu qui sur son trône  
Trône,  
Et tous les saints du Paradis?  
Dis?

Et t'agenouiller sur la dure  
Dure,  
Depuis qu'il fait dans ton séjour  
Jour?

Je le devine, ô colomhelle  
Belle!  
C'est que le goût d'Ève t'échut.  
Chut!

Avril 1833.

**A \*\*\*\***

Ich bin der Euriger mit Seel' und Leib.  
A. KOTZEBUE.

J'aime de coeur et d'ame;  
O! je vous aime bien.  
Madame,  
Vous êtes mon seul bien.

Ils sont à moi ces charmes,  
Ces lèvres de carmin,  
Ces larmes,  
Et cette blanche main,

Si blanche que l'éclairé  
En vos jardins où luit,  
Plus claire,  
La lune après minuit;

Et ces yeux bleus, Madame,  
Ces regards doux et longs,  
Pleins d'ame;  
Et ces beaux cheveux blonds,

Dont chaque boucle tremble  
Comme, près du bouleau,  
Le tremble  
Qui se mire dans l'eau;

Tout, jusqu'à cette rose  
Où votre bouche en feu  
Se pose,  
Plus tendre à chaque aveu.

Juillet 1830.

**Nella.**

Rief es von ferne nicht leise,  
Flüsternden Stimmen gleich?

SCHILLER.

Au loin mugit la tramontane;  
Le flot bondit en murmurant.  
Et, sous la feuille du platane,  
Nella m'appelle en soupirant.  
Allume, ô blanche luciole!  
Devant moi ton phare éclatant.  
Eh! vogue, vogue mon yole;  
Nella m'attend.

Ouvre ton aile, ô tramontane!  
Qui donne aux vagues le frisson.  
Porte à la belle frascatane  
Chaque refrain de ma chanson.

Dis-lui qu'amour est la boussole  
Qui guide mon destin flottant.  
Eh! vogue, vogue mon yole;  
Nella m'attend.

Pousse ma voile, ô tramontane!  
Au frais rivage où, l'oeil en pleurs,  
Jalouse comme une sultane,  
S'assied ma brune dans les fleurs,  
Pour que tout bas je la console  
Du doux malheur de m'aimer tant.  
Eh! vogue, vogue mon yole;  
Nella m'attend.

Octobre 1832.



**Sérénade.**

While my leady sleepeth.  
LOCKHART.

Plus de lumière à sa fenêtre;  
Elle a fermé son rideau blanc,  
Jusqu'à l'heure où s'en va renaître  
Du matin le rayon tremblant.  
Elle repose blonde et frêle.  
Auges du ciel, veillez sur elle,  
Veillez sur mes jeunes amours  
Toujours!

Dans ses beaux rêves balancée,  
Ainsi qu'un oiseau dans son nid,  
Que rien ne trouble sa pensée,  
Enfant que le bon Dieu bénit!

A son chevet ployez votre aile.  
Ange du ciel, veillez sur elle,  
Veillez sur mesjeunes amours  
Toujours!

Sur l'enfant blonde qui sommeille,  
Ignorant qu'on souffre ici bas,  
Effeuillez la rose vermeille,  
Et chantez-lui mon nom tout bas,  
Tandis qu'au pied de la tourelle  
Je vous redis: 'Veillez sur elle,  
Veillez sur mes jeunes amours  
Toujours!'

Juin 1832.

**Hélas!**

An deine Liebe lass mich dich erinnern.  
SCHILLER.

Que vous m'aimiez, ô ma maîtresse,  
Quand, plus tremblante qu'un roseau,  
Vous vous berciez dans ma tendresse,  
Comme un enfant dans son berceau!  
En vos grands yeux j'aimais à lire  
Tous les doux rêves de ma lyre,  
Sous les rameaux du frais lilas.  
Hélas!

Vous pensiez toutes mes pensées,  
Et nos deux coeurs s'ouvraient joyeux  
Comme deux roses enlacées  
Sous le même rayon des cieux.

Vous m'attendiez, dans le silence,  
Sur la colline où se balance  
Au vent du soir le frais lilas.  
Hélas!

O! vous teniez mon ame en joie;  
Vous me disiez: 'A toi toujours!'  
Et vous brodiez d'or et de soie  
La belle trame de mes jours.  
Voici que votre main la brise;  
Voici qu'au souffle de la brise  
Tombent les fleurs du frais lilas.  
Hélas!

Mai 1833.

**Notre-Dame de Tudèle.**

Hat er 's in meinem Auge nicht gelesen?  
MATTHISSON.

S'il m'aime, ô Vierge, ô Vierge sainte!  
Chaque matin je placerai  
Une couronne d'hyacinthe  
Au pied de ton autel doré.  
Car j'attends (comme l'hirondelle  
Le vert printemps) mon maître et roi.  
O Notre-Dame de Tudèle,  
Assiste-moi!

Pour m'envoler sous le ramage,  
Donne-moi l'aile d'un oiseau;  
J'y veux chercher la belle image  
Qui danse autour de mon fuseau,

Et m'en aller à tire-d'aile  
Lui porter mon coeur et ma foi.  
O Notre-Dame de Tudèle,  
Assiste-moi!

Ou prête-moi la voix touchante  
De la fauvette des buissons,  
Pour que, dans l'ombre, je lui chante  
La plus tendre de mes chansons.  
Mais, comme au vent une asphodèle,  
Si je tremble, dis-lui pourquoi.  
O Notre-Dame de Tudèle,  
Assiste-moi!

Janvier 1833.

**Les Cloches du Soir.**

Those ev'ning bells! those ev'ning bells!

TH. MOORE.

Que j'aime, ô vives sonneries,  
Entendre, au soir, vos voix chéries  
Sonner l'approche de la nuit  
    Au jour qui fuit!  
Votre musique est si touchante  
Que l'on se dit souvent en soi:  
'C'est un orchestre, au ciel, qui chante.'  
Cloches du soir, sonnez pour moi.

Que j'aime ouïr, quand l'onde effleure  
Plus tiède le roseau qui pleure,  
Gémir les flûtes et les cors  
    En longs accords!

O cloches! mais, à vous entendre,  
On rentre avec amour en soi.  
C'est un espoir de vous attendre.  
Cloches du soir, sonnez pour moi.

Votre musique gracieuse,  
Comme une pluie harmonieuse,  
Répand ses notes dans les airs,  
Ses doux concerts.  
Et, quand notre ame en est remplie,  
On a pitié même de soi;  
On se souvient ou l'on oublie.  
Cloches du soir, sonnez pour moi.

Décembre 1833.



**L'Inconnue.**

Wo werd' ich endlich dich finden?  
KLOPSTOCK.

A vous je pense bien souvent;  
Je vous aime sans vous connaître.  
Le soir, assis à ma fenêtre,  
C'est vous que j'appelle en rêvant.  
Où vous chercher, vous que j'implore?  
Je ne vous connais pas encore,  
Et cependant je suis jaloux  
De vous.

Ne sortez-vous que les matins,  
Ou ne vous voit-on qu'à la brune?  
Êtes-vous blonde? Êtes-vous brune?  
Ou vos cheveux sont-ils châains?

Sans le savoir, je vous adore.  
Je ne vous connais pas encore,  
Et cependant je suis jaloux  
De vous.

Le ciel est-il votre séjour?  
Est-ce vous dont la voix si tendre  
Autour de moi se fait entendre  
Comme un écho d'un chant d'amour?  
Si c'est la vôtre, je l'ignore.  
Je ne vous connais pas encore,  
Et cependant je suis jaloux  
De vous.

Mai 1829.

**Boléro.**

Mientras duerme mi nina.  
ROMANCERO.

Lève-toi, ma belle amie;  
Car la ville est endormie,  
Le silence est au Prado.  
Voici l'heure, voici l'heure  
Où le vent plus frais effleure  
Le velours de ton rideau.  
Tu verras, ô Madrilène!  
Que la nuit vaut bien le jour.  
Mon Hélène,  
Mon Hélène, mon amour!

Sous la blanche colonnade,  
Entends-tu la sérénade  
Qui te chante mes douleurs?  
Mais ta voix qui rossignolle  
Ne dit rien, mon Espagnole,

Rien à ta fenêtre en fleurs.  
Cependant ma cantilène  
Te plaisait bien l'autre jour.

Mon Hélène,  
Mon Hélène, mon amour!

Lève-toi, l'enfant vermeille;  
Car ta duègne mieux sommeille  
Qu'un oiseau dans un buisson.  
Elle tient mal sous sa garde  
Ton oeil noir qui me regarde  
Pour répondre à ma chanson.  
Un regard, ô châtelaine!  
Pour attendre jusqu'au jour.

Mon Hélène,  
Mon Hélène, mon amour!

Décembre 1833.

**Bonsoir.**

Parting is such sweet sorrow,  
That I shall say good night till it be morrow.

SHAKESPEAR.

Quittons la solitaire allée,  
Séparons-nous, le jour finit;  
Parmi les fleurs de la vallée  
Tous les oiseaux cherchent leur nid.  
C'est l'heuro où s'endort la colombe;  
Il faut nous quitter, la nuit tombe.  
Jusqu'à demain, car il fait noir.  
    Bonsoir.

Hélas! cette heure de tristesse  
Donne à ta voix plus de douceur,  
A tes aveux plus de tendresse,  
A tes soupirs plus de langueur;

Et ta main dans la mienne tremble  
Comme une feuille sur le tremble.  
Jusqu'à demain, car il fait noir.  
Bonsoir.

Tout, sous les ailes du mystère,  
Autour de nous s'est obscurci;  
Mais, si l'ombre a voilé la terre,  
La nuit est dans mon coeur aussi.  
De tes yeux charmans que j'adore,  
Un regard me rendra l'aurore.  
Jusqu'à demain, car il fait noir.  
Bonsoir.

Septembre 1828.

**A Béranger.**

Aus dem tiefsten meiner Seele  
Biet' ich dir den Gruss des Liedes.

KÖRNER.

La France veille sur ta gloire,  
Ton laurier grandira toujours;  
Les temps garderont la mémoire  
De tes vers et de tes amours.  
A tes genoux la haine expire;  
On n'oserait plus t'outrager.  
- Encore une chanson, ma lyre,  
Une chanson pour Béranger.

Sous le joug des méchants flétrie  
Mais belle encore en ses douleurs,  
Au lit de mort de ta patrie,  
Noble fils, tu semas des fleurs.

Les méchants, tu sus les maudire;  
La France, tu sus la venger.  
- Encore une chanson, ma lyre,  
Une chanson pour Béranger.

Fidèles au grand Capitaine,  
Lorsque d'infortunés proscrits,  
Jetés sur la rive lointaine,  
Déplorent des climats chéris,  
Pour leur rendre un joyeux sourire,  
Tu les cherches, oiseau léger.  
- Encore une chanson, ma lyre,  
Une chanson pour Béranger.

Pour les consoler de leur gloire,  
Aux vieux guerriers ta Muse en pleurs  
Va racontant la longue histoire  
De leurs combats, de leurs malheurs;  
Et, de leurs palmes qu'il admire,  
Elle rend jaloux l'étranger.  
- Encore une chanson, ma lyre,  
Une chanson pour Béranger.

Au pauvre, comme la prière,  
Apportant la joie et l'espoir,  
Près du foyer de la chaumière,  
Tes refrains abrègent le soir;  
A ta voix l'esclave soupire,  
Et l'opresseur craint un danger.  
- Encore une chanson, ma lyre,  
Une chanson pour Béranger.



O! que de fois, dans ma retraite,  
Rêvant tes folâtres amours,  
Le souvenir de ta Lisette  
Me fait envier tes beaux jours!  
Pourtant à celle qui m'inspire  
J'ai promis de ne point changer.  
- Encore une chanson, ma lyre,  
Une chanson pour Béranger.

Mais déjà la haine s'écrie:  
'Nous flétrirons ce beau laurier!  
Douces Muses de sa patrie,  
Prêtez secours au chansonnier.  
Contre Champanhet en délire  
Hâtez-vous de le protéger!  
- Encore une chanson, ma lyre,  
Une chanson pour Béranger.

Novembre 1828.

**A une Hirondelle.**

Fort zieht die Schwalb' - ich môgte sie bepleiten.  
A. KOTZEBUE.

Octobre est là, douce hirondelle,  
Octobre au ciel humide et gris.  
Adieu, toi que l'amour appelle  
Là-bas sous des berceaux fleuris!  
Douce hirondelle que j'envie,  
Adieu, porte à l'amour ta vie;  
Il garde de beaux jours pour toi,  
Plus de beaux jours pour moi.

Adieu; quand les vents de l'automne  
Viendront, effeuillant les ormeaux,  
De leur jaunissante couronne  
Dépouiller les pâles rameaux,

L'écho des rives étrangères  
Redira tes chansons légères;  
L'aube aura des roses pour toi,  
Plus de roses pour moi.

Adieu; de tes lointaines plages,  
Au tiède soleil du printemps,  
Tu reviendras vers nos rivages  
Avec les fleurs et le beau temps.  
Tu chanteras sous ma fenêtre:  
'Amours et roses vont renaître.'  
Le printemps renaîtra pour toi,  
Plus de printemps pour moi.

Octobre 1827.

## **Ballades.**

**L'Esprit de la Bruyère.  
(Imité de l'Allemand.)**

Dark, dusky, howling is night, cloudy, windy and full of ghosts! The dead  
are abroad!

OSSIAN.

Le ciel est noir, et longue est la bruyère;  
Sur son cheval qui s'incline à demi,  
Le voyageur tient, disant sa prière,  
Son fils malade en ses bras endormi.  
- Ne vois-tu pas, ô mon père! cette ombre  
Qui me sourit et tend vers moi la main?  
- Je ne vois rien, mon fils, que la nuit sombre  
Et les rameaux qui bordent le chemin.

'Viens, bel enfant, oh! viens dans ma famille.  
Viens, bel enfant, tu vivras parmi nous;  
Tu dormiras aux chansons de ma fille,  
Sous ses baisers, bercé sur ses genoux.'

- N'entends-tu pas ces magiques paroles  
Dont la douceur, ô mon père! séduit?  
- Je n'entends rien, mon fils, rien que les saules  
Dont le murmure expire dans la nuit.

'De ton berceau des fleurs seront les voiles;  
Tu verras l'or briller dans mon palais;  
Et, quand le soir allume les étoiles,  
Nous y dansons avec les gais follets.'  
- N'entends-tu pas cette voix qui m'appelle  
Et retentit, mon père, à nos côtés?  
- Je n'entends rien, mon fils, que la voix grêle  
Des bouleaux noirs dans la brume agités.

'De l'arc-en-ciel tu verras les merveilles;  
Ton vol suivra dans les airs le soleil;  
Récits joyeux enchanteront tes veilles;  
Songes rians jouïront dans ton sommeil.'  
- N'entends-tu pas cet accent qui m'invite  
A te quitter, mon père? Il est si doux!  
- Je n'entends rien, mon fils; nous allons vite,  
Et c'est le vent qui souffle autour de nous.

'Viens, bel enfant! La molle poésie  
Dans mes jardins arrête les beaux jours;  
Des coupes d'or y versent l'ambroisie;  
Ta mère y dit: Où restent mes amours?'  
- Ne sens-tu pas la main froide et glacée  
Qui me saisit? Mon père, la sens-tu?  
- Je ne sens rien que la rêne baissée  
De mon cheval de fatigue abattu.

La nuit obscure alonge la bruyère.  
Mais, à travers les branches de l'ormeau,  
Au loin déjà scintille une lumière;  
Le voyageur retrouve son hameau.  
Il a revu le seuil de sa chaumière,  
Tenant son fils endormi dans ses bras.  
'Re'veille-toi, mon fils, voici ta mère!  
Réveille-toi!' - Les morts n'entendent pas.

Septembre 1828.

**Le Hautbois.**

Und sie reiten rastlos immer zu.  
KÖRNER.

Comme elle est longue, la soirée!  
La jeune fille, à son miroir,  
Retroussant sa robe moirée,  
Met son petit brodequin noir.  
Dans ses yeux une larme brille;  
Et son oreille, par la grille,  
Croit ouïr sonner le hautbois  
    Au bois.

'Qu'il reste long-temps!' se dit-elle,  
Cachant ses pleurs avec effort,  
Et de son réseau de dentelle  
Voilant son sein qui bat plus fort.



Silence! écoute, ô jeune fille!  
Quelle voix gémit sous ta grille?  
- 'Allons entendre le hautbois  
Au bois!

Viens, c'est la fête du village;  
Avril a verdi les rameaux;  
La danse rit sous le feuillage,  
Sous le feuillage des ormeaux.  
Déjà descend la châtelaine  
Avec sa suite dans la plaine.  
Allons entendre le hautbois  
Au bois!

Viens, du village c'est la fête.  
La joie y mêle en gais accords,  
En soupirs que l'écho répète,  
Le son des hautbois et des cors.  
Des fleurs y brillent, Isabelle;  
Mais l'amour attend la plus belle.  
Allons entendre le hautbois  
Au bois!

Donne, ô ma blonde fiancée!  
Donne la main à ton amant.'  
- 'Mais comme la tienne est glacée!  
Comme tu souris tristement!  
Comme il est pâle, ton visage!  
Carlos, quel est ce noir présage?'  
- 'Allons entendre le hautbois  
Au bois!

L'éclat des flambeaux s'entrelace,  
Aux rives du Mançanarès;  
L'amour nous y garde une place,  
Et le printemps des gazons frais.'  
- 'Carlos, ta douce voix m'invite.  
Mais où donc allons-nous si vite?'  
- 'Allons entendre le hautbois  
Au bois!'

Ils s'en vont comme des fantômes,  
Traversant, par mille détours,  
Les villages aux humbles chaumes  
Et les villes aux grandes tours.  
- 'Carlos, nous fuyons dans l'espace  
Plus légers que le vent qui passe.'  
- 'Allons entendre le hautbois  
Au bois!'

Ils virent Grenade où les Maures,  
Aux beaux récits de l'Orient,  
Sous l'ombre des verts sycomores,  
Prolongeaient leur destin riant.  
- 'Carlos, quelles sont ces bastilles  
Où manque la croix des Castilles?'  
- 'Allons entendre le hautbois  
Au bois!'

Ils virent la France alarmée,  
De la fui levant le flambeau,  
Ainsi qu'une amazone armée,  
Chercher la route d'un tombeau.

- 'Carlos, où s'en vont ces bannières,  
Ces chevaux aux noires crinières?'  
- 'Allons entendre le hautbois  
Au bois!'

Ils virent les Alpes hautaines,  
Dont les nuages, en passant,  
Heurtent les cimes incertaines,  
Comme les vagues un brisant.  
- 'Carlos, quels sont ces monts qu'assiège,  
Au milieu du printemps, la neige?'  
- 'Allons entendre le hautbois  
Au bois!'

Ils virent la flamme grondante  
Qui, du Vésuve, dans les cieux,  
Rouge comme une torche ardente,  
S'élance en jets capricieux.  
- 'Carlos, où veux-tu me conduire?  
Vois-tu cette fournaise luire?'  
- 'Allons entendre le hautbois  
Au bois!'

Ils allèrent bien loin encore.  
Voilà mille spectres hideux,  
Qu'un lambeau de linceul décore,  
Tournoyant en cercle autour d'eux!  
- 'Carlos, ces figures étranges,  
Sont-ce des démons ou des anges?'  
- 'Allons entendre le hautbois  
Au bois!'

- 'Carlos, que veulent ces sorcières,  
Sur le gazon de sang souillé,  
Traînant, nocturnes meurtrières,  
Un vieux cadavre dépouillé?  
Mais tu gémisses, et ta main tremble.  
Dieu! comme le mort te ressemble!  
- 'Entends-tu sonner le hautbois  
Au bois?

Entends-tu?' vont hurlant dans l'ombre  
Les spectres le long du chemin;  
Hélas! et d'un squelette sombre  
Isabelle serre la main!  
- 'Carlos!' - Elle dit, et plus vives  
Chantent les voix des noirs convives:  
'Entends-tu sonner le hautbois  
Au bois?'

Tremblante à cette vue étrange,  
La jeune fille se glaça,  
Et par degrés sa beauté d'ange  
De son front pâli s'effaça,  
Cependant que, dans les ténèbres,  
Chantait le chœur aux cris funèbres:  
'Entends-tu sonner le hautbois  
Au bois?'

Dans les quadrilles au village  
La cloche des morts s'entendit;  
Elle tinta sous le feuillage,  
Mais nul écho n'y répondit.

En cherchant des yeux la plus belle,  
On disait: 'Où reste Isabelle?'  
Et plus ne sonna le hautbois  
Au bois.

Avril 1830.

**Chant des Fantômes.  
(Fragment).**

Rasch tanzen um Grâber  
Und morsches Gebein  
Wir luftigen Schweber  
Den sausenden Reihn.

MATTHISSON.

Sur l'obscur cité que l'assaut environne  
La lune luit, ainsi qu'une pâle couronne;  
Les échos endormis se taisent et les vents.  
Seuls, nous voici, cachés aux regards des profanes,  
Fantômes revêtus de vapeurs diaphanes,  
Comme l'enfer nous livre au monde des vivans.

Notre tâche commence; accourez, il est nuit.  
Noirs esprits des combats, hâtez-vous, l'heure fuit!

Il n'est pas loin, le jour qui nous rendra nos fêtes.  
La verveine magique enlace sur nos têtes  
Ses rameaux dont les fleurs éclosent sous le sang.

Ainsi qu'on voit lutter un homme contre un homme.  
Nous verrons, au matin, lutter l'Asie et Rome,  
Jésus et Mahomet, la croix et le croissant!

Notre tâche commence; accourez, il est nuit;  
Noirs esprits des combats, hâtez-vous, l'heure fuit!

Quand au loin la vallée est en proie au silence,  
Notre vol dans les airs, invisible, s'élançait;  
L'écho redit tout bas notre chant adouci;  
Et, quand nos doigts de fer ont marqué nos victimes,  
A nos banquets joyeux nous invitons les crimes;  
Convives infernaux, ils viennent: 'Nous voici!'

Notre tâche commence; accourez, il est nuit;  
Noirs esprits des combats, hâtez-vous, l'heure fuit!

Allons jeter l'effroi dans le sommeil des mères.  
Nos ris se mêleront à leurs larmes amères,  
Et nous verrons la mort saisir leurs coeurs glacés;  
Et les petits enfans, sans que notre oeil les pleure,  
Périr, comme des lis effeuillés avant l'heure,  
Par le souffle du vent sur leur tige brisés.

Notre tâche commence; accourez, il est nuit;  
Noirs esprits des combats, hâtez-vous, l'heure fuit!

O! quand s'avancera la vague des batailles,  
Nous sentirons trembler la ville en ses murailles;  
Les chevaux tomberont avec les cavaliers;

Le meurtre rougira les chars du sang des guides,  
Et nos poings s'en iront, d'un long carnage humides,  
Aux bras des combattants briser les boucliers.

Notre tâche commence; accourez, il est nuit;  
Noirs esprits des combats, hâtez-vous, l'heure fuit!

Hâtez-vous, hâtez-vous! A nos pieds, sans défense,  
Nous verrons à la fois la vieillesse et l'enfance  
Mourir; et l'incendie, - ainsi que ce flambeau,  
Ce flambeau dévorant qui brilla dans Sodorae,  
Enlaçant chaque toit, enlaçant chaque dôme, -  
D'un peuple tout entier éclairer le tombeau!

Notre tâche commence; accourez, il est nuit;  
Noirs esprits des combats, hâtez-vous, l'heure fuit!

Septembre 1828.



**Chanson des Fées.**

Rise up! rise up!  
LOCKHART.

Réveillez-vous, il est minuit.  
La lune éclaire les campagnes;  
Venez, ô mes jeunes compagnes!  
Sur le gazon danser sans bruit.  
Pas une feuille qui s'agite,  
Et le calme au plaisir invite.  
Réveillez-vous, il est minuit.

Réveillez-vous, il est minuit.  
Un long sommeil endort nos mères;  
Tressons nos rondes éphémères,  
Car notre étoile au ciel reluit.  
A nos accens l'écho soupire,  
Mais l'écho n'ose les redire.  
Réveillez-vous, il est minuit.

Réveillez-vous, il est minuit.  
Dans le mystère du silence,  
Si votre aile ne se balance  
Sur la vierge qu'amour séduit,  
Si sur l'enfant qui vient de naître  
Vous n'effeuillez la fleur champêtre,  
Réveillez-vous, il est minuit.

Réveillez-vous, il est minuit.  
Glissant sous les rameaux du chêne,  
Que la danse tourne et s'enchaîne!  
Venez, venez, car l'heure fuit;  
Et plus de jeux quand, vers l'aurore,  
Au chant du coq le ciel se dore.  
Réveillez-vous, il est minuit.

Septembre 1827.

FIN.